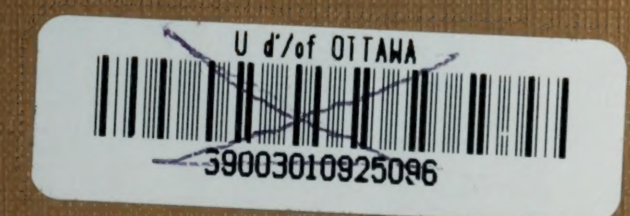

U d'/of OTTAWA
39003010925096


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX



ROBERT VALLERY-RADOT

LE
RÉVEIL DE L'ESPRIT

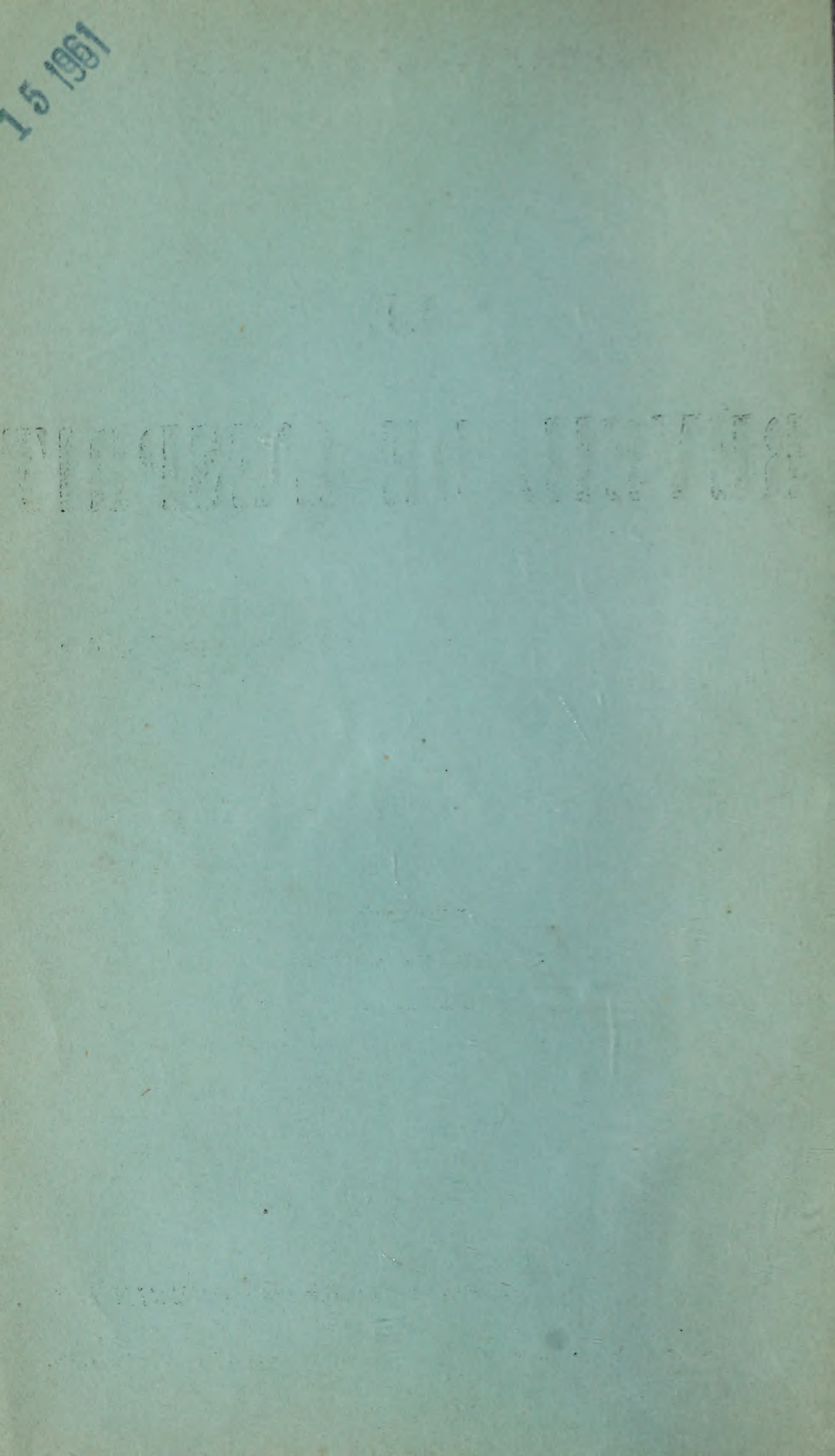
« N'éteignez pas l'esprit. »
(S. PAUL.)

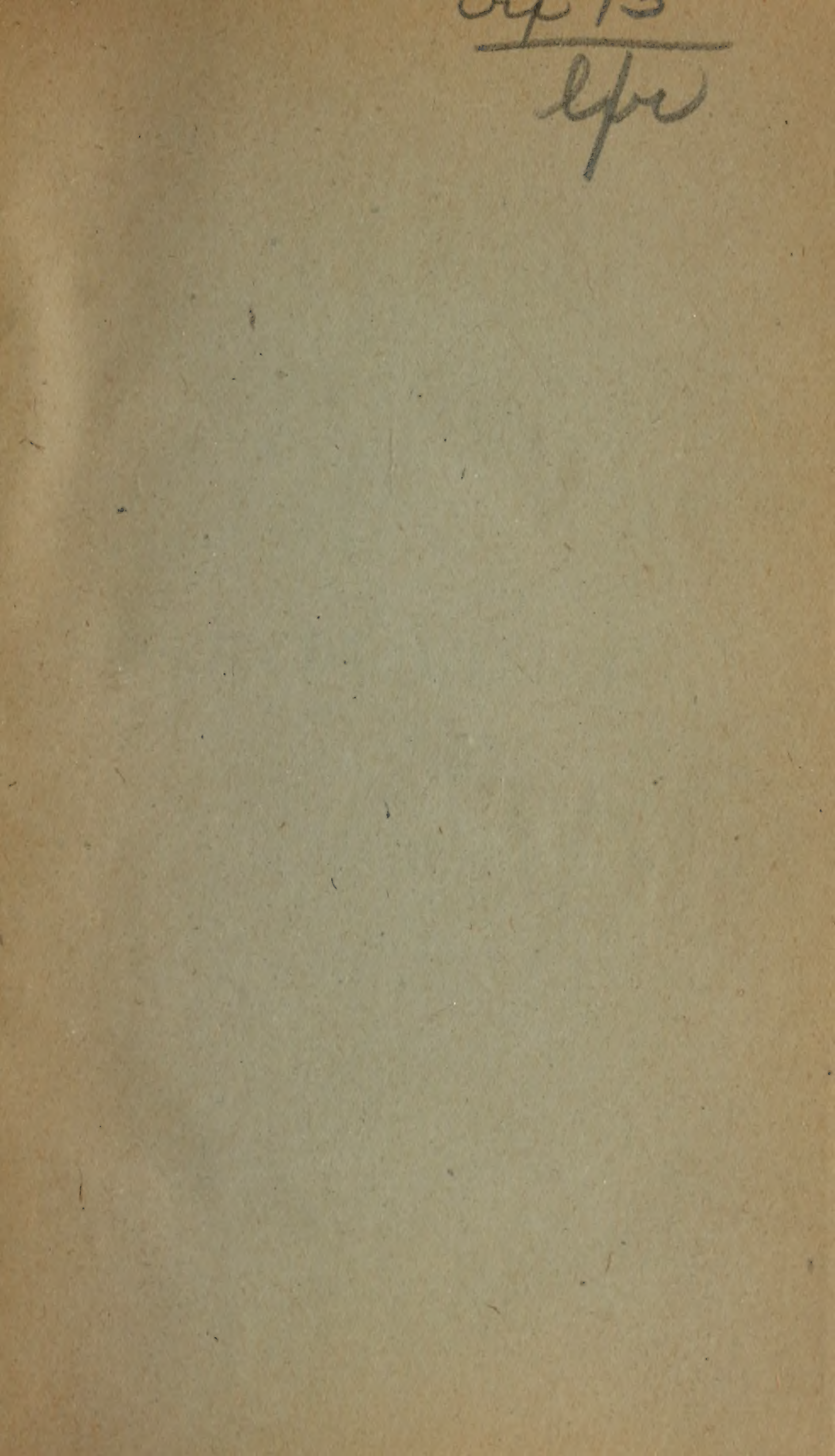
Ouvrage couronné par l'Académie Française

QUATRIÈME ÉDITION

Librairie academique PERRIN et Cie.

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 1er Février 1918).


1 5 1961



LE
RÉVEIL DE L'ESPRIT

DU MÊME AUTEUR

Les grains de Myrrhe, poésies. 1 vol. épuisé. (Sansot éditeur.)

L'Eau du Puits, poésies. 1 vol. (Couronné par l'Académie Française. Plon et Nourrit édit.)

Leur Royaume, roman. 1 vol. (3e édition, Plon et Nourrit édit.)

L'Homme de désir, roman. 4e édition. 1 vol. (Plon et Nourrit édit.)

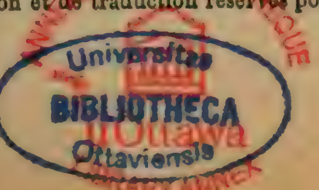
Anthologie de la Poésie Catholique depuis Villon jusqu'à nos jours. 1 vol. (3e mille, Crès éditeur.)

ROBERT VALLERY-RADOT

LE
RÉVEIL DE L'ESPRIT

« N'éteignez pas l'esprit. »
(S. Paul.)

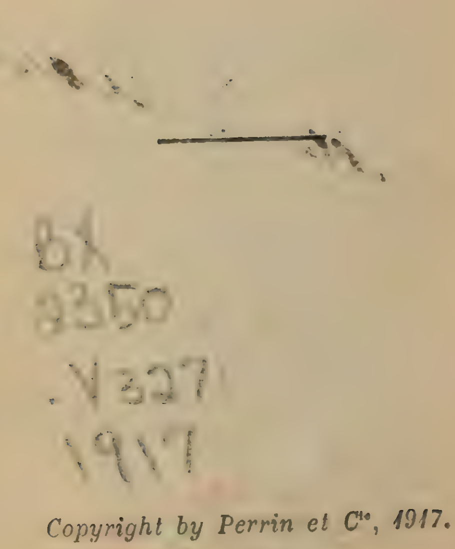
PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1918



CUM SUPERIORUM PERMISSU.

Imprimatur.

MGR ODELIN,
Vic. gén.



A LA MEMOIRE

DE

GEORGES DUMESNIL

Professeur à l'Université de Grenoble

Directeur-Fondateur de l'*Amitié de France*

qui eut l'intelligence et l'amour des générations nouvelles et sut enchaîner en raisonnements rigoureux nos plus chères intuitions sur la réalité des substances et les manifestations du Verbe incarné.

R. V.-R.

PRÉFACE

Ce livre était déjà en cours d'impression lorsque la guerre éclata. Fruit d'une offensive intellectuelle déjà longue, certains de ses fragments remontent déjà à huit ou neuf ans. Nous avons dû modifier légèrement l'économie de ces essais, retranchant quelques chapitres dont le sujet eût risqué d'irriter en ces temps troublés, ajoutant une troisième partie entièrement nouvelle. A première vue celle-ci pourra sembler en l'air, mais si l'on descend un peu plus avant dans son sens secret, on verra qu'elle accuse au contraire notre pensée fondamentale : à savoir que le réveil de l'esprit ne doit pas rester spéculatif mais renouveler les sources mêmes de l'action. Les quelques proses écrites avant la guerre et pendant les premiers mois du drame national orientent nettement ce dessein ; le dernier chapitre, La Passion aux tranchées, *écrit à Vauquois à trente mètres de l'ennemi achève de le rendre tangible.*

R. V.-R.

Décembre 1916.

INTRODUCTION

Lorsque nous considérons la génération qui nous suit, celle qui a de dix-huit à vingt-cinq ans, sa foi précise, ses goûts d'ordre, de mesure, de conscience professionnelle, si réfractaires aux aspirations anarchiques de nos aînés, nous ne pouvons pas ne pas penser à elle avec une joyeuse confiance. Ce que nous n'avons cessé de redire par la parole et par la plume depuis plus de huit ans, ne nous décourageant ni des incompréhensions de nos amis ni de notre solitude, ils le nourrissent dans leur cœur comme un germe vivant qui croît naturellement et donnera tout son fruit. Ce que nous n'étions que quelques-uns à vouloir entreprendre, je pressens qu'ils sont à la veille de le réaliser. Ils sont ceux que nous attendions. Car agir pour eux, c'est tendre toutes leurs forces vers l'objet de leur vocation, dans le métier qu'ils se sont assigné : c'est clair, c'est simple. Mais, il y a huit ans, il n'en était pas de même ; les sources de l'action étaient plus que troublées. On ne les trouvait

plus, enfouies qu'elles étaient sous des roseaux qui faisaient à tous les vents du jour une musique bruyante, et dans des marécages fiévreux et mortifères. L'individualisme révolutionnaire qui, Dieu merci, semble agoniser, touchait alors à ce point extrême de maturation qui confine à la pourriture. Étrange fable que cette aberration de l'humanité entière, enchantée par les boniments d'un devin de village et que l'on pourra enseigner ainsi à nos enfants sous forme d'apologue.

Il y avait eu jadis un pays fameux où l'agriculteur soignait ses champs, où le notaire enregistrait les actes et les contrats, où le médecin soignait les malades, où le soldat allait à la guerre et le marin sur l'eau, où le drapier vendait ses étoffes et l'orfèvre ses bijoux, bref, où chacun faisait son métier et où les vaches étaient aussi bien gardées qu'il est possible en ce monde pervers, quand il advint qu'un joueur de flûte et maître de musique, sorti de Genève, enivré soudain de sa personne parce que ses accents mélodieux avaient réveillé les nymphes assoupies des forêts et des ondes et fait glousser d'aise les belles dames et les sensibles jeunes gens, trouva cet état de choses contraire à la nature. Il s'improvisa législateur et déclara violemment que le marchand se connaissait aussi bien que le soldat dans les choses de la guerre, que le notaire était aussi capable que le médecin de prescrire un médicament, que l'orfèvre pouvait décider de l'élevage et du rende-

ment de la terre aussi bien que l'agriculteur, bref, que tous les hommes, étant doués également de raison, avaient les mêmes facultés, les mêmes aptitudes, par conséquent les mêmes mérites et les mêmes droits, que c'était avilissant pour eux de se confiner dans leur métier, qu'un plus libre et plus vaste champ était ouvert à leurs appétits et qu'ils devaient les appliquer à la direction de la chose publique, se gouverner eux-mêmes en un mot. Ainsi ils ne seraient plus les esclaves opprimés par une caste, mais des citoyens libres ; ainsi seraient-ils le peuple souverain. Rien ne pourrait se faire dans l'État sans eux, puisqu'ils seraient l'État même. Sous ce régime de raison et de justice, on ne commettrait plus la criante inégalité de nommer le plus compétent ou le mieux préparé par sa naissance et son éducation aux affaires politiques, mais celui qui, par ses belles paroles et ses mirifiques promesses, aurait obtenu le plus de suffrages : un petit air de flûte tiré du *Devin de village* et habilement exécuté. On voterait surtout ! Il ne dépendrait que d'un vote de déclarer que Dieu n'existe pas, que la prostitution est une vertu. Un mot du peuple et la morale est changée de fond en comble et la Raison est adorée, la tête en bas et les pieds en l'air. Car la Loi est l'expression de la Volonté populaire. Au nom de cette Loi, l'État peut persécuter les consciences, ruiner les coutumes traditionnelles, instaurer la tyrannie la plus oppressive; nous n'avons qu'à obéir. Si vous objectiez

que cette tyrannie de la souveraineté populaire est une superstition monstrueuse qui répugne à la raison, on vous dirait que de tels propos prouvent surabondamment que vous n'avez pas l'esprit républicain, que par conséquent vous n'avez pas voix au chapitre, car la République ne gouverne qu'avec les voix républicaines. Si, allant plus loin, vous prétendiez que vous êtes pourtant un citoyen, qu'il y a des millions de citoyens qui pensent comme vous et que ces citoyens font pourtant bien partie de la souveraineté populaire, on vous dirait que vous êtes un sophiste, que la majorité s'est prononcée contre vous, que le Pays (avec un grand P) a parlé, etc...

Telles sont les conséquences logiques du Contrat social de Jean-Jacques. Telles elles fleurissaient et fructifiaient à l'envi... avant l'union sacrée. En arrachant les intelligences à leur domaine particulier, en les lançant les unes contre les autres dans les questions de politique générale où elles n'étaient nullement compétentes, Jean-Jacques a désorganisé toute la société, créé le parasitisme parlementaire et fait dominer l'esprit de parti sur l'esprit de métier. Le nombre ignorant, la foule anonyme et sans mandat, a peu à peu triomphé des élites professionnelles. Tout étant soumis à l'élection, fatalement les ambitions se sont ruées aux plus hauts postes, et les intérêts privés n'étant plus disciplinés, canalisés dans les professions, se sont heurtés les uns contre les autres, sans

aucun souci de l'intérêt général et encore moins de l'intérêt national. Résultats : la pire anarchie morale et sociale sous l'oligarchie dégradante des financiers et des aventuriers.

L'étonnant n'est pas que le monde, emporté par son illusion, se soit soumis à cette basse oppression, mais c'est que la plupart des catholiques aient subi le grossier enchantement de la Circé révolutionnaire et aient tenté de tirer une action de ces sophismes. Le fétichisme démocratique nous a égarés presque tous, nous a fait confondre le social et le politique, et, sous couleur de libérer les citoyens et d'alléger leur sort, nous avons continué à les distraire de leurs professions et de leurs classes pour les jeter désarmés et sans doctrine solide dans les agitations envenimées des réunions publiques et de la presse. Sans doute il y avait des réactions individuelles justes et vraies, notamment les *Semaines Sociales* et l'*Action populaire de Reims*; mais entravées, arrêtées dans leur croissance, cherchant le soleil dans ces ténèbres confuses, ces belles plantes sociales étaient également rongées par le *morbus democraticus*. Nous vivions dans le chaos. C'est loin déjà. C'était l'époque où, dans un cercle d'études fameux, j'entendis un soir un avocat nous parler de l'organisation des Sociétés laitières et le lendemain un agriculteur nous exposer une étude documentée sur la Réforme proportionnelle. Le notaire voulait soigner les malades, et le médecin réformer la loi. C'était l'époque où les audacieux pensaient encore,

bien que ce fût déjà vieux, que faire de l'action c'était fréquenter des Instituts Populaires en chapeau mou et en cravate Lavallière et commenter devant des bourgerons et des casquettes un drame d'Ibsen ou un sermon de Tolstoï, c'était dénoncer le Capital et la Bourgeoisie et faire tourner toute la vie sociale autour de l'Usine, cette idole moderne avec les ouvriers comme grands-prêtres, les Universités et la Terre même comme vassales. Car, à cette époque, le travail ne signifiait ni l'effort intellectuel ni le labeur agricole, mais l'effort industriel seul. L'Usine seule était intéressante. C'était le temple du Progrès. Nous devons ajouter que tous n'avaient pas le courage de professer ces idées dites d'avant-garde. Le gros des troupes bien-pensantes se groupait sous la bannière libérale. Être libéral c'était faire partie des honnêtes gens ; aussi y rencontrait-on une foule d'hommes d'expérience. Leur programme pouvait se ramener à ceci : « Ne nous faites pas de mal, car nous ne sommes ni méchants ni gênants ; nous aimons bien la République ; ce que nous réclamons, ce n'est pas une part du pouvoir ; loin de nous cette pensée ; les millions d'électeurs que nous sommes savent bien qu'en France ils ne sont pas les maîtres ; la République aime ses radicaux, qu'elle les garde ; ce que nous vous supplions de nous laisser, c'est notre petite place de parents pauvres, debout dans un coin, serrés, tassés, tremblant de marcher sur les pieds de quelques-uns de vos invités ; nous ne ferons pas de bruit si vous nous laissez libres

de payer de nos deniers les œuvres et les écoles qu'on ne nous a pas confisquées encore. » Personne ne se demandait si une action aussi négative que celle de Gribouille se jetant dans l'eau pour éviter la pluie était digne de nous ; personne ne se demandait s'il n'était pas nécessaire de remonter aux sources, de procéder, comme *l'Action française* le fit pour le nationalisme, à une refonte complète des disciplines et des méthodes de l'action. Lorsque nous énoncions ces besoins de critique, on souriait de pitié, on nous traitait dédaigneusement d'intellectuels. « Vous n'entendez rien à l'action, » nous disaient les hommes d'expérience. Il y avait des nécessités empiriques, le besoin des temps, etc. Le directeur d'un de nos plus grands journaux libéraux nous reprocha un jour, entre deux téléphonages, d'être trop littéraire. « Ce qui était urgent, nous déclarait-il, c'était un Pierre Decourcelle catholique. » Voilà ce que nécessitaient le progrès démocratique et l'instruction des masses. Un poète, c'était bon pour les ténèbres du Moyen-Age. Pour le xxe siècle, le roman-feuilleton était seul digne de l'éclairer. Une de nos feuilles les plus pieuses et les plus répandues nous fit savoir un jour que nous aimions trop les idées générales. Mais nous nous consolions en nous répétant l'émouvant lamento de l'Allemand Nietzsche, ce fou de génie qu'on lit si mal et qui a sondé souvent si juste la barbarie moderne en général et la germanique en particulier. « Une plainte comme celle qui vient

d'être entonnée aura sans doute son moment et résonnera un jour d'elle-même dans un retour offensif du génie de la méditation. » Tout nous heurtait, nous qui venions non point de la Faculté de droit ni de la rue Saint-Guillaume, mais de la Thébaïde des mystiques et des analystes. L'Économie politique avait faussé leur sens des valeurs sociales, la Démocratie leur sens du gouvernement et de l'ordre. Desséchés par le Code, la Jurisprudence et la Sociologie, ils ne voyaient plus l'homme qu'à travers des articles de constitution et de procédure, des dossiers poussiéreux, des cartons verts, des isoloirs, des urnes et des contributions, et cet homme n'était plus ainsi qu'une espèce de mécanique à rendements d'impôts, étiolé et falot, qu'ils appelaient l'Individu. Tandis que nous, le lyrisme nous avait ramenés aux sources de l'action, au lieu même où vierge elle bouillonne, jaillit et veut imposer sa force créatrice ; nous nous penchions sur elle, l'écoutant avec passion partout où nous l'entendions sourdre, consacrant tous nos efforts à la canaliser dans tous les ordres et toutes les professions : cette force, c'était l'esprit de l'Homme, image et ressemblance de Dieu.

Je me souviens d'une conversation que nous eûmes avec notre cher et regretté Henri Lorin dans le salon fameux de la rue du Faubourg Saint-Honoré. Je lui rappelais, à propos de l'injuste prédominance des valeurs d'échange sur les valeurs de production, cette parole de Ruskin :

« Il n'y a de richesse que la Vie. » Il leva son doigt et corrigea aussitôt cette définition trop panthéiste encore : « Il n'y a de richesse que l'Homme. » Je ne devais plus oublier cet axiome fondamental d'économie politique. « Notre action, c'est notre amour, » nous plaisions-nous à répéter. Mais on ne nous comprenait pas, car l'amour pour nous n'avait pas le faux sens de vague effusion sentimentale et grandiloquente que lui donnaient les démocrates. Mais il avait le sens grave, le sens originel et animateur de volonté coopérante à l'ordre divin. Oui, l'action pour nous, ce n'était pas un débat fabriqué dans les couloirs de la Chambre avec les demandes et les réponses qui provoquent un vote prévu d'avance ; l'action excluait tout libéralisme ; c'était une forme de vie qui luttait jusqu'à la mort contre tout ce qui s'opposait à elle, comme tout organisme qui veut vivre élimine sans cesse tout ce qui l'enfièvre, le dissout ou le paralyse. Nous voyions tous les formidables conflits intellectuels, moraux, économiques et politiques s'amonceler sur l'Europe : on nous répondait jurisprudence, arbitrage, réforme proportionnelle, pacifisme, que sais-je? quand il n'y avait que l'Homme à connaître, l'Homme qu'on détruisait dans le prolongement de ses puissances vives : la Famille, la Cité, la Patrie. Mais ils ne connaissaient plus l'Homme, ne connaissant plus Dieu... « Il n'y a de richesse que l'Homme. » La guerre est venue donner une éclatante, une formidable preuve de cette vérité ; l'Homme s'est réveillé

avec ses antiques instincts de rapine et de meurtre, animal de lutte. Il a déchiré tous leurs chiffons de papier, et c'est le peuple de la critique historique, le peuple de la philologie scrupuleuse, le peuple des sciences juridiques, si hautement vanté, si pieusement imité par notre Sorbonne, qui a appelé ainsi un traité scellé et paraphé par les grandes puissances ; il l'a dit dans un grand éclat de rire. Et voici qu'après six mille ans l'Homme se dresse contre l'Homme avec sa haine et sa faim. Caïn et Abel sont en présence et le sang du Juste fume toujours à la face de Dieu !

Il est bon de se rappeler avec quelle assurance les financiers et les économistes certifiaient doctoralement au début de la guerre qu'au bout de trois mois au plus, tous les belligérants seraient ruinés. « C'est mathématique », répétaient-ils avec assurance. C'était peut-être mathématique, mais ce n'était pas psychologique, et tout est là quand on étudie les hommes... Ces pronostics savants sont allés rejoindre les vieilles lunes du rouleau compresseur russe et de la famine allemande à bref délai. Voici la troisième année de la guerre : Caïn et Abel sont toujours en présence. Nos économistes et nos financiers, qui pourtant parlaient toujours du crédit et de ses miracles, n'étaient pas allés plus loin que le sens immédiat de ce terme, pas plus loin que les grillages des banques et les demandes des marchés ; ils n'avaient pas pénétré jusqu'à son sens intime qui n'est pas autre chose que la

onfiance illimitée dans la force et l'intelligence
e l'homme, l'attestation que tant qu'il existe
n homme avec son front qui pense, ses mains
ui prennent et frappent, ses pieds qui vont, son
eil qui guette, il y a une source de richesse iné-
uisable, un pouvoir de création et d'organisa-
on illimité.

La guerre, c'est la forme primitive de l'ac-
on ; et c'est pourquoi l'Humanité, après un
ycle plus ou moins long où elle s'est embarras-
ée, emmêlée et égarée, y revient toujours. Elle
st devant le nœud gordien. Il n'y a plus qu'à
e couper. Les urnes électorales, les hausses et
es baisses de l'argent, tout cela, ce sont des
onsidérations secondaires que la volonté de
homme modifie à son gré. A l'heure où j'écris
es lignes, tous vos cours de bourse, tous vos
mprunts sont suspendus au bras de cet homme
ui, en un point précis de la ligne de feu,
alance sa grenade. C'est lui qui vous fait riches
t dont la mort paiera votre sécurité. C'est lui le
ispensateur des biens du monde. Nous voici
levant l'Adam à qui pouvoir a été donné sur les
nimaux et choses de la terre, devant l'Adam
ui doit détruire les ronces et les bêtes féroces,
emer les blés, construire les villes.

Mais cet homme qui veille, bondit, se bat,
st-il isolé? Est-il un mythe, comme l'Individu
les démocrates que j'ai dressé devant vos yeux?
Non, cet homme fait partie d'une organisation
puissante ; il est à cette place et non à telle
utre. Son but précis qu'il nomme sa consigne

est devant ses yeux. Tout va concourir à exécuter cette consigne, atteindre ce but. *Un homme qui combat à sa place et avec l'engin spécial qu'il connaît,* tout le succès de l'action est là ! Ah ! que nous étions loin de comprendre et d'appliquer ce principe avant que la guerre, avec son tonnerre, nous eût réveillés de nos subtilités de mandarins, de nos jacasseries de perroquets et de nos administrations chinoises ! Nous avons payé de notre sang le plus pur les fautes de nos pères, leur incompréhension, leur méconnaissance de l'Homme ; que ce sang au moins fructifie en nous, lui qui revient poser devant nos yeux les redoutables problèmes de toute action efficace : *Préparation*, *Organisation.* A la lueur du canon et des fusées étoilées, entourés de l'hémicycle zodiacal que forment les saucisses vigilantes de notre front, sous la voûte d'airain mouvant des obus entrecroisés, étudions dans un parallélisme étroit ces problèmes. C'est à nous qu'il appartient de les résoudre ; appliquons-nous-y au plus tôt si nous voulons faire autre chose que du bruit avec nos lèvres...

Toute action doit être préparée avec les moyens perfectionnés de mouvement et de conquête que postule sa nécessité. Or notre manque de préparation, à nous catholiques, offre des analogies frappantes avec notre infériorité matérielle du début de la guerre. Qu'était-ce que cette vague

idée oratoire que nous avions de l'action, ces groupements numériques, ces fondations hâtives de Cercles, sinon une guerre de mouvement périmé qui nous faisait toujours tomber dans les pièges de nos adversaires? Ayant envahi avec méthode et organisé à leur profit non seulement l'Administration publique, mais l'Enseignement, la Presse, la Librairie et l'Industrie, ils nous enserraient à nous étouffer et nous écrasaient avec leurs gros calibres de publicité et de réclame... Oui, nous nous brisions toujours contre leurs tirs de barrage. A la Chambre, les superbes assauts d'un de Mun ressemblaient à ces charges désespérées du début qu'on envoyait sans préparation d'artillerie. On avait pris le parti de mourir en beauté. C'était très élégant, mais nous trouvons maintenant qu'il est plus utile à la Patrie de vendre plus chèrement sa vie avec la certitude que nos desseins seront réalisés. Et c'est ce qu'il faut que les jeunes générations comprennent bien : qu'une action se prépare de longue main, dans le silence ; qu'il faut forger le plus de munitions possible, faire donner à l'heure choisie toute l'artillerie sur le point jugé vulnérable — pédagogie ou vérité sociale — puis occuper la position et la fortifier, la rendre inexpugnable. J'en connais, de ces laboratoires studieux ; il y en a dans toutes les professions maintenant ; penchés sur leur métier ces jeunes gens découvrent en lui et par lui leur action particulière, le chemin tracé vers la vérité, le secteur qu'ils doivent défendre. Ils

savent qu'ils font partie d'un tout. Ils n'ont plus comme leurs aînés la manie individualiste de fonder une chapelle à part ; nul n'est moins jaloux de son esprit propre que ces soi-disant aristocrates intellectuels qu'on veut que nous soyons, nous les nouveaux venus. Tous, nous sentons le besoin de l'unité de front, car nous sommes las des petites actions de détail chères au XIXe siècle, ce siècle d'analyse, d'éparpillement. Nous avons soif de synthèse, de concentration. Ce n'est pas le succès de notre chétive individualité que nous recherchons, c'est le triomphe de nos certitudes catholiques. Lorsque nous fondâmes les *Cahiers*, nous n'avions pas d'autre intention que de créer une atmosphère, susciter un mouvement d'esprit. Grâce à Dieu, cette atmosphère existe. Ce mouvement se propage, et rien ne l'arrêtera. Son esprit a pénétré les élites que nous voulions atteindre. Dans les tranchées, lorsque nous pensions aux travaux que nous avions laissés, ce nous était une consolation de penser que des amis n'avaient pas laissé tomber notre tâche, qu'ils la continuaient, l'amplifiaient, sous le magistère lumineux et puissant du Père Sertillanges, dans cette Revue dominicaine, si vivante, si compréhensive des aspirations contemporaines : la *Revue des Jeunes*. Ce que nous n'étions que quelques poètes à projeter aux *Cahiers*, historiens, philosophes, architectes, juristes, industriels, financiers, se groupaient pour l'entreprendre dans cet organe rêvé de concentration

ntellectuelle. Quelle joie d'y apporter notre ontingent, d'y retrouver des âmes fraternelles, u'elles vinssent des *Cahiers de la Quinzaine* omme René Salomé ou de la revue protestante *'oi et Vie* comme Pierre de Lescure. Parmi nos rands aînés fidèles, c'était Paul Claudel, c'était ammes, c'était Baumann, c'était Louis Bertrand, 'était Goyau, que nous retrouvions à la table ommune. Ne pourrions-nous fonder ici le laboatoire d'idées et de doctrines que nous réclaaions, le centre d'où rayonnerait un plan d'acon pour toutes les professions? Nous serions ci aux sources de l'action, à l'esprit qui ferait le épart entre la vérité et l'erreur et ne combatrait que pour instaurer l'ordre dans la grande ité reconstruite. Et notre rêve nous emportant, ous imaginions ici le grand quartier général ù devrait se faire l'union de toutes les forces. De nous nous partagerions nos secteurs, tout le ront du travail à reconquérir : Arts, Sciences, ettres, Finances, Industrie, Commerce. Chaque rofession aurait son état-major et son chef, et les hefs de chaque profession se grouperaient pour oncerter les actions d'ensemble, car nous praquerions l'offensive, et non plus une offensive e détail, mais par grandes masses professionelles sur tout le front, tous, chacun à sa place qui sût bien sa consigne.

L'avenir dira si cette confédération des forces atholiques que nous avons toujours poursuivie e réalisera cette fois-ci. Ce que nous savons ien, c'est que si nous ne voulons pas dispa-

raître tout à fait de la scène nationale, il ne nous convient plus de nous défendre, de reculer de position en position comme nous n'avons cessé de le faire dans l'État français, surtout depuis quarante ans ; il faut que nous vivions libres et forts dans la patrie régénérée. Nous ne voulons pas que reviennent nous empoisonner les philosophies allemandes. Nous voulons respirer l'air français, celui de Pascal, de Corneille et de Racine. Nous savons bien que si à la bataille de la Marne la France a opéré ce prodigieux renversement de fortune, ce n'est point pour qu'elle retombe à ses antiques errements, mais pour qu'elle reprenne la tête des nations civilisées et qu'elle obéisse aux ordres de Celui qui l'a sacrée dans la basilique de Reims pour des destinées qu'on ne peut oublier...

Il est impossible qu'un si beau sang ait été versé en vain ; que le sacrifice d'un Psichari, d'un Péguy, d'un Joseph Lotte, d'un Augustin Cochin, d'un du Roure, de ces centaines et ces centaines de purs héros soit rendu inutile par la paresse des survivants et leur lâcheté. Dieu veuille que ceux d'entre nous qui reviendront des champs d'holocauste retrouvent une France assainie, puissante en ses familles unies, en ses métiers reconstitués, en son État hiérarchisé.

*
* *

Jamais l'Église de France n'a peut-être connu

une heure semblable. Tous les prestiges de la pensée qui avaient tenté de l'éclipser au XIXe siècle et avaient séduit les élites, panthéisme, rationalisme, humanitarisme, que sais-je ! tombent en pourriture : ce sont des choses mortes que seul le fétichisme individualiste, l'orgueil du vieil homme parvient à galvaniser.

Regardez, au contraire, nos légions frémissantes et graves, disciplinées comme jamais elles ne le furent, vétérans et néophytes, communiant tous dans la même foi passionnée, ayant retrouvé tout le suc des antiques mots d'ordre et redécouvert, au-delà des forces cosmiques qui troublèrent toutes les métaphysiques modernes sous l'impulsion allemande, la grande notion de l'Être personnel et du Christ incarné. « Et voici que vous êtes quelqu'un tout à coup, » s'était écrié Paul Claudel. « Et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps, » avait entonné Arthur Rimbaud. Ces lyriques retrouvaient la formule qui brisait le divorce entre la Pensée et l'Action, l'Esprit et la Matière ; ils réinstauraient l'évidence de l'Incarnation qu'était venu rappeler en vain à Paray-le-Monial, au mois de juin 1675, le Verbe fait chair à Marguerite-Marie. Lorsque le Sacré-Cœur manifestait son désir d'être reconnu par la France, d'avoir ses armes sur nos étendards, ce désir avait un sens plus profond et plus nécessaire que ne le pensaient les beaux esprits d'alors ; c'était un sens à la fois intellectuel, social et national qui réclamait plus avant que

des adhésions individuelles, un culte des intelligences, des familles, des cités. Avertissement solennel au début du grand schisme rationaliste, à l'époque où le XVIIe siècle déclinant, enivré de sa raison, ne voyait plus qu'elle et desséchait toute la vie en abstractions.

L'apparition sous les noisetiers des Visitandines, comme elle est éclatante maintenant! Elle signifie : « Ce n'est pas vous, c'est Moi qui suis la Raison éternelle, et vos raisonnements ne sont justes qu'autant qu'ils empruntent un reflet de ma lumière. Vous n'avez raison que par moi et en moi. Je ne suis pas une abstraction de vos esprits, je suis l'Être même par qui tout vit et en qui tout vit. Je suis le Fils unique du Père descendu du Ciel pour vous racheter de l'esclavage antique. Vous n'êtes pas des esprits purs, mais c'est dans la chair que vous devez faire votre salut. C'est pour vous montrer ce salut que je me suis incarné, c'est pour vous enseigner par des exemples sensibles la vérité éternelle. Sans mon Incarnation, vous ne la pourriez voir dans toute sa pureté; car votre œil est obscurci depuis le Péché, et les plus grands d'entre vous, un Platon, un Aristote, avant ma venue sur la terre, sont parfois tombés dans les ténèbres les plus monstrueuses. Mais ils ne me connaissaient pas; vous, votre crime est sans rémission parce que vous m'avez connu. Malheur à vous si vous méprisez mon Incarnation pour adorer une Raison abstraite en dehors de moi, si vous méconnaissez mon Cœur qui vous a tant aimés! Vous croirez

suivre la raison et vous deviendrez fous. Des hommes viendront qui vous diront que l'on peut être juste sans croire à mes commandements, que l'on peut être vertueux sans suivre ma loi, connaître la vérité tout entière sans passer par mes révélations et le magistère de mon Église. Ils vous diront que le souverain bonheur est dans la nature et que c'est l'Humanité qu'il faut adorer en vous. Ils appelleront la foi une superstition et ils introduiront la plus hideuse superstition : celle du Nombre qui fait la loi, de la Souveraineté populaire qui ne repose que sur des appétits et est l'antithèse même de la raison. Vous sacrifierez tout à cette idole et elle vous broiera ; ce sera votre punition d'avoir voulu être semblables à Dieu ; vous vous débattrez dans l'impuissance, la tyrannie des partis, esclaves de l'or et de la chair, de toutes les puissances du monde, et les médiocres domineront sur vous jusqu'au jour où, vos yeux enfin rouverts, vous viendrez confesser votre crime à mes autels. Car je suis la Vérité et rien n'est vrai en dehors de moi. »

Le Cœur divin attend toujours dans la solitude du tabernacle. Et les médiocres nous oppriment toujours. Le plus niais des idéalismes — qui n'est que la méconnaissance de l'Incarnation — nous a détournés de l'action véritable et nous continuons à ne prier que des lèvres lorsque chaque jour nous supplions Dieu que son Règne arrive sur la terre comme au ciel ; la terre, nous l'avons méprisée ; au lieu d'y ramener le

Règne de Dieu, nous l'avons laissée en pâture aux idolâtres du progrès matériel qui en ont fait ce que vous savez...

Lorsque le 20 septembre la grosse contre-attaque allemande déboucha du cimetière de Rancourt et que notre bataillon de réserve fut cloué sur la plaine, crucifié six heures durant sous la trombe d'acier, tandis qu'au-dessus de nos têtes le génie humain faisait rôder ses oiseaux de toile, nous signalait aux batteries par ses téléphones et ses télégraphes et nous déchiquetait tranquillement sans que nous puissions rien qu'attendre la mort, j'ai compris la criminelle folie de nos aînés d'avoir dédaigné la matière et de l'avoir laissé dominer par le mal au lieu de l'organiser. J'ai compris l'avertissement du Cœur divin. La matière s'est retournée contre nous et nous écrase : voilà le sens secret de cette guerre.

Vous rappelez-vous les avions messagers de paix, les frontières abolies, l'air libre, l'homme conquérant le ciel ? Vous rappelez-vous la science captant le feu, l'eau, toute l'énergie cosmique pour améliorer le sort de l'homme et augmenter sa puissance? Allez écouter l'horrible réponse que vous fera l'immense plaine éventrée de la Picardie, ses cadavres, et les milliers de monstres d'airain qui crachent jour et nuit le carnage et l'épouvante. Antinomies insensées de jadis : le Droit contre la Force ; l'Esprit contre la Matière ; la Pensée contre l'Or ; mais non, pédants sans culture, vous ne voyez donc pas

que l'Ordre réclame la Force au service du Droit, la Matière soumise à l'Esprit, l'Or instrument de la Pensée? Notre génération ne veut plus de votre suicide manichéen : elle a retrouvé la vérité de l'Incarnation ; elle veut que son esprit se fasse chair et sanctifie cette chair à l'exemple du Verbe qu'elle adore ; elle veut régir la Matière, diriger l'Or, dompter toute la terre ; *que le règne de Dieu arrive enfin sur cette terre comme au ciel*, cette terre créée par Lui et appelée au renouvellement avec notre corps glorifié.

Je vous en supplie, jeunes gens, en cette heure angoissante où le Prince du monde semble être sorti des enfers avec toutes ses légions, cette heure où l'on souffre dans sa Patrie comme dans son sang, où l'on comprend jusqu'à la brûlure et à la morsure que la France est pour nous une réalité vivante qui ne peut pas mourir, en cette heure de la Grande Tentation, de la dernière je veux le croire, de cette hideuse guerre, je vous en supplie, jeunes gens, vous qui croyez, vous qui aimez, ne recommencez pas nos fautes, soyez forts, non en paroles, non en improvisations grandiloquentes, en indignations faciles, mais avec tout ce que ce mot de *force* comporte d'organique et d'indomptable, puisé aux sources divines de la prière et du jeûne, pénétré tout entier de l'objet de son action, et parfaitement conscient de la résistance de l'obstacle. De même que ce n'est plus avec l'épée qu'on tranche et décide, mais avec des

canons lourds, des mitrailleuses, des avions et des téléphones, ainsi on ne fait plus l'action dans la mêlée des places publiques et des joutes parlementaires, mais dans les savantes et méthodiques campagnes de propagande, la Confédération des métiers, toute une puissante organisation matérielle. *Similia similibus* : c'est sur le terrain matériel qu'on vaincra la matière. La Vérité est avec nous. La Beauté est avec nous. La Fécondité est avec nous. Il est temps de ne plus seulement supporter le Mal en patience, mais de le vaincre. Ceux qui ne savent pas vaincre ne sont pas dignes de vivre.

PREMIER LIVRE

LA TACHE NÉCESSAIRE

> « Une plainte comme celle qui vient d'être entonnée aura sans doute son moment et résonnera un jour d'elle-même, dans un retour offensif du génie de la méditation. »
>
> (Nietzsche, *Humain trop humain.*)

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT

I

RENIEMENTS

Volontiers nous répétons avec saint Pierre : « Seigneur, je suis prêt à vous suivre, et en prison, et à la mort ». Mais quand l'heure vient de se réclamer de notre Maître devant les économistes et les rhéteurs, aussitôt nous empruntons leur vocabulaire laïque. Arrière les vieux mots divins de l'Évangile sur les rapports des hommes entre eux ; et vivent l'altruisme, la solidarité, le sentiment social ! Et dans la cour du Prétoire, tandis qu'à côté l'on juge et bafoue le Juste, le triste dialogue se renouvelle : — Mais votre Charité, qu'en faites-vous ? — Nous l'avons abandonnée ; elle n'a plus le même sens qu'autrefois. Comme les médecins de Molière, nous avons changé tout cela ; et ce mot n'évoque plus l'amour divin, mais simplement une aumône quasi injurieuse, vraiment dégradante pour le prolétariat conscient... parlons d'autre chose, voulez-vous ? — Mais votre Maître n'a-

vait-il pas promis que ses paroles ne passeraient pas? et... — Sans doute, la Charité ne passe pas; mais convenez qu'il nous est difficile de la réhabiliter?... Nous n'osons pas... Il n'y a plus que les prêtres qui l'emploient dans sa véritable acception; en dehors d'eux, vous ne la trouverez plus mentionnée qu'au fronton des ventes mondaines ou dans les journaux conservateurs, entre un compte rendu de soirée et un écho cynégétique — Pourtant votre saint Paul n'a-t-il pas dit : « Si je n'ai pas la Charité, quand même je parlerais la langue des anges, je ne suis qu'un airain sonnant... » — Eh! oui. Mais que voulez-vous, nous aurions l'air en retard, nous aimons mieux abandonner ce mot... De même, nous avons remplacé l'esprit par votre terme si merveilleusement vague de *mentalité*; c'est moins français, mais cela permet certaines imprécisions de pensée qui favorisent une entente entre vous et nous, dans la patrie des nuées. Si nous exposions trop rudement notre doctrine, vous verriez trop vite que le Christ ne souffre point de partage avec Bélial. — A la bonne heure! voilà un catholique tolérant! vous êtes des nôtres. — Pas tout à fait; une petite question de détail nous sépare : la foi; mais sur le reste nous pensons volontiers comme vous... »

Ceci n'est pas une fantaisie littéraire : lisez nos journaux, vous y trouverez des enquêtes scrupuleuses, de savantes statistiques, mais cherchez le nom de Dieu, l'exposé de sa loi, le rappel incessant de sa grâce, vous ne les trou-

verez pas. Nous avons vendu l'admirable, l'ardente, l'unique Charité pour un sourire de la souveraineté populaire. Mais aussi la langue de feu s'est évanouie, qui brûlait au-dessus de nos têtes, et en place du zèle apostolique nous n'avons plus montré que des talents de comptables consciencieux.

Il me souvient d'avoir lu dans une feuille très catholique un article sur le matérialisme grandissant des masses ; j'espérais voir briller la divine apparition du Christ annonçant de quelle cime soufflera le vent qui doit balayer toutes ces ténèbres ; d'avance, en frémissant, je l'appelais à grands cris et déjà je cueillais les rameaux et les palmes pour en joncher le chemin triomphal... Hélas ! Savez-vous ce que l'auteur déplorait? L'incrédulité? l'indifférence? Non, simplement *la baisse de l'idéalisme !* L'idéalisme ! Que venait faire ici ce mot romantique, tout racorni, bon pour le répertoire humanitaire, quand le sang coule pour nous chaque jour du flanc percé d'un Dieu, quand nous avons notre place au festin de l'Époux, quand l'Esprit pousse en nous vers le Père les gémissements inénarrables dont parle saint Paul, quand, à chaque battement de notre sang, à chaque mouvement de notre pensée, nous vivons en communion avec le Verbe incarné !

La main sur son cœur, l'Idéaliste ne cesse d'exalter la Beauté, la Justice, l'Amour, la Vérité, et, ce disant, il roule des yeux pâmés ; sa voix tremble d'émotion, et Mme Pernelle juge tout bas

que c'est là une bien noble nature. Pour vous, soyez défiant à son approche et n'oubliez jamais que c'est lui qui, au XVIIIe siècle, proclamait le déisme : il est allé en Allemagne pour ajouter au fonds vieillot de l'Encyclopédie de l'inconscient, du transcendant, du devenir, de quoi rafraîchir un peu les grands mouchoirs de Royer-Collard, et donner un peu de goût aux délayages de Victor Cousin ; mais sa doctrine est toujours le carrefour de toutes les niaiseries, le rendez-vous de toutes les contradictions : ni chèvre, ni chou, il n'habite ni la terre ni le ciel, et sa prédication n'est qu'un néant sonore qui flatte les longues oreilles de Démos.

Quand on pense que nous autres, catholiques, nous ne craignons pas de déclarer que peu de choses nous séparent de lui, et qu'au fond, nous aussi, nous sommes des idéalistes ! Ignorance ? Lâcheté? Sottise? Je ne sais ce qui nous point ; mais à qui veut bien réfléchir sur l'évidente antinomie de ces deux philosophies, c'est une monstruosité. Sans doute, en l'esprit de bien des gens, l'idéalisme désigne sommairement une opposition au matérialisme, mais pour Dieu, entrons un peu plus avant dans le sens du mot : comment ne pas deviner sous son enveloppe une insulte au Créateur, un parti pris de se passer de Lui, bref, un athéisme déguisé? Je m'explique. Peut-être plus dangereux que le positivisme, qui, au moins, reconnaît des lois intangibles, sa séduction provient de ce qu'il semble affranchi des imperfections terrestres,

quasi mystique, et qu'en nous faisant croire qu'il s'adresse à l'entendement, il ébranle toutes les puissances du sentiment : l'esprit y est la dupe du cœur. (O cœur, que de fautes on commet en ton nom !...) En prononçant ce mot d'idéalisme, jamais nous n'avons une idée claire, mais une *sensation* d'allègement, des images vaporeuses, comme des nuées traversées de soleil, du vide qu'on prend pour de la profondeur, de l'indéterminé qu'on prend pour de l'infini, et du sensible qu'on prend pour du religieux.

« L'Idéalisme, disait mon ami Nubès, c'est l'affranchissement graduel des êtres, c'est l'homme enfin conscient de sa force et de sa dignité qui rompt ses liens, conquiert le monde, soumet la matière au joug et s'achemine radieux vers plus de justice et de lumière... »

Tout beau, mon ami, laissez-nous crever d'un coup d'épingle ce pathos : *L'Idéalisme, c'est l'escroquerie du sentiment*; il nous vole toutes nos forces vives et ne nous rend en intérêts que du papier démonétisé ; c'est un dieu fainéant que vous composez de tout ce que désire notre appétit d'immortalité; c'est un démarquage, une contrefaçon de l'Infini ; vous retirez au Créateur toutes ses perfections pour les conférer à une humanité lointaine et illusoire. Chaque fois qu'il s'agit de renverser nos autels, de fermer nos églises, nous sommes sûrs de vous trouver aux premiers rangs de nos ennemis. C'est au nom de l'Idéalisme et non du Matérialisme que s'est

faite la Révolution ; c'est au nom de l'Idéalisme que toute la philosophie officielle nous livre une guerre impitoyable ; c'est l'idéalisme encore qui nous traite de *cléricaux*, pensant, en rabaissant ainsi sous ce vocable imbécile la religion à un parti, discréditer aux yeux du pays notre doctrine ; c'est lui enfin qui oppose à notre esprit de soumission à l'autorité des droits humains chimériques et, au nom de la Raison, menace de détruire toute raison en France.

Que la foule déchristianisée suive ces docteurs et se prenne à leurs verbiages, c'est compréhensible ; mais pour nous, qui savons où trouver la voie, la vérité, la vie, et que c'est dans le sang du Crucifié et non pas dans une vaine idéalité que le monde se doit racheter, notre duperie est inexcusable. Prenons garde ! Tout idéaliste est logiquement panthéiste, et du panthéisme le plus dangereux, l'anthropomorphisme, où l'Univers n'est plus que l'homme extériorisé, où rien n'existe que sa conscience individuelle, c'est-à-dire, en bon français, toutes les fantaisies de l'esprit et du cœur : l'Homme adoré en place de Dieu, telle est bien la religion de l'Idéaliste. Voyez-vous maintenant l'infernale philosophie qui se dégage de ces brumes solennelles, et comme vite le pied fourchu se dessine sous la longue robe du faux apôtre ?

Mais j'entends des âmes candides me dire : Si nous employons ce mot, c'est pour nous faire mieux comprendre, amener notre temps, sans le brusquer, en parlant son langage, à l'intégrale

vérité. Monstrueuses aberrations ! Pensez-vous qu'on se fasse entendre en dépouillant une croyance de tout ce qu'elle a de solide ? Que restera-t-il de la foi, si vous retirez l'Incarnation ? Peut-on dire qu'elle est plus idéaliste que réaliste la religion qui adore un Dieu fait homme, et qui le distribue dans l'Eucharistie réellement comme nourriture et comme breuvage ! Ayons donc un peu plus de fierté de nos certitudes, disons donc le Christ au lieu de l'Idéal ; parlons plus volontiers de la Providence que du progrès, un peu moins de la mentalité et beaucoup plus de l'âme, cette grande oubliée des temps modernes. Nous serons plus orthodoxes et aussi plus écoutés, car, au lieu de vent, c'est vraiment du pain que nous donnerons aux foules, de ce pain qui ne manque jamais, et dont les miettes remplissent encore douze corbeilles. N'ayons pas peur de nommer Dieu ; Dieu seul a l'être, et rien n'existe en dehors de Lui. Le nommer seulement, c'est donner la vie au monde. Laissons les abstractions à ceux qui vivent de ténèbres, mais, pour nous, enfants de lumière, conduisons les peuples à notre Dieu ressuscité et faisons-leur toucher, comme à Thomas, le trou des plaies rédemptrices.

Si la Justice et la Vérité ne sont pas pour nous des mots de réunion publique, gonflés de haine et de nuit, pourquoi ne disons-nous pas qu'elles sont les faces mêmes de Dieu, qu'elles sont Jésus-Christ vécu et glorifié en tous ? Il ne suffit pas de répéter : « Nous sommes sociaux par catholi-

cisme », il faut dire et redire à la terre — dont nous sommes le sel — quel germe fécond porte en lui le catholicisme ; il faut opposer à leur grand soir notre éternel matin, à l'inéluctable enchaînement de leurs lois soi-disant scientifiques, le dogme de la Providence, à leur doctrine d'évolution, de perfectionnement incessant de l'homme, le Dieu éternel, absolu, immuable, de qui découle toute vie ; sans quoi notre travail est vain sous le soleil. En un mot il faut illuminer toute notre action d'une *doctrine* rigoureuse, puisée aux sources orthodoxes. Ne croyons pas que l'économie sociale soit née d'hier ; on l'a codifiée, compliquée, laïcisée, mais elle n'est qu'une branche de la morale. Et le Christ avait résolu toute la question quand il disait : « Aimez le prochain comme vous-même ». Sans doute, je le sais, ce grand précepte est l'essence même de notre enseignement ; mais il ne suffit pas de le sous-entendre, il faut le crier à ce temps qui s'égare loin des voies droites et ne sait même plus distinguer le penser du sentir. Ne ressemblons pas au Nil : ne cachons pas nos sources. A quoi nous servent donc les sept dons du Paraclet ? Enfermés dans le domaine des faits, nous ne pensons plus à lever les yeux là-haut où resplendit pourtant le Soleil de justice. Nous qui sommes nés de l'Esprit, ne devrions-nous pas voir mieux que tous les autres que, seules, les idées mènent le monde, bonnes ou mauvaises, et que nul *fait*, si bien établi qu'il paraisse, ne résiste à leur invasion ? N'est-ce pas

sur la satanique hérésie de l'homme envisagé comme un absolu que la Révolution s'est appuyée pour fondre sur tout l'ordre social? N'est-ce pas encore au nom de la même folie qu'elle continue son œuvre de destruction? Tous les actes de nos adversaires sont dictés par une philosophie, une *religion*, très précise, épouvantablement logique dans sa haine : l'idolâtrie de l'individu, ce monstre qui ne parle que de ses droits, que ni la famille, ni la patrie, ni Dieu même ne peuvent arrêter dans ses revendications parce que sa liberté est au-dessus de tout devoir, sa conscience au-dessus de toute loi. Comment songer à réorganiser la société avant d'avoir préalablement réfuté leur conception abstraite de l'homme par celle si vivante que nous expose le catholicisme? Comment défendre avec succès la religion, la patrie, la famille, la propriété, fruit du travail, et proclamer que, loin d'être des liens étouffants, elles sont nos racines mêmes sans lesquelles l'arbre mutilé n'est plus qu'un bois mort incapable de porter ni feuilles, ni fruits, si les erreurs de Rousseau nous séduisent encore; si, mal affermi dans nos traditions orthodoxes, nous ne sentons pas tout ce que l'individualisme dégage de dissolvant et d'anarchique, si nous ne revendiquons pas enfin l'empire absolu de la raison sur toutes les puissances du cœur? Gémissons sur la déchristianisation de la France, accumulons enquêtes sur enquêtes, nous n'arrêterons pas le mal, parce que nous ne l'aurons pas attaqué dans son principe

même qui est essentiellement *doctrinal.* Nous parlerons de liberté, mais ils ne nous comprendront pas, n'entendant par là que l'autonomie individuelle que leur enseignent leurs maîtres. Quand nous parlerons d'humanité, ils nous comprendront encore bien moins, ignorant jusqu'au sens de la Rédemption. De plus en plus le divorce s'accentuera ; et ce sera pour la France un retour féroce à la barbarie, le règne de la Bête.

Quand, suivi du barbet méphistophélique, le docteur Faust quitta la campagne endimanchée, et les danses villageoises, et les rires sous les tonnelles, pour s'enfermer à nouveau dans son laboratoire sans air, parmi ses grimoires ténébreux et ses cornues impuissantes, après quelques recommandations à l'animal mystérieux il ouvrit le Nouveau Testament afin de le traduire en sa chère langue allemande et tomba sur les premiers mots de l'Évangile de saint Jean : « *Au commencement était le Verbe* ». Cette affirmation le choqua et il corrigea : « *Au commencement était l'Action.* » Il semble que volontiers nous répétions le contre-sens de Faust ; et j'imagine que le barbet — qui n'est pas pour rien dans l'affaire — doit bien s'ébaudir au fond de notre arrière-boutique, pour parler comme Montaigne. Eh ! bien, non ! le texte sacré ne se trompe pas ; et il nous ouvre les portes de la vie quand il énonce : « *Au commencement était le Verbe* ». Et toute action qui ne prendra pas conseil du Verbe s'évanouira en vain tapage.

Au surplus, que les sentimentaux se rassurent. La justice ne perd rien quand la vérité entre en lice. « Plus on connaît, plus on aime », répétait Catherine de Sienne. Et notre zèle à soulager le prochain s'embrasera et se propagera d'autant plus que nous désignerons à quel foyer il s'allume et quel amour divin alimente sa flamme immortelle. Quand Tolstoï crut avoir retrouvé l'Évangile et nous l'expliqua dans sa manière barbare mais grandiosement ingénue, ce fut dans toute l'Europe un long cri d'admiration pour cette aube qui rayonnait d'Ysnaïa-Poliavna... Comment nous qui possédons la plénitude de la Foi ne renouvellerions-nous pas la face de la terre en lui dévoilant tout d'un coup l'orbe entier du Soleil de Justice que les princes du monde s'acharnent à intercepter de leurs lourdes nuées ?

II

LE DROIT DU SEIGNEUR

Les Catholiques ne croient pas encore assez à l'inanité des œuvres laïques. Si nous analysions bien le sens que prend cet adjectif dans la bouche de nos adversaires, nous verrions qu'il signifie toujours : étranger à Dieu, fondé uniquement sur l'effort humain. Or, cette attitude orgueilleuse et insensée vis-à-vis du Créateur est impossible à tout catholique. Rien n'est plus contraire à notre foi. Le chrétien doit *tout* faire pour l'amour de Dieu. « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, dit saint Paul, faites tout pour la gloire de Dieu. » L'enseignement de l'Église est formel. Dans le sermon après la Cène le Christ déclare à ses Apôtres : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Non, rien, pas même nous reposer, car le repos, dans son sens élevé, hautement humain, n'est que la contem-

plation des perfections divines. Le Christ est la vigne et nous sommes les sarments; si les sarments voulaient, indépendamment de la vigne mère, jouir du moindre rayon de soleil, aussitôt ils se dessécheraient et ne seraient bons qu'à être jetés au feu. C'est encore l'orgueil protestant et révolutionnaire passé en nos veines avec le virus libéral qui nous fait revendiquer l'autonomie humaine. Sans doute, l'homme est libre, mais libre de quoi faire? D'accomplir son devoir ou de le violer. Il est libre de mériter le ciel ou l'enfer. Et voilà tout. Volontiers, nous serions portés à croire que la sphère religieuse est un domaine séparé des autres convictions intellectuelles. Mais c'est limiter outrageusement l'empire de la Providence que lui imposer ainsi des frontières. Comment Dieu qui prend souci des plumes du passereau ne serait-il pas attentif à chacun de nos pas, aux moindres détails de l'économie individuelle? Que signifieraient les paroles de saint Paul, citées plus haut? Il est dit également, au douzième chant de l'*Iliade*, que la muraille des Grecs construite *malgré les dieux ne devait pas être de longue durée*. En vérité les païens nous donneraient des leçons si nous avions encore des lettres. Mais nous ne lisons plus Homère...

Je ne connais pas de spectacle plus navrant pour la dignité humaine que celui d'un dimanche parisien. Dans toutes les rues, tous les faubourgs, tous les jardins publics, flâne un peuple apathique, mâchant son oisiveté avec

conviction. Il ne vient plus comme aux siècles de la superstition assister aux fêtes du culte dans les cathédrales ou considérer curieusement sur les porches Melchisedech, Balaam et les Rois Mages; le Christ en croix ne l'aide pas à supporter ses maux; et la gloire des élus au milieu des anges ne dit plus rien à sa joie. Grâce au Progrès, il est libéré de toutes ces imaginations puériles, et les refrains de café-concert, les films du cinéma, ont avantageusement remplacé les naïves complaintes du Juif Errant, du Bon Larron, de Marie l'Égyptienne, et les farces et miracles de Rutebeuf ou d'Adam de la Halle. Maintenant les uns s'en vont par bandes à Vincennes, au bois de Boulogne, aux fortifications, digérer civiquement à plat ventre ou sur le dos, parmi les bouteilles vides, les journaux graisseux, dans un débraillement vraiment touchant et qui inspirerait certainement une symphonie pastorale aux musiciens d'Institut Populaire. D'autres s'attablent aux guinguettes, s'y écrasent avec des rires bruyants et s'y empoisonnent d'alcool. J'imagine François Rabelais, si parfois il revient errer autour de sa cure de Meudon, tout démangé d'ajouter un nouveau chapitre à son livre des Gastrolâtres... Puis à la tombée de la nuit chacun rentre chez soi abruti de n'avoir rien fait, mais convaincu d'avoir joui pleinement de sa liberté individuelle. Je veux croire néanmoins qu'il s'en trouve pour penser avec un secret plaisir à leur tâche du lendemain, et pour sentir qu'à gâcher ainsi leur

temps ils s'amoindrissent, tandis que leur travail, si modeste soit-il, les ennoblit.

Et pourtant, il est digne, juste et raisonnable que l'homme, un jour par semaine, suspende son labeur. Mais, comme en toute action humaine, ce relâche ne tourne qu'au néant s'il n'est pas selon Dieu, s'il n'est pas *dominical*. Les législateurs du repos hebdomadaire ont invoqué l'hygiène, les droits sacrés de l'Homme et tous les raisonnements subtils et pompeux qui s'écroulent comme toutes les Babels qu'échafaude l'orgueil humain. Mais ils ont passé sous silence le précepte du Sinaï. Or rien dans la nature ne nous prescrit ce repos d'un jour entier. L'abeille ne l'observe nullement et continue, les jours fériés comme les ouvrables, à remplir de miel ses alvéoles; l'araignée n'interrompt point les réseaux de sa toile; et la fourmi ne laisse pas sa fourmilière eu chantier. C'est donc uniquement en raison d'une loi toute divine et spéciale à l'homme que se justifie cet arrêt de l'activité physique. Nier l'origine de cette loi, c'est en corrompre tout l'efficace. Aussi, transplantée dans une terre mauvaise, loin du Soleil de Justice, ne nous donne-t-elle que des fruits amers, semblables à celui du Paradis, de trop malheureuse mémoire, et l'on y retrouve également la marque des dents d'Ève. Il serait intéressant de dresser la statistique des crimes et des excès de toutes sortes commis ce jour-là. La part de Satan doit être belle. Le jour du Seigneur est devenu le jour du Diable. Et c'est fatal. Ce

repos n'ayant de but élevé où se complaire n'est que le débordement de tous les instincts ; le moi gouverne en place de Dieu, et non pas le moi immortel régénéré par le baptême, mais le moi changeant des passions.

Notre être, âme et corps, nous vient de Dieu, rapportons-le-lui en ses moindres manifestations. L'Église ne néglige aucun acte même matériel, et elle a des formules de bénédiction aussi bien pour le sacre d'un Roi que pour demander la pluie ou le beau temps, écarter la grêle ou les inondations, protéger les voyageurs sur la terre et sur l'eau. Nous ne sommes rien par nous-mêmes, mais nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. C'est dans le Christ que s'embrassent l'audace et l'humilité. Armés des mérites de Jésus Crucifié, nous forçons les portes du ciel ; et c'est pourquoi chaque oraison se termine par ces mots : « *par Jésus-Christ Notre-Seigneur* ». Par nous-mêmes, ô mon Dieu, nous ne méritons rien, mais par votre divin Fils, nous *avons droit* à tout, à triompher éternellement dans votre gloire. Et par le Christ, nous avons droit au repos. Car le repos tel que nous l'a donné Dieu, c'est *l'affranchissement de la chair*, c'est l'oubli, pour un temps, des soucis matériels dans la contemplation des œuvres de Dieu, c'est le regard joyeux jeté sur le travail accompli. Se reposer c'est aimer, c'est jouir de son âme, de son être entier, c'est dire avec David : « Ma chair se repose dans l'espérance ».

Ne nous bornons pas à *approuver* tout ce que

nos ennemis nous prennent de bon, prenons les devants, disons hautement que toutes leurs lois d'apparence généreuse ne sont que des parodies du Décalogue et qui, toutes, tourneront à mal si elles refusent de se ramener à Dieu.

III

LE MENDIANT MÉCONNU (1)

Ce sera l'honneur de la génération qui nous a précédés d'avoir rappelé à un monde qui les oubliait les droits sacrés de la personne humaine et que les pauvres injustement opprimés par une société matérialiste et anonyme étaient toujours aux yeux de l'Église, en dépit des exigences de l'Or et de la Machine, les membres de Jésus-Christ rachetés par son sang et conviés à la béatitude éternelle. Mais il est plusieurs façons d'être nu, d'avoir faim et soif. Les âmes aussi ont leur taudis, leurs maladies mortelles. Des âmes aussi on abuse. Elles aussi on les empoisonne. Dante, sans doute, s'il revenait ici-bas, les évoquerait, ces pauvres, comme des ombres errantes et aveugles dans le tumulte de nos grandes cités, les mains crispées à leur cœur que tourmente un mal secret. Mais cette détresse ne se lit point d'ordinaire sur le visage ; souvent

(1) Ces lignes remontent à l'automne de 1908.

même elle se couvre d'un air hautainement narquois qui légitimerait notre éloignement. Du temps que j'étais étudiant, j'ai connu un de ces pauvres. Du faîte de sa sereine indifférence il ne cessait de railler nos œuvres. Au surplus, il semblait content de son sort ; toujours vêtu correctement, la démarche décidée, l'œil aigu, la parole choisie, vous auriez juré qu'il était un heureux de ce monde. Pourtaut si vous aviez observé certains gestes, écouté certaines paroles, épié certains regards, bien vite sous le masque du civilisé vous auriez découvert une expression angoissée, une lassitude de tout, une soif et une faim atroces, la soif et la faim de Dieu, la vraie misère.

Ce pauvre, que de fois, dans les bibliothèques publiques, je l'ai vu s'asseoir près de moi ! Avidement, il se jetait sur toutes les sciences, toutes les littératures, cherchant l'eau qui désaltère, cette eau dont parlait le Christ à la Samaritaine ; et aucune fontaine n'étanchait sa soif. Partout il voyait le mensonge, l'orgueil, l'impuissance ; et, devant toutes les défaites de l'humanité, il s'interrogeait : « Où est donc la vérité ? » Il affirmait qu'il ne croyait plus à Dieu ; pourtant, il ne cessait de le demander à toutes les portes. Je vous assure, son cœur n'était point desséché ; son orgueil n'était que de surface ; n'allez point lui jeter la pierre ; c'est avec une grande sincérité qu'il mendiait son pain de seuil en seuil. L'étonnante pérennité du catholicisme l'émouvait profondément, et la

profondeur de sa doctrine l'attirait, mais sa raison, minée par une dissolvante critique, faussée par tous les mensonges de l'enseignement officiel, ne voulait y voir qu'un phénomène historique singulier, et il expliquait la vitalité actuelle de l'Église par la force acquise de son prestigieux passé. Curieux, il s'était approché de nos jeunes milieux ; il avait vu qu'on s'y occupait de questions sociales, qu'on fondait des syndicats, des sociétés, mais qu'on n'allait pas plus loin, que jamais on ne tentait d'éclairer une question par son côté fondamental, éternel, qu'on ne considérait que le *fait*, l'opposant à l'*idée*, que toujours, et résolument, on écartait toute question intellectuelle ; on semblait même croire que l'action était incompatible avec les études patiemment et silencieusement menées ; dès ses vingt ans, il fallait se jeter dans la mêlée, discourir, se battre avant même d'avoir eu le temps de fourbir ses armes ; jamais on ne parlait des grands docteurs de l'Église ; on semblait les ignorer ; la science se bornait au catéchisme et on s'en faisait gloire. Alors, un pli de déception aux lèvres, voyant qu'il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie, il s'en était allé... Une fois il m'a dit : « Que voulez-vous ? j'ai cherché à me faire votre esprit, je n'ai pas pu ; vous me traitez dédaigneusement d'*intellectuel :* qu'est-ce que cela signifie ? Je ne vois qu'une chose, c'est que les idées mènent le monde et que les faits ne valent que s'ils sont l'incarnation d'une grande vérité. Pourquoi vous

tenir obstinément en dehors de tout le mouvement de l'esprit contemporain ? Ne voyez-vous pas comme la sensibilité se paganise rapidement ? comme toute la raison humaine est remise en question ? Il ne suffit pas de jeter l'anathème contre la littérature immorale, il faut présenter l'antidote. Comment vous cantonnez-vous dans le domaine des faits matériels, vous qui prenez pour principale règle de rechercher avant tout le Royaume du Ciel ? Combattus d'un côté par les idéalistes qui vous traitent d'idolâtres, de l'autre par les matérialistes qui vous traitent de mystiques, vous ne répondez ni aux uns ni aux autres, vous détournant de la question. Pensez-vous changer les mœurs sans avoir auparavant changé les façons de penser et de sentir ? Votre action pourra grouper une masse imposante de fidèles, stimuler ceux qui possèdent déjà la foi, mais elle ne fera pas de conquêtes sur vos ennemis. »

J'ai baissé la tête, trouvant que sa violente critique n'était pas tout à fait imméritée, et c'est pourquoi, en toute humilité, je rapporte ses réflexions.

Il est entendu que l'œuvre la plus urgente est l'éducation populaire ; mais, au nom de Dieu, ne donnons pas à cette expression un sens étroitement littéral : le populaire, c'est toute la foule ignorante, affamée, qui manque de tout, aussi bien de la nourriture spirituelle que de la temporelle. N'oublions pas le pauvre mendiant de vérité ; travaillons à le comprendre au lieu de

l'écarter, ne tournons point le dos aux manifestations intellectuelles de notre temps ; observons non pas seulement ce qui s'y fait, mais ce qui s'y pense ; ne bornons point nos travaux aux statistiques, à la lecture des journaux, aux questions économiques et juridiques, mais étudions notre science sacrée, méditons comment nos Livres saints et nos Pères ont compris la vie, ne regardons point l'Art comme un jeu frivole, mais comme la prière la plus pure que l'homme puisse faire monter à Dieu, comme le cantique d'adoration le plus éperdu devant l'œuvre du Créateur, afin que, le cœur riche d'émotions, l'entendement assoupli, épuré par la méditation, nous puissions offrir à notre frère assoiffé le verre d'eau qui saura le désaltérer, car Dieu nous demandera compte de toute âme que nous n'aurons pas tenté d'abreuver, nous qui possédons les sources d'eaux jaillissantes jusqu'à la Vie éternelle.

Abusés par l'universelle diffusion du journal, nous sommes portés à n'attacher qu'une importance secondaire à l'action du livre. Il serait peut-être temps qu'on élevât la voix en faveur de celui-ci. Lisez une enquête sur ce que l'on est convenu d'appeler les œuvres de presse : vous y verrez qu'on y traite avec force détails la question du journal, voire celle du cinématographe ou du théâtre, mais pour ainsi dire jamais de la littérature, de l'art et de la philosophie. Cette grave lacune tient au préjugé démocratique qui embrasse dans un universel mépris toutes les

hautes manifestations de l'intelligence. Pour des cerveaux ainsi avilis, incapables de deviner le sens des transformations d'une époque, le nombre seul compte, le nombre seul est dieu ! Songez donc, un journal qui est lu par un million d'imbéciles, quelle puissance ! Évidemment, étant donnée la plaie du suffrage universel, ceci est à considérer, mais nous croyons qu'un livre qui sait convaincre et entraîner cinq cents esprits doués d'autorité et de persuasion est bien plus redoutable encore. Tandis que les bateleurs font le boniment et attirent la foule à coups de grosse caisse et de cymbales, au fond de la scène le décor change, les acteurs sont remplacés, et quand les badauds entrent, c'est une tout autre pièce. Ils n'y ont rien vu et applaudissent de confiance...

Quand en 1848 Lamartine vit défiler sous ses fenêtres l'insurrection triomphante, il s'écria : « Voilà mon *Histoire des Girondins* qui passe ! »

Tandis que le journal s'envole avec les événements qu'il a relatés, le livre demeure. Qui se souviendrait des équivoques tripotages des Ferry et des Gambetta, des orgies de Tours en pleine guerre, des campagnes du Tonkin et de la Tunisie, ces abjectes escroqueries financières qui ont coûté la vie à des milliers de soldats, et de tant d'autres hontes qu'on ne peut rappeler sans se boucher le nez, si Drumont ne les avait fixés pour jamais dans cet admirable livre vengeur qu'est *La France Juive* ? Le livre agit à des siècles de distance ; il est un ami que l'on consulte, à

qui l'on confie ses incertitudes et ses espoirs. Pour solliciter l'attention il n'a pas besoin de recourir comme le journal à des moyens de fortune, manchettes retentissantes ou scandales aguichants ; son heure viendra toujours ; sans se presser il l'attend. Comme l'araignée guette la mouche au centre de sa toile, il vous épie de l'étalage du libraire ou du rayon de la bibliothèque. Dès qu'il vous tient, il ne vous lâche plus ; il vous entraîne au fond de ses retraites, vous égare en ses dédales, vous éblouit de ses perspectives et de ses détours, vous imprègne de son atmosphère ; vous ne vous appartenez plus, vous ne respirez, vous ne vivez que par lui. Que de fois n'a-t-il pas décidé de toute une destinée !

Parfois vous entendez dire qu'on ne lit plus. Mais dénombrez tous ces cabinets de lecture, toutes ces bibliothèques roulantes ; regardez aux devantures le pullulement sans cesse croissant des éditions populaires qui vont répandre aux quatre coins du monde les pires productions de la littérature contemporaine ! Peut-être lit-on plus mal qu'autrefois et toujours trop hâtivement, mais jamais la matière livresque n'a trouvé tant d'acheteurs.

Supposons même que le livre soit condamné à voir diminuer ses fidèles, son importance n'en restera pas moins primordiale, car il demeurera le lieu de discussions passionnées, le champ clos de la lutte entre le bien et le mal, où l'élite intellectuelle viendra toujours renouveler ses

arguments, retremper ses croyances ou irriter ses doutes, renouer ses traditions ou chercher des sophismes qui les ruinent. Et c'est de ces sources toujours que descendront les idées courantes dont s'alimente ou s'empoisonne une époque.

Et nous ne parlons pas ici du livre purement doctrinal, mais aussi de la littérature proprement dite, roman, poésie. théâtre. C'est commettre une grave erreur que de traiter celle-ci comme un divertissement indigne d'esprits graves. Il suffit d'ouvrir les yeux pour constater que c'est précisément sous ces formes trop négligées par nous que se sont propagés les ferments anarchiques qui ont bien failli nous dissoudre. Nous ne sommes plus au XVII[e] siècle où les *Essais de Morale* de Nicole délectaient une marquise de Sévigné, où toute une société brillante se pressait à l'hôtel de Rambouillet pour y entendre prêcher le jeune Bossuet, où les salons discutaient avec feu sur l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres. Notre temps ne reçoit les vérités — ou les erreurs — que sous d'agréables affabulations. Un livre de science pure ne porte plus très loin ; il faut que les théories qu'il émet soient vulgarisées par des littérateurs.

Ainsi de Maistre, de Bonald, et aussi, en maints endroits de leurs ouvrages, Auguste Comte et Proudhon, avaient dénoncé depuis longtemps le mépris insensé de la Révolution pour toutes les réalités organiques et historiques de la France ; mais il fallut attendre que leurs

arguments fussent repris et répandus par les Barrès, les Bourget, les Maurras, pour que l'âme nationale se réveillât de sa torpeur.

A-t-on réfléchi que depuis le XVIIIe siècle tous les grands mouvements littéraires se sont développés sans nous et souvent contre nous? Quand le romantisme éclata, une flamme couvait sous ces fumées grossières que nous pouvions alimenter et dégager, une route large était facile à frayer sous cette exubérance désordonnée (Lacordaire, Montalembert, Ozanam, le sentaient bien); mais, au lieu de régler et diriger ces élans, nous les avons tous rejetés, et le romantisme est allé s'évanouir, livré à sa seule frénésie, dans le plus triste panthéisme, entraînant dans cet abîme les plus purs génies. Lamartine, Hugo, Musset, Vigny! Comment ne pleurerions-nous pas ces beaux archanges déchus! Peut-être leur a-t-il manqué de trouver parmi nous le bon Samaritain qui eût su panser leurs blessures au bord du chemin désolé? Tant de cris échappés à leur douleur témoignent qu'ils avaient des cœurs religieux. Mais oubliant que le prophète David chantait sur la lyre et que Marie la prophétesse précédait Moïse en secouant du tambourin, nous étions près de considérer tout lyrisme comme un transport réprouvé, un artifice du démon, et à répéter l'incroyable arrêt de Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Aussi, bientôt le catholicisme ne compta plus en littérature.

Le naturalisme régna sans opposition jusqu'à ce que la Providence eût pitié de nous et suscitât du milieu des Gentils deux écrivains que leurs écrits antérieurs ne prédisposaient nullement à cette mission. Elle releva de leur abjection ces deux pauvres pécheurs et prêta à leurs accents un pouvoir si mystérieux qu'en moins de vingt ans ils rechristianisèrent une immense partie de la sensibilité de leur temps qui sans eux eût égaré sa fièvre dans les pires perversions, proie facile des cultes équivoques de Byzance. Il est incontestable que Verlaine et Huysmans furent les principaux instruments choisis par Dieu pour cette œuvre de régénération. L'influence qu'ils ont eue ne se peut mesurer encore. Nous savons que leur œuvre est encore imprégnée de sensualité trouble. Mais tous les caractères de ce magnifique retour du cœur vers la maison du Père les désignent comme en étant les premiers et secrets promoteurs. Maintenant nous ne comptons plus les fils de l'Église qui brillent au premier rang dans les lettres françaises... et autour de ceux-ci qui ont franchi le seuil combien rôdent émus par toutes les voix qui viennent ranimer les antiques certitudes de leurs cœurs d'enfants?

Il ne tient qu'à nous de reconquérir la primauté intellectuelle échappée de nos mains depuis le passage de la horde encyclopédiste. Toutes les idées, tous les désirs qui fermentent

plus ou moins obscurément dans la nation postulent le catholicisme. Dans tous les camps, même les plus éloignés de nous, tous les esprits sincères s'étonnent de découvrir que chaque nouveau pas fait par la science ne tend qu'à fortifier les vérités proclamées depuis toujours par l'Église, en dépit des apparences trompeuses où se prennent les enfants d'Adam, et que ce que Rome appelle hérésie est toujours une erreur de l'esprit humain que l'expérience se charge de condamner tôt ou tard.

Pour nous qui savons quelles promesses infaillibles détient l'Église, nous ne sommes pas étonnés. Mais tous ces symptômes nous dictent impérieusement notre devoir ; toutes ces moissons qui blanchissent appellent des ouvriers. Notre siècle est sans doute désigné pour voir le triomphe intellectuel, social et politique de la Croix ; soyons nombreux à le préparer ; ne négligeons rien ; mais partageons-nous chacun notre tâche, nous aidant et nous servant les uns les autres, selon les lumières particulières que nous avons reçues, nous efforçant de donner la vérité au monde sous toutes ses expressions, dans le roman, l'essai, la poésie, le drame, aussi bien que dans l'article quotidien et la chronique, ne cessant d'opposer aux vieilles erreurs du naturalisme païen le surnaturalisme rédempteur, à la loi de la chair la loi de la grâce, témoignant ainsi devant les négations de leurs cosmologies aveugles et sourdes que la Présence de Dieu emplit la terre et l'âme immortelle de Son amour attentif et continuellement agissant...

IV

LES CIGOGNES N'AVAIENT PAS TORT

Si l'on veut saisir au vif l'état de la littérature aux environs de 1894, il faut lire le recueil d'études que M. Henry Bordeaux a réédité sous le titre d'*Ames modernes* (1). Ce fut son livre de début. Le défenseur de la famille française était alors un jeune homme de vingt-deux ans. A cet âge le cerveau est un merveilleux appareil enregistreur; l'esprit ne connaît pas encore ses limites; il absorbe tout, comprend tout, sent tout. Les systèmes les plus contradictoires le tentent tour à tour; il saute de l'un à l'autre avec une égale agilité, se pose un instant sur chacun d'eux, puis vole à d'autres trapèzes. A cette gymnastique, plus d'un s'est brisé. Mais M. Henry Bordeaux avait hérité de son sol et de sa race de solides qualités. Il résista. D'ailleurs, il ne continua pas longtemps ces exercices, et il rentra pour notre plus grand profit dans la

(1) *Ames modernes*, édition nouvelle avec une préface inédite.

maison paternelle, comprenant avec sagesse, un des premiers, que c'est encore de la fenêtre d'icelle qu'on regarde le mieux la vie.

Mais il y a vingt-cinq ans, on était loin de trouver tant de charmes à la maison paternelle; *les ailleurs*, comme disait un Loti, avaient bien d'autres attraits, et l'on ne pouvait demander à un jeune homme de vingt-deux ans, épris d'art et de poésie, de célébrer le pays natal et la famille. On l'eût immédiatement traité de bourgeois. Aucun des maîtres de l'heure ne lui eût enseigné les hautes leçons traditionnelles ; les plus sages eussent considéré comme indigne de leur profession de ne pas avoir promené leur tente au moins une fois dans leur vie, du Sud au Nord et de l'Est à l'Ouest ; un Bourget s'efforçait, selon son expression, « de s'associer à des formes d'existence contraires à sa plus intime nature ». Les doctrines du sacrifice et du renoncement semblaient des mutilations de la personnalité. Renan était considéré comme un dieu ; on se pâmait aux gentillesses d'Anatole France, aux pirouettes de Jules Lemaître; on se mourait aux langueurs de Loti. L'individualisme troublant d'Ibsen tournait les têtes et l'on ne parlait que de droits, droit à la vie, droit au bonheur, droit à l'amour. Quant au devoir, je crois que tous eussent fait leur la parole d'une héroïne de *Solness* : « Je ne puis supporter ce vilain et odieux mot... Il est si froid, si aigu, si piquant ! Devoir, devoir, devoir ! On dirait des coups d'épingle, ne trouvez-vous pas ? »

Cherchez, à cette époque, qui se levait pour réfuter ces erreurs glissées avec tant de grâce, tant d'élégance, tant de lyrisme souvent. Seul, un Brunetière faisait le bourru et roulait de gros yeux, mais on souriait de dédain ; il n'avait pas l'art des nuances, disait-on, pour excuser son intransigeance. Car on ne lui en voulait pas. On n'était pas méchant du tout. Curieuse époque, infiniment complexe, qui a touché à tout, s'est éprise de tout, que tout a enchantée, paganisme et christianisme ! Sceptique et naïve à la fois car elle souriait de tout, nul ne fut plus facile ment dupé par tous les marchands d'orviétan. Ce fut l'époque où l'on affectait d'être *fin de siècle*, *pince-sans-rire*, où les fantaisies macabres du *Chat-Noir* attiraient les esthètes et les délicats, où l'ironie était la reine amère et indulgente, aimée de tous ; mais ce fut aussi l'époque du tolstoïsme, de l'ibsenisme, du préraphaélitisme, du néo-christianisme ; ce fut l'époque où l'on parlait de l'art, de la méthode, de la culture, avec des airs d'initiés ; ce fut l'époque où l'on disait : *mourir en beauté*, comme nous disons *mourir en état de grâce*. Ce fut le règne des intellectuels...

Pour peu qu'une idée fût paradoxale, elle avait de grandes chances d'être accueillie comme une parole d'Évangile. Puérilités touchantes, d'ailleurs, car elles n'étaient pas que caprices d'enfant gâté, mais cachaient une immense détresse. On avait voulu tout sentir et tout comprendre, et l'on s'apercevait qu'à se dissiper

ainsi de curiosité en curiosité on ne sentait plus rien, on ne comprenait plus rien ; la pensée s'était dissoute et le cœur s'était usé ; on n'osait plus formuler une opinion, de peur que la contraire ne fût la bonne ; on n'osait plus choisir un plaisir, de peur que celui qu'on écartait ne fût plus intense ; on traînait partout un ennui élégant que l'on secouait par moments au choc d'une idée qu'on croyait neuve ; on en faisait le tour, amusé, puis on la rejetait.

Oui, sous cette ironie perce une tristesse affreuse qui nous touche et nous incline à la plus grande pitié ; car cette époque ne fut pas antireligieuse comme ses devancières ; elle a la nostalgie de la foi, et si elle ne franchit pas le parvis, c'est qu'il faudrait quitter trop de choses, couper cette fièvre de dilettantisme qu'elle aime, le cher mal qui la consume ; elle ressemble au morphinomane qui continue à se piquer tous les jours tout en avouant qu'il se tue. Il faut entendre un Anatole France confesser les maux que la pensée affranchie des lois divines cause à une race. « La pensée, dit-il, est une chose effroyable. Elle est l'acide qui dissout l'univers, et si tous les hommes se mettaient à penser à la fois, le monde cesserait immédiatement d'exister... » ; et encore : « Ceux qui lisent beaucoup de livres sont comme des mangeurs de hachisch. Ils vivent dans un rêve... Le livre est l'opium de l'Occident. Il nous dévore. » Il allonge ainsi ses jolies phrases désenchantées et, la page finie, allume une autre pipe.

Cependant, des plaintes plus profondes retentissent encore. Un Bourget parle « d'une foi qui s'ignore et qui parfois se cherche en pleurant » et donne dans *le Disciple* une admirable étude de la responsabilité intellectuelle. Cette époque fait songer à l'enfant prodigue, lorsqu'il est dit dans la parabole : « Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans le pays et il commença de sentir le besoin. » On a faim ; on regarde ses mains vides... alors on tourne la tête vers le son des cloches, on rôde dans les églises, on y respire l'encens et la cire chaude des cierges : on y écoute les chants mystérieux, et l'on essuie au coin des paupières des larmes délicieuses. Oh ! ce n'est pas encore très sérieux, rien qu'un petit frisson qu'on accueille, une volupté qui semble nouvelle ; mais enfin, il n'y a plus d'indifférence, encore moins d'antipathie. La morale évangélique revient à la mode, estompée, il est vrai, par les brumes de Tolstoï, et le Christ est toujours au fond le rêveur renanien, l'utopiste qui a manqué sa mission puisqu'il est mort. Il ne faut pas leur demander de comprendre les grandes réalités de l'Incarnation et de la Rédemption ; on s'arrête à la pitié, qu'on dénomme pitié russe pour lui donner plus de saveur. Mais on commence à reparler du mystère, de l'insondable. La raison ne se croit plus une reine omnipotente, elle a déposé sa couronne, s'est assise sur le chemin et interroge les grandes forces divines qui la dépassent ; elle ne confesse pas encore Dieu, mais elle dit

le Divin, l'Idéal... Ne raillons pas, quand nous voyons un Vogüé regarder en l'air passer les *Cigognes* du Nord et nous prédire qu'elles amènent le soleil. Ces malades n'avaient pas tout à fait tort dans leur vague enthousiasme. Ne les écartons point de notre reconnaissance. Si les autres ont apporté les pierres pour réédifier la maison française, eux, ils ont les premiers levé les yeux vers le ciel et montré les sommets ; ils ont frayé le chemin, jeté des fleurs sur la route où devait revenir Celui-là seul qui guérit et console. Ils le pressentaient. Leur œuvre n'a pas été vaine sous le ciel...

Et voyez, vingt ans sont à peine écoulés que tout ce dilettantisme paraît vieux comme le péché. Là où l'on ne parlait que d'individualisme, d'exotisme, de droit au bonheur et à l'amour, voici qu'on ne parle que de solidarité, d'hérédité, d'ordre, de discipline, de traditions... P. Bourget a trouvé la foi et élabore la reconstruction nationale en consacrant à la démonstration des vérités méconnues, sa puissante lucidité d'analyste et de logicien. Barrès chante l'église de village, la terre natale, et rattache son moi éphémère à la longue suite de ses morts, de leur passé, de leur histoire. H. Bordeaux observe et retrouve l'antique instinct de durer et de se perpétuer dans la Famille. René Boylesve, dans *Madeleine jeune femme*, s'attache à nous donner la peinture d'une mère de famille vertueuse et que garde contre la tentation le trésor de mérites accumulé par sa race... Tous les

principes d'ordre moral, ces principes si raillés il y a vingt ans, reprennent un prestige singulier. Le catholicisme n'apparaît plus comme le parfum d'un vase vide, mais comme une puissance unique d'équilibre social et individuel que nulle autre n'est capable de contrebalancer. Les uns sont attirés vers lui par ses ressources d'amour, les autres par sa grandiose et sage philosophie qui demeure aussi vivante aujourd'hui qu'il y a dix-neuf siècles, alors que tous ceux qui l'ont attaqué sont morts ou oubliés et leurs arguments réduits à néant. Inquiète, fiévreuse, l'intelligence française s'agite à droite, à gauche, cherche son équilibre et sa paix et rôde avec une insistance singulière autour de la foi qu'elle pressent sous différents noms qui la voilent et l'obscurcissent mais la dénoncent à tout œil qui voit clair. Au terme de ses inductions la raison se voit contrainte de retrouver une réalité infinie qui l'entoure, la baigne, la supporte et la nourrit, en dehors de laquelle elle ne peut que s'évanouir en mirages ; elle avoue enfin que raisonner n'est pas créer, qu'une métaphysique abstraite ne saurait nourrir et qu'il faut à l'homme une sorte de révélation tangible qui le situe dans une intime relation avec les êtres ; elle avoue qu'elle est impuissante à construire de toutes pièces une religion, une morale, une politique, et, prise de remords d'avoir en édictant les lois les plus fantasques dilapidé tout le patrimoine humain, elle cherche son Dieu perdu et rôde autour des manifestations les plus obs-

cures de sa volonté d'être et de durer qu'elle nomme l'Hérédité, la Race, la Société, l'Inconscient, l'Intuition, la Tradition ; termes gauches pour échapper au rationalisme mortel ! Déjà même ces mots abandonnés (1) et l'on reparle nettement de la Foi, la foi ce mot si honni avant hier, qu'on jugeait si peu scientifique ! Et voici que M. Romain Rolland, libre-penseur, intitule un de ses ouvrages *Les Tragédies de la Foi*, et pour incarner le héros de la Foi religieuse viendra choisir saint Louis. Foi évidemment tout entachée d'erreurs, mais comme il est précieux de constater que ce mot revient avec honneur sur les lèvres des hommes, qu'il a reconquis son droit de cité !

Ce n'est plus l'affranchissement de la pensée que vous entendez réclamer, mais une discipline, des dogmes pour tout dire ; ce n'est plus même la justice comme il y a vingt ans, c'est l'ordre ; une autorité spirituelle pour tout dire. Cette autorité les uns la cherchent dans la résolution du problème social, les autres dans la résolution du problème politique. Cependant il est plus haut, plus profond et plus intime, il est avant tout un problème religieux. On ne saurait trop insister sur ce point. Bientôt, demain peut-être, toute autre question sera rejetée au second plan. Le problème religieux va dominer tout le débat

(1) Voir l'enquête d'Agathon *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (Plon) et l'essai si curieux de Jacques Rivière paru à la *Nouvelle Revue française*, « Eloge de la Foi » (n^os de novembre et décembre 1912).

intellectuel de notre siècle. Déjà Proudhon s'étonnait de trouver un problème de théologie au fond de toutes les questions qu'il étudiait. « Savez-vous, s'écriait-il, que nous n'avons pas encore remplacé le sentiment profond de morale intérieure qu'on appelait sentiment religieux qui donnait un caractère si haut à l'homme, à la femme et à la famille? Misérables qui croyez que cela se remplace avec de la critique et des phrases ! Est-ce le spectacle, l'Opéra, le Vaudeville ou l'Hippodrome que nous mettrons à la place de l'Église (1)? »

N'en doutons pas, les cigognes n'avaient pas tort, c'est le grand règlement de comptes de l'Encyclopédie qui se prépare.

(1) *La Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes*, p. 253.

V

TROIS DIALOGUES AVEC MON AMI NUBES (1)

a) Le fait

Myope, le teint brouillé, la main lente et qui hésite, mon ami Nubes est un admirateur éperdu de son siècle, il en épouse toutes les amours et toutes les haines; le progrès est son Dieu et la critique est son prophète. C'est à la Sorbonne que je le connus du temps que j'apprenais à compter le nombre des virgules dans un ouvrage de philosophie et à comparer les différents textes selon les éditions allemandes. Un jour que je plaisantais ces rites scientifiques, je le vis sourire de ma jeunesse. De là date notre amitié. M'ayant découvert un certain goût pour la métaphysique, il a pour moi de la condescendance et me fréquente volontiers. Hier soir, comme je lui affirmais la nécessité du surnaturel dans la morale, il coupa court à mon argumentation.

(1) Ces dialogues ont été écrits en 1908-1909.

— Soyons sérieux, mon cher ami, l'exégèse allemande a définitivement établi qu'il ne fallait voir dans les dogmes qu'un pur symbolisme, un besoin pour l'homme d'extérioriser ses sentiments. Les faits sont là ; et l'on ne peut rien contre les faits.

— Quels faits, mon cher Nubes ?

Nubes, si méfiant à l'égard de l'enthousiasme religieux, est volontiers lyrique quand il entonne les louanges de ses dieux.

A mon inconcevable question, il bondit jusqu'à ses nuées.

— Quels faits ! s'écria-t-il, mais ils fulgurent ! Êtes-vous aveugle pour ne pas voir le magnifique mouvement d'émancipation intellectuelle qui n'a cessé de progresser depuis la Réforme ? Le jour où Luther brûla les *Décrétales* sur la place de Wittenberg, la Pensée délivrée des liens scolastiques qui l'emprisonnaient résolut d'éclairer tous les problèmes humains... Et l'histoire est là pour témoigner comme elle a tenu sa promesse. Regardez comme tout s'enchaîne : la Réforme entreprend la libération intellectuelle, la Révolution continue par la libération sociale et politique...

— Oui, Nubes, tout s'enchaîne ; mais ce que vous vantez comme un affranchissement n'est qu'un épouvantable suicide.

— Délicieux fanatisme ! un suicide, cet effort sublime des sciences, ces découvertes extraordinaires en chimie, en physique, en biologie !

— Nubes, Nubes, comme vous êtes esclave des

apparences! Nous parlerons en temps opportun de votre cher progrès ; pour le moment, retenez simplement que votre triste indépendance est de bien plus antique origine : elle date de l'instant où Lucifer refusa d'adorer Dieu. Je m'étonne souvent, mon cher Nubes, de vos superstitions. Comment vous, individualiste absolu, qui ne reconnaissez d'autre souveraineté que celle de votre pensée, admettez-vous cette tyrannie du fait? Quand nous discutons liberté de la presse, suffrage universel, démocratie, évolution, vous me répondez toujours : C'est un fait. Le fait est la seule divinité que renonce à dissoudre votre critique. Pourquoi cette indulgence?

— Vous devriez savoir que la vérité germe pour ainsi dire inconsciemment dans l'humanité; sa force est irrésistible. Malgré toutes les oppressions elle finit toujours par émerger en pleine lumière, à s'incarner dans des lois scientifiques inattaquables. Et ces lois nous sont révélées par des faits invariables.

— Si je vous entends bien, cette prétendue vérité révélée par les faits est une certaine force qui nous conduit, même malgré nous, vers une humanité meilleure?

— Oui, cette force n'est autre chose que l'Évolution.

— Alors, mon cher Nubes, pourquoi tant railler notre dogme de la Providence? C'est la même croyance au fond! la chrétienne est plus claire, voilà tout.

— Mais non, cela ne présente aucun rapport.

— De deux choses l'une : ou le fait est extérieur à nous et il faut admettre une puissance supérieure à l'homme, et, disons le mot, divine, ou l'intelligence est tout : et les faits réputés vrais pour les uns ne sont rien pour les autres que des fétiches qu'une chiquenaude renverse

— Que vous êtes catégorique ! vous ignorez l'art des nuances ! Tandis que vous allez loger au ciel une imaginaire puissance, nous, c'est du fond même de l'homme que nous voyons monter cette énergie directrice.

— Je vous entends, Nubes ; les faits ce sont toutes les folies de l'orgueil imposées à l'adoration des foules ; c'est ce que les prophètes appelaient des idoles.

— Mais non, c'est la vérité cherchée de toute son âme.

— Et qui vous prouve que vous possédez la vérité ?

— Ma conscience.

— Voilà bien le dogmatisme des soi-disant incrédules. Vous niez l'infaillibilité de l'Église, mais vous affirmez celle de l'homme ; vous abrogez le Décalogue, mais vous promulguez les immortels principes de 89. Tous vos gestes parodient la religion. Vous aurez beau faire ; l'homme est un animal religieux ; aussi, quand il ne croit plus en Dieu, divinise-t-il ses passions. Je ne vois qu'un fait contemporain : l'orgueil. Mais je ne le crains pas : à la fin des temps une Femme lui écrasera la tête.

— Vous n'êtes pas sérieux : car en ce moment nous parlons philosophie ; ce n'est pas résoudre un problème que d'aller déterrer une rêverie de l'Apocalypse.

— Réalité, et non rêverie, mon pauvre Nubes. Si vous connaissiez ce qu'est Dieu, vous verriez partout son adorable puissance. Mais vos yeux sont fermés à la lumière des lois éternelles... Mon pauvre Nubes, le paganisme n'était-il pas un fait écrasant, quand les Douze prêchèrent Jésus Crucifié ? Ils ont pourtant renouvelé la face du monde.

— L'époque était propice ; les philosophies orientales avaient préparé dans les esprits le concept du Verbe...

— Avaient-elles annoncé l'étonnant mystère d'un Dieu revêtant notre chair pour expier la faute originelle ? Et le fait romain, cette toute-puissance d'un César-dieu, n'était-il pas invincible humainement ? J'ai une plus haute idée que vous, Nubes, de la personne humaine ; je prétends que rien dans le monde n'est plus grand que l'homme ; qu'une prière, un signe de lui suffit pour que les empires s'écroulent et que les faits les plus imposants s'évanouissent.

— Vous ne faites que vous contredire : aujourd'hui, vous parlez comme un anarchiste, quand hier vous entonniez une apologie féroce de l'autorité.

— C'est que vous ne voulez pas me comprendre : je ne suis pas plus un révolté qu'un tyran ; je suis un catholique, c'est-à-dire que je jouis

de la liberté que confère l'obéissance à l'ordre divin.

— Subtilité scolastique.

— Non, simple bon sens : je ne puis reconnaître comme invincibles les faits dont vous me parlez, parce que tous ils sont des erreurs érigées en dogmes par votre orgueil. Non, je ne crois pas à votre évolution parce que la vérité est éternelle et immuable ; ce qui était vrai il y a six mille ans l'est encore aujourd'hui.

— Mais c'est insensé ! Les temps ont changé !

— Oui, les temps, les apparences, mais le fond subsiste le même ; la vertu est toujours la vertu, le vice est toujours le vice, et l'Autorité suprême est toujours nécessaire à l'ordre. C'est pour avoir nié ces principes que nous agonisons dans une affreuse anarchie. Croyez-vous que le cœur humain ait beaucoup varié parce qu'on troqua le char de Nausicaa contre le ballon dirigeable ?

— Alors, vous niez tout progrès ?

— Nous discuterons sur ce sujet une autre fois. Aujourd'hui, je vous dis seulement que le progrès, pour moi, c'est l'acheminement de l'âme vers son type éternel et que son but c'est Jésus-Christ vécu et glorifié par nous ; je ne vois rien d'autre qui mérite ce nom. Il n'y a qu'un seul fait contre quoi les portes de l'enfer se briseront, c'est la révélation du Sinaï : « Je suis celui qui est ». De ce fait découlent toutes les lois de la nature et de la société. Agitez-vous, accumulez erreurs sur erreurs, ce fait restera intangi-

ble, gardé en dépôt par l'Église jusqu'à la fin des siècles.

Nubes ne répondit rien. Comme il se faisait tard, il se leva, serra ma main et me dit avec un sourire de curiosité attendrie :

— Adieu, poète !

b) Leur conscience

Depuis quelque temps, la mauvaise humeur de Nubes ne connaît plus de bornes ; le cœur plein de dépit, il assiste à la banqueroute de son Idéal ; ses grands hommes se révèlent des fripons ; leurs effusions crèvent toutes, ne lâchant que des gaz fétides. Mais, comme tous les faibles, il s'en prend au catholicisme, dont la renaissance l'exaspère, et lui, qui jamais ne se départissait du meilleur ton, il en devient grossièrement agressif. Je ne crains point ses attaques ; elles me servent à rétorquer les ridicules calomnies qui, bien que démodées, si vieillottes, fulminent encore aux colonnes des journaux.

Hier soir, comme nous avions parlé ensemble des nouveaux scandales politiques, il conclut :

— C'est écœurant, je vous l'accorde. Mais, après tout, les vilenies des individus n'infirment pas ma conviction : quoi qu'il arrive jamais, nous avons rendu à l'humanité le glorieux service de l'avoir affranchie de ses chaînes ; sans nous, la pensée serait encore asservie au joug du dogme, car...

J'arrêtai son verbiage :

— Je vous en prie, Nubes, rengainez ces vieilles histoires ; vous savez bien que depuis longtemps elles sont reléguées dans le grenier des mensonges historiques, et que c'est précisément votre soi-disant esprit scientifique qui détruit toute pensée, brouille toute logique, désorganise tout le langage.

— Ah ! par exemple, voilà un beau paradoxe !

— Je m'explique. Nous sommes arrivés à un moment où, grâce à vos théories, il est impossible que deux hommes s'entendent sur la même définition ; chacun ramène toute idée à son optique particulière. Certes, si nous écrivons si mal, ce n'est point seulement à cause de notre insondable ignorance des belles-lettres, c'est bien plus à cause de notre désarroi intellectuel.

— Vous appelez désarroi ce qui est au contraire le magnifique épanouissement des individualités.

— Nubes, vous dites là une sottise, car je ne vois pas pourquoi je n'appellerais pas une épidémie un magnifique épanouissement de tels microbes pathogènes. Mais laissez-moi continuer mon réquisitoire. A seize ans, on vous lâche dans tous les systèmes métaphysiques les plus contradictoires, et l'on vous invite à choisir celui qui vous agrée davantage ; naturellement, c'est le plus fou, car, à cet âge, l'extraordinaire nous séduit, et l'intelligence en garde un pli ineffaçable ; ce beau travail qu'on nous impose

s'appelle la critique : entendez la dissolution de la pensée.

— Je vous attendais là, vociféra rageusement Nubes : défense à la raison d'examiner ce qu'on lui enseigne ! Soumission aveugle ! Foi du charbonnier ! C'est parfait !

— Ne vous inquiétez pas de ma raison, Nubes, elle est très à l'aise, je vous assure, avec les articles de foi ; loin de l'obscurcir, ils sont ses lumières radieuses ; elle y voit toujours clair, tandis que vous ne pouvez en dire autant

— Qu'en savez-vous ?

— Prenons par exemple le mot conscience. Dieu sait si vous l'employez souvent ! Eh bien ! jamais on ne peut lui donner un visage précis quand elle sort de chez vous ; c'est une ombre falote, un fantôme, un néant.

— Que vous êtes partial ! Un néant, cette voix qui nous dicte tous nos devoirs ! Je n'attendais pas ce blasphème d'un croyant !

— Permettez : pour nous, chrétiens, qui lui gardons son sens traditionnel, elle est fulgurante : elle est le point où nous touchons Dieu ; sanctuaire inviolable, une seule parole y retentit : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Voilà qui est clair. Mais pour vous qui la proclamez *laïque*, que signifie-t-elle ? de qui se prétend-elle fille ?

— Mais de la raison !

— Je vous entends. Mais quelle est cette raison pseudo-universelle, cette abstraction qui ne tient jamais compte des réalités, qui envisage

l'homme comme un absolu sans lien avec sa famille ni avec sa patrie? Votre conscience! qu'elle a beau jeu avec un mythe aussi inconsistant! qu'elle a vite fait, pour parler à la Montaigne, de tirer la couverture de son côté! Qui me persuadera que j'ai tort? Quand on n'a d'autre fin que soi-même, tout se légitime. Les Droits de l'Homme! la conscience laïque est tout entière en cette déclaration : séparée de Dieu, elle devient une révoltée; dans sa bouche, liberté veut toujours dire rébellion, et son devoir consiste uniquement à briser tout ce qui l'asservit.

— Vous exagérez.

— Non, je n'exagère nullement, et les faits et vos doctrines elles-mêmes me prouvent que je vous comprends très bien; si vous êtes logiques, vous devez aboutir à l'anarchie absolue; vous n'y échappez que par des contradictions. Selon vos principes, toute la morale est retournée; ce sont de nouvelles valeurs, comme dirait Nietzsche, et nos seuls devoirs sont de revendiquer nos prétendus droits. C'est bien la plus horrible confusion. Après la cathédrale du Moyen-Age, après le palais de Versailles de la monarchie, vous nous donnez un monument de votre façon, c'est Babel.

Nubes baissait le nez et haussait les épaules. Je continuai :

— Même chez les âmes les plus sincères, à quel foyer allumera-t-elle sa lampe, cette pauvre vierge folle qui trébuche dans la nuit? Quand

elle sortira vers la mer, saura-t-elle reconnaître les phares sauveurs des flamboiements trompeurs des passions? Née pour obéir, elle s'est crue reine et a voulu se gouverner par elle-même. Mais, en s'affranchissant de Dieu, elle s'est décapitée.

Nubes se taisait toujours. A la fin, il balbutia dans son menton :

— Vous êtes un fanatique ; on ne peut pas discuter avec vous.

J'éclatai de rire devant la pauvreté de cette réponse.

— Ah ! Nubes, que voilà bien un aveu de votre défaite ! Dire que c'est vous, avec vos nuées et vos fumées, qui nous traitez de mystiques et d'hallucinés ! Vous, qui parlez sans cesse de vérité, de justice, de conscience, voulez-vous que je vous fasse bondir ! Eh bien ! c'est nous qui sommes les réalistes, les positifs, et c'est vous les rêveurs chimériques, les abstracteurs de quintessence !

c) Noël

— Vite, apprêtez-vous, Nubes, je vous emmène.

— Comment ! à onze heures du soir !... et où donc ?... Vous n'y pensez pas ?

De stupéfaction Nubes ferma les *Prolégomènes à toute métaphysique future*, essuya sa plume,

enleva son lorgnon, le nettoya et, m'examinant minutieusement, attendit ma réponse.

Doucement, je lui dis :

— Mais, Nubes, êtes-vous donc tellement enfermé dans votre cellule que le cantique que chantent aujourd'hui les anges n'ait point enchanté vos oreilles !

Il se mit à sourire.

— Ah ! vous venez me parler de Noël !

— Oui, Nubes, aujourd'hui, dans le ciel et sur la terre, retentit la joyeuse nouvelle : « Un petit enfant nous est né ». Voici que l'étoile paraît à l'Orient, et les Mages, revêtant leurs plus beaux ornements, emportant leurs parfums les plus précieux, vont monter sur leurs dromadaires et se mettront en route vers l'étable ; les bergers verront de grandes clartés et, poussés par la mystérieuse révélation de l'Ange, ils iront aussi offrir leur humilité, leur sainte ignorance au Désiré des Nations. Je vous propose de les suivre et d'apporter à la crèche notre misère, nos désirs confus d'amour et d'harmonie, toutes nos pauvres choses humaines, afin que la grâce divine, tombée du regard enfantin, les féconde et les transfigure.

— Mon cher ami, autant que vous je tiens la nativité du Christ pour une des plus gracieuses légendes que possède l'humanité. Mais vous connaissez mon caractère : je suis d'humeur trop sérieuse pour m'aller réjouir en compagnie, manger des dindes truffées et boire du champagne, comme c'est l'usage, il me semble, en

cet anniversaire, dans le monde bien pensant...

— Nubes, Voltaire est mort et Monsieur Homais aussi ; votre ironie est terriblement rance et témoigne d'une puissance de crédulité aux calomnies incroyables chez un esprit qui se dit critique. Nous laisserons, Nubes, le monde pour lequel le Christ n'est pas venu fêter la naissance du Sauveur en avalant des huîtres ; pour nous, c'est dans le silence et la pauvreté que je vous propose d'assister à la descente du Christ en terre. Une chapelle, naïvement décorée de plantes vertes et de fleurs en papier, un éblouissement de lumières, des religieuses douces, candides, dont on entendra les chants derrière les grilles noires, une assemblée recueillie et toute courbée d'adoration, voilà le paradis où je vous conduis. Nous verrons l'Enfant sourire et nous bénir de son doigt levé ; sa mère prosternée près de lui aura un front bombé, des yeux clos, une couronne de rubis et un grand manteau de velours bleu dont les plis se casseront en vagues savantes ; derrière eux saint Joseph, debout et un peu timide, l'air d'un vigneron bourguignon, un chapeau rond renversé sur ses épaules, contemplera le mystère ; peut-être comme dans le tableau de Memling, du musée de Dijon, éclairera-t-il la mère et l'enfant d'une bougie, dont il protégera la flamme de sa large main carrée... O Nubes, les bergers gonfleront leurs cornemuses et tourneront leurs vielles ! Peut-être, comme dans l'*Adoration* de Pierro della Francesca, une pie viendra-t-elle se poser sur le toit

de l'étable... Mais si nous n'avons pas ce bonheur, du moins sûrement, les trois mages seront là, dans leurs plus somptueux habits, et le nègre Gaspard roulera de bons gros yeux blancs sous son énorme turban de soie verte, tandis que le bœuf et l'âne, piétinant doucement sur la paille, mêleront la buée chaude de leurs haleines à la fumée des aromates...

— Très séduisant, mon ami... je regrette infiniment, mais voyez : le travail me presse ; demain je dois faire une conférence à l'*Union Hegel*... je n'ai vraiment pas le temps, je vous assure.

— On a toujours le temps d'aller au ciel... Venez, Nubes.

Et je l'entraînai dans l'antichambre. Je lui tendis son paletot, son chapeau, sa canne. Tout en maugréant il se laissait faire.

— Quel enfant vous êtes ! murmurait-il.

Dehors, des groupes passaient en riant.

Parfois, sur les trottoirs, devant des boutiques étincelantes, des petites forêts de sapins montraient leurs aiguilles brillamment illuminées, chargées d'étoiles d'argent, de pantins multicolores, d'oranges, de sucres d'orge : c'était puéril, étrange et charmant comme un conte d'Andersen. Et rien que de respirer la forte odeur de résine vous donnait une âme de légende, merveilleuse et pure. Dans le quartier que nous traversions, resté quasi provincial et complètement étranger à la brutalité industrielle, au tapage des affiches, au luxe ignoble des hôtels cosmopolites

qui déshonorent le Paris moderne, régnait une sainte joie qu'on goûtait dans l'air, de la bouche et des narines, avec délices. Un petit froid sec vous fouettait sainement comme pour vous exciter à plus d'allégresse encore, et l'on se frottait les mains, et la marche des passants prenait des allures de danse. Néanmoins Nubes, de crainte de l'humidité nocturne, s'emmitoufflait dans son cache-nez...

— C'est inutile, lui dis-je en riant, la nuit de Noël il n'y a pas de microbes.

Mais lui, pestant toujours :

— Est-ce loin ?

— Oui, c'est au delà de la terre... Mais il ne tient qu'à nous de nous y transporter aussitôt... Allons, déridez-vous, réchauffez-vous, consentez à devenir enfant, Dieu le fait bien aujourd'hui !

Il voulut bien sourire.

— Ah ! l'on ne peut vous résister !

— C'est à Dieu, Nubes, qu'on ne peut résister. Aujourd'hui, il nous crie : « Me voilà, regardez ma Face, regardez mon abaissement, je suis votre frère et je suis votre Dieu ». Comprenez, Nubes, l'insigne merveille que nous célébrons aujourd'hui : la Vérité s'est faite homme ; nous pouvons voir son visage, lui baiser les pieds, écouter les battements de son cœur ! Comment aurions-nous pu aimer Dieu jusqu'à mourir pour Lui, ne l'ayant jamais vu ? L'humanité souffrait de cette privation, et c'est pourquoi elle se taillait des figures de bois, d'or et de marbre... Mais remarquez-le, Nubes, là où

l'Homme-Dieu a passé, l'idolâtrie s'évanouit; il n'y a plus de place entre la foi et l'incrédulité. O profondeur de la Sagesse de Dieu! c'est en s'incarnant que l'Esprit triomphe de la Chair! c'est en s'abaissant à nous qu'il nous élève à lui! Maintenant, quand la Vérité nous attire, ce n'est pas un concept desséché que nous poursuivons, mais un Être que nous pouvons aimer, étreindre; plus de conflit entre notre amour et notre connaissance! Voilà le christianisme : il divinise nos puissances en nous apprenant à voir aux plus humbles actes un sens providentiel et divin : partout, Dieu nous est présent et nous vivons en Lui dans la paix, dans la vie éternelle...

Nubes restait silencieux. Je me tus. Soudain, d'un ton que je ne lui connaissais guère, il soupira en serrant mon bras :

— Ah! mon ami, que vous êtes heureux de posséder une foi si grande!

— Oui, Nubes.

— Quand l'ombre vous assiège, quand la solitude vous étreint, vous avez toujours un cœur infini où vous épancher; quand vous avez failli, vous avez toujours un Père qui vous pardonne; quand vous aimez, vous avez un Être adorable à qui tendre les bras...

— Oui, Nubes.

— Jamais vous ne désespérez, jamais vous n'enviez les pierres du chemin de ne rien sentir.

— Non, Nubes.

— Ah! comme ils sont forts ceux qu'un Dieu soutient!

— Venez, Nubes, adorer à l'étable l'Ami qui vous consolera, le Père qui vous pardonnera, l'Être qui vous comblera.

— Hélas! mon ami, il faudrait avoir la foi!... Cette hypothèse d'un Homme-Dieu renverse toute ma raison!

— Tout ne renverse-t-il pas notre raison? Pour ne parler que du mystère qui nous occupe aujourd'hui, de l'Incarnation, comprenez-vous comment, en remuant un peu d'air avec nos lèvres, nous pouvons exprimer aisément les abstractions les plus subtiles? Comment, au moyen de vingt-cinq signes arbitraires, de combinaisons bizarres de courbes et de droites, nous pouvons pénétrer jusqu'au sanctuaire de l'Idée pure, comment enfin notre raison s'incarne dans les mots?

Nubes resta quelque temps sans rien répondre, puis il avoua :

— Ah! nous ne savons pas grand'chose!

— Si, Nubes, nous savons que Dieu existe, et là est toute la science et toute la joie. Soyons humbles, et nos yeux s'ouvriront; si inquiets, adorons la Paix; si agités, adorons le Silence; si ténébreux, adorons la Lumière; si charnels, adorons l'Esprit; si infirmes, adorons la Perfection. Par les mérites de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, ayons part au Trésor du Ciel.

A ces mots, comme nous débouchions dans une rue tranquille, bordée de vieux hôtels aux

portes énormes, nous entendîmes une cloche sonner à toute volée ; tous deux nous tressaillîmes : elle était vaillante, joyeuse ; on l'eût dite mue par un ange qui aurait su tous les secrets ; vive, battante comme un cœur, elle sonnait la vie. Des ombres surgissaient de tous côtés, encapuchonnées, gaiement pressées, rythmant leur marche sur le chant. Tenant leur père par la main, des enfants sautaient de joie, tout fiers d'être dehors à une heure aussi anormale et impatients d'entrer dans l'étable où ils auraient chaud, où il y aurait de beaux cantiques et de belles lumières. Tous disparaissaient sous une lourde porte voûtée. La cloche sonnait de plus en plus allègrement. Maintenant on voyait d'où s'échappaient ces accents enivrés : un clocher noir, aigu, se dressait dans la nuit étoilée ; il semblait veiller là comme un berger fidèle, tout flatté de voir ce beau monde qui affluait...

— Entrons au ciel, dis-je à Nubes.

Alors, me regardant d'un air sceptique mais où tout de même perçait une émotion inaccoutumée :

— J'y consens pour cette nuit...

DEUXIÈME LIVRE

LES SOURCES LYRIQUES

« ... J'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.
« La charité est cette clef... »

(Arthur Rimbaud.)

I

DE L'HÉROISME EN LITTÉRATURE : LE CULTE DU MOI

Un peuple ne vit pas seulement de pain, il a besoin d'une littérature héroïque qui le transporte aux sommets de la gloire. A peine le naturalisme promulguait-il qu'il avait asservi pour jamais l'art à la monographie brutale des faits quotidiens, qu'aussitôt, sous les formes étranges du symbolisme, la littérature héroïque tentait de reprendre l'essor et heurtait ses ailes engourdies aux parois de son cachot.

Nulle étude ne serait plus intéressante que celle de l'évolution du type héroïque en littérature. A l'origine, le héros des épopées, des chansons de geste, des romans, c'est le guerrier, le conquérant, le paladin, le chevalier, c'est Achille, Alexandre, Charlemagne, Roland. Ni l'or, ni la science ne contrebalancent encore la force. Le courage est la vertu la plus admirée, car seul il donne le pouvoir ; c'est aussi la vertu la plus utile ; autour du chef, les petits se grou-

pent; lui seul les peut défendre contre les incursions et les déprédations. Mais à mesure que la nation se civilise, que la cité s'ordonne et que l'intelligence prend conscience de son pouvoir, le prestige de la force va pâlir peu à peu; on critiquera ses abus; la notion de l'autorité se troublera, on n'y voudra voir que la tyrannie. En plein XVIIe siècle un Pascal parle déjà avec un dédain terrible des « trognes armées ». Cependant le travail des esprits est insensible. Dans l'oraison funèbre, dans la tragédie comme dans les mœurs c'est toujours l'état militaire qui est l'état noble. Ce n'est vraiment qu'à partir de Rousseau que la nouvelle conception de l'héroïsme littéraire prend un sérieux avantage. Presque aussitôt paraît *Werther*. Même la prodigieuse épopée napoléonienne chantée par Hugo avec une magnificence digne d'Homère sera impuissante à rejeter dans l'ombre les nouveaux venus qui s'appelleront René, Obermann, Manfred, Rolla, Olympio. Pour un Balzac, un Stendhal qui vouent un culte exclusif au fabuleux conquérant moderne, regardez toute cette jeunesse aux longs cheveux suivre ces rêveurs passionnés... En vertu de quel mandat ceux-ci exercent-ils donc cette autorité? Qu'enseignent-ils? Qu'ont-ils fait? Ils déclament et rêvent au clair de lune. Mais avec des accents inconnus encore ils affirment que leur cœur est plus vaste que le monde, que leur fièvre est divine. Comme les aigles ils habitent des rochers que bat un éternel orage. Héritiers des mages, des prophètes, que leur

temps refuse de reconnaître, ils sont les prêtres inspirés de la nature, ils sont les poètes... Ainsi, grâce à une phraséologie pseudo-mystique se forme une fausse légende du héros, une fausse acception du sublime où tous les excès de passion, tous les désordres intellectuels trouveront leur apothéose. La passion deviendra la grande inspiratrice ; le cœur ne se distinguera plus des sens ; le nom prostitué de l'amour servira à légitimer les pires bassesses ; le débauché s'enorgueillira de se croire un Rolla ; le rêveur inactif, un René. Le naturalisme aura beau jeu de crever toutes ces vessies. Mais détruire ne suffit pas; il faut reconstruire, ce dont le naturalisme est absolument incapable. Quelques lyriques comme d'Annunzio et la comtesse Mathieu de Noailles tentent de rajeunir le héros romantique ; ils en font un artiste sensitif, un créateur de joie nietzschéenne qui fait sa proie de l'univers. Il ne prend plus à témoin ni Dieu ni la nature, mais s'étant assimilé les visions des grands poètes, des grands peintres, les harmonies des grands musiciens, il en pare l'univers ; toute l'humanité lyrique revit en lui ; et quand il respire une rose c'est avec toutes les réminiscences des soufis persans et du Cantique des Cantiques. L'esthète a succédé au poète. A son tour il va être supplanté par un dernier type de héros né presque en même temps que lui et qui voit de jour en jour grandir sa fortune ; c'est que celui-ci, en dépit d'apparences livresques, de complexités trop décadentes, pourrait bien,

si l'orgueil ne le fait pas dévier, revenir au véritable type héroïque.

*
* *

Le nom de M. Maurice Barrès est une de nos plus chères gloires, et ils sont rares les jeunes gens qui sauraient regarder sans orgueil cet homme quand ils le rencontrent dans la rue. Nous lui devons tant ! En pleine anarchie littéraire il fut celui qui sut ordonner les apports les plus confus du XIX[e] siècle. Il fut un colonisateur de l'intelligence; et c'est par lui que les désordres les plus inquiétants, tout ce qui bondissait d'incohérent et de sauvage dans le romantisme et le symbolisme, trouvèrent leur expression classique. Fond et forme, il a tout décanté, clarifié. Au point où tout, propositions et mots, se dissolvait, il a tout ressaisi, fixé. Il a retrouvé un nombre, toute une syntaxe un peu tendue mais élégante, ferme et bien selon la grande tradition où l'on reconnaît savamment mêlés le rythme hautain de Chateaubriand et l'ellipse crispée de Michelet, le mordant laisser-aller de Saint-Simon et les incidentes passionnées de Pascal. Sa gloire certaine, ce sera d'avoir été le Malherbe du romantisme. Nous avons, la plupart d'entre nous, subi le sortilège de sa pensée jusqu'à la possession. Aucun écrivain, Chateaubriand excepté, n'a réussi à modeler de telle façon une génération à son image.

Tous plus ou moins nous l'avons imité dans ses tours et jusque dans ses manies. Nous le portons encore dans notre sang, même ceux qui se mettent maintenant à le bâtonner lyriquement, suivant en ceci les pures doctrines du maître qui nous donna jadis l'exemple de ce traitement en l'appliquant au dos de son cher Renan. Le gros public ne connaît guère le Barrès du Culte du moi qui fut notre délice — et notre péché — fiévreux lyrique, magicien subtil et puissant qui sut nous redonner un univers intérieur complet et une méthode pour nous y plaire inlassablement, ce qu'on avait tenté vainement depuis le déclin du cartésianisme. Certes, quand nous rencontrons dans les rues le Barrès officiel, le patriote éclairé qui prononce de beaux discours romantiques sur la défense des églises, le Lorrain ardent et grave qui s'en va promener sa grande figure d'aigle ennuyé au plus épais des hommes, siéger dans les fêtes de quartier, les cérémonies de secours mutuel, les commémorations civiques et militaires, un immense élan de reconnaissance nous porte à ce Barrès-là qui, au moment où il était de mode parmi les tenants de l'intelligence de mépriser tout ce qui n'était pas sciences, arts, lettres, critique et raison pure, sut restituer tout leur prestige aux antiques valeurs d'autorité, qui a redit le *Credo* de la patrie et de l'honneur militaire. Mais les cadences de *Sous l'œil des Barbares*, de l'*Homme libre*, du *Jardin de Bérénice*, nous retiennent toujours plus encore. Formules barrésiennes si impertinentes et si

rusées ! Culte du moi, recettes que s'appropriaient avidement nos vingt ans, séduits de trouver tout servi un héroïsme tempéré, une exaltation sans risques ! Qui de nous ne rêva de devenir de petits Ignace de Loyola, bien rentés, sans vœux définis, avec voyages en Espagne et en Italie en guise de retraites annuelles ? D'ailleurs, bien qu'elle offrît de graves dangers que nous ne reconnûmes que plus tard, on ne peut nier que la méthode barrésienne n'ait amélioré considérablement l'atmosphère littéraire. Car sous ses extravagances, ses hésitations, ses poses, ses obscurités, nous distinguons nettement dans le Philippe de M. Barrès les signes qui le différencient avantageusement du héros romantique ; alors que ceux-ci se répandent confusément au dehors, Philippe se replie sans cesse vers l'intérieur et tente d'y créer un ordre. Sans doute il veut s'enrichir, s'élargir : mais plus averti que ses devanciers, il compte qu'il y aboutira non pas en rompant tout lien, mais en retrouvant ses racines, en se soumettant à une loi.

Dès la première étape bien obscure, bien fiévreuse, cette direction est sensible, et *Sous l'œil des Barbares* finit par une prière au Dieu inconnu que Philippe est près d'adorer, quel qu'il soit, « axiome, religion ou prince des hommes », tellement lui pèse son sens propre. « Le secret des forts est de se contraindre sans répit », déclare-t-il dans l'*Homme Libre*.

Ainsi l'obéissance, le désir de l'ordre a remplacé le tumulte anarchique et l'agitation stérile

des romantiques. L'individu, las de sa rébellion, redemande de *servir*. Par suite, la conception de l'amour se purifie et s'élève ; il n'est plus la passion débridée, mais le frémissant désir de se donner à un but supérieur. Ce but quel sera-t-il? Philippe est trop intelligent pour ne pas saisir que l'homme est trop grand pour se donner à un homme, fût-il « prince des hommes » ; il est fait pour l'éternel, c'est à l'éternel qu'il se donnera ; et toute la discipline intérieure préconisée par Philippe consistera à sacrifier le moi accidentel au moi substantiel, le moi inférieur au moi héroïque. Traduisez en langue ordinaire, et vous revenez à la doctrine traditionnelle de l'Église sur l'âme maîtresse du corps qu'elle anime. Philippe d'ailleurs ne se cache pas pour montrer la merveilleuse utilisation qu'il tire de l'ascétisme orthodoxe et des méthodes enseignées par saint Ignace et sainte Thérèse. Il ne répudie aucune de nos formules ; il les transpose : jeu très dangereux, car il est une limite que l'intelligence ne peut franchir sans s'évanouir dans le panthéisme. Le culte du moi a conduit Philippe à celui de la terre et des morts, prolongement de nous-mêmes. Juste et profond acheminement. Mais quelles leçons vont lui donner les morts? Quel culte à leur tour vont-ils lui transmettre? A qui vont-ils le rattacher? Pas plus que lui ils ne sont l'absolu ni l'éternel. Voilà le point où le moi expire pour laisser toute la place à Dieu. Philippe le touchera-t-il un jour? C'est notre grande espérance,

car malgré l'incertitude métaphysique où nous laisse la méthode barrésienne, celle-ci, incontestablement, a contribué pour une immense part à réapprendre à notre siècle le culte des héros de la vie intérieure que sont les Saints... Peut-être le monstrueux développement du progrès matériel, la tyrannie de plus en plus implacable de la finance qui conduit tout, achète tout, asservit tout, l'impuissance où la souveraineté du nombre réduit les élites, peut-être cet état d'abaissement de la civilisation refoulera-t-il de plus en plus l'héroïsme vers l'intérieur, l'action cachée ? Là seulement il a libre champ. Or, dans ce domaine, qui mieux que les saints a su s'élever jusqu'aux sommets de la gloire?

Vous verrez qu'ils auront leur revanche, nos bons saints, que l'art va revenir à eux comme au Moyen-Age. François d'Assise marche déjà en tête du cortège. L'autre année saint Augustin nous revenait. On s'aperçoit qu'ils sont les seuls héros dont l'œuvre soit durable et en même temps à la portée de tous. Tout le monde ne peut être Dante, Beethoven, Turenne ou Napoléon, mais chacun peut être le curé d'Ars s'il sait aimer jusqu'à la fin.

Ces réflexions nous venaient à la lecture de livres parus récemment, l'un de M. Émile Baumann, *Trois villes saintes*, l'autre de M. Retté, *Dans la lumière d'Ars*. Ces deux écrivains consacraient une grande partie de leur ouvrage à nous tracer la figure émouvante du bienheureux Vianney. Il faut lire le récit de ses luttes épiques

contre les puissances du mal qu'il domptait à force d'austérités incroyables ; il faut s'imprégner de cette atmosphère continuellement surnaturelle où vivait ce victorieux. Quelle lucidité ! Quel bon sens ! Quelle science des âmes, quelle action prodigieuse qu'il prolonge encore par delà la mort ! Dites si de telles actions ne sont pas dignes de tenter le lyrisme contemporain ? Revenue de toutes les fables, l'humanité ne croit plus guère à la superficielle joie de vivre qu'au dire de Nietzsche et de d'Annunzio devait lui apporter Dionysos couronné de pampre. Tous les dieux sont morts. Seul le Christ est vivant. L'union en lui ne trompera jamais nos rêves de vie exaltée, de force, de noblesse, de joie, de gloire. Nous signalons à ce propos à M. Barrès un petit livre sans nom d'auteur paru à la librairie Beauchesne et que nous recommanda un jour avec enthousiasme notre vénérée Madame Goyau : *L'Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. Manuel sage et fervent d'héroïsme ! Que Philippe goûte le titre des chapitres : « Obéissance — Fraction du pain — Discrétion et largeur. — Joie et simplicité ».

Nous voici aux sommets les plus hauts de l'homme, et sans tension, sans effort, porté par le seul amour. Écoutez la fin du petit livre : « Un écrivain anglais a dit : « Être simple et « aimant c'est comme si l'on était né roi. » L'empire que le moine exerce dans le monde des âmes tient en grande partie à l'ascendant irrésistible de cette aimable simplicité. Au ciel

aussi, après la résurrection elle constituera une des qualités propres aux bienheureux. S'il est vrai, selon la belle définition de saint Augustin, que le bonheur consiste à ne rien avoir qu'on puisse perdre... Dans ce sens rigoureux, une telle simplicité n'appartient sans doute qu'à Dieu seul, mais quelle est la raison d'être de la vie monastique, quelle fut celle de la vie chrétienne à ses débuts, sinon de chercher à nous rapprocher sans cesse de Dieu jusqu'à ce qu'enfin nous le touchions? » L'état héroïque, c'est l'état de grâce. Apprenons des saints à nous y maintenir et à l'évoquer sans cesse dans la mesure de nos dons aux yeux des hommes.

***

Il semble d'ailleurs que la pensée de Barrès veuille se concentrer de plus en plus dans l'héroïsme religieux. Dans sa recherche anxieuse du type éternel elle n'a pu s'arrêter au nationalisme politique ; au delà de la configuration tangible de la Patrie, l'ensemble des traditions, des souvenirs historiques l'a emportée en des rêveries pathétiques qui lui ont fait dépasser la terre. N'est-ce pas élargir et enrichir toujours plus notre moi que de rééprouver ce que nos pères ont éprouvé, que de croire ce qu'ils ont cru et dévouer notre vie à ce qu'ils ont considéré comme sacré? Et les grandes vérités mystiques qui furent l'âme même de notre race

apparaissent devant lui comme les réservoirs secrets et puissants de l'être immortel. Il s'en approche avec une passion fiévreuse. Va-t-il adhérer au catholicisme, simplement comme l'ont fait ses pères ? Il n'en est pas encore là ; ce n'est pas impunément qu'il a reçu l'enseignement de Bouteiller et qu'il a bu le philtre hégélien de Renan. L'objet des vérités religieuses ne s'impose pas encore à lui dans l'infinie personnalité de son Être, il n'est encore qu'une vague puissance qui ne se définit que par un neutre, *le divin.* Nous ne pouvons donc, à proprement parler, considérer des livres tels que la *Colline Inspirée* et même la *Grande Pitié des Églises de France* comme des livres d'apologétique catholique. Au surplus, la sincérité de Barrès lui-même en serait froissée et gênée. Ces deux derniers ouvrages de Barrès sont d'admirables témoignages et très puissants donnés du dehors à la nécessité du sentiment religieux, c'est la protestation de l'humanité, un secret désir de déification, la nostalgie des communications avec le ciel, le plus intelligent, le plus généreux effort enfin qui ait été tenté par un positiviste pour s'approcher de la Présence divine, mais adultérés l'un et l'autre par une grave erreur initiale.

Dans la *Colline Inspirée* Barrès a voulu consacrer un hymne au Divin ; mais, précisément parce que ce Divin n'est pas Dieu, son délire lyrique l'entraîne en de dangereuses équivoques. Livre attachant et puissant où nous trouvons le drame intime de Barrès : l'amour des disciplines

traditionnelles en lutte avec un secret individualisme. Deux grands thèmes qui se répondent, celui de l'enthousiasme et celui de l'ordre. Dans la pensée de M. Barrès, Dieu et l'inconscient se confondent : c'est l'Esprit qui souffle où il veut, croit-il. Ce Dieu obscur et dangereux n'a pas une vie personnelle ; il est la fleur étrange de l'âme humaine, son désir illimité qui erre partout. Ce Dieu commettrait les pires folies, s'il n'y avait, pour le contenir, les puissances d'ordre, de raison, que M. Barrès avec les positivistes personnifie dans l'Église. L'Église pour les positivistes n'a rien de surnaturel. Ils pensent, avec M. J. Lemaître, qu'elle fut « une correctrice prudente de l'Évangile ». Au surplus, surnaturel et merveilleux se confondent. Aussi *La Colline Inspirée*, le lieu où souffle l'Esprit, semblera aussi divine à M. Barrès quand elle érigera sur les foules prosternées la déesse Rosmertha, la Vierge de Sion, le Paraclet de Vintras ou l'hermaphrodite déterré des ruines. Prisonnier de cette erreur fondamentale, M. Barrès ne voit pas ce qu'il y a d'inquiétant et de décourageant à évoquer comme un grand inspiré, comme un successeur des Pierre l'Ermite et des saint Bernard, l'hérésiarque Baillard. Si l'Inspiration religieuse s'incarne ainsi dans un révolté et si l'Église lui est toujours opposée sous la figure d'un gendarme de l'ordre social, tout naturellement le lecteur ignorant de ces questions — et il est légion — croira qu'il existe un divorce injuste et meurtrier entre la Raison et l'Amour,

l'Ordre et l'Enthousiasme. Singulier rapprochement ! En mettant bien entendu de côté tout ce que Michelet exhale d'odieuse monomanie anticléricale, c'est au Michelet de *La Sorcière* que *La Colline Inspirée* nous fait songer. Pour Barrès comme pour Michelet, l'inconscient, la foule, les mythes légendaires, toutes les vapeurs magiques qui s'élèvent des marais et des landes, ce sont toutes les puissances adorables devant lesquelles ils s'agenouillent tous deux. Et Léopold sur les ruines de Sion, c'est la Sibylle de Michelet errant par la campagne enivrée de sève. Écoutez plutôt ce que Michelet écrit de *La Sorcière* et dites si vous ne reconnaissez pas cette atmosphère, ces images d'un riche panthéisme : « Lorsqu'aux tiédeurs printanières, de l'air, du fond de la terre, des fleurs et de leurs langages, la révélation nouvelle lui monte de tous côtés, elle a d'abord le vertige, son sein dilaté déborde. La Sibylle de la science a sa torture, comme eut l'autre, la Cumœa, la Delphica. Avez-vous vu l'Agave, ce dur et sauvage Africain, pointu, amer, déchirant, qui, pour feuilles, a d'énormes dards ? Il aime et meurt tous les dix ans. Un matin, le jet amoureux, si longtemps accumulé dans la rude créature, avec le bruit d'un coup de feu, part, s'élance vers le ciel. Et le jet est tout un arbre qui n'a pas moins de trente pieds, hérissé de tristes fleurs... C'est quelque chose d'analogue que ressent la sombre Sibylle quand, au matin d'un printemps tardif, d'autant plus violente tout autour d'elle se fait la vaste explo-

sion de la vie. On avait dit le grand Pan mort, mais le voici en Bacchus, en Priape, impatient, par le long délai du désir, menaçant, brûlant, fécond... »

Voici maintenant les pensées que roule Léopold devant la fosse d'où l'on a déterré le petit hermaphrodite : « ... Ils ne reviendront jamais, ces siècles de jadis, mais ils sont blottis, tout fatigués et dénaturés contre nos âmes, et que dans un cri, dans un mot, dans un chant sacré, ils se lèvent d'un cœur sonore, tous les cœurs en seraient bouleversés... Léopold songeait à l'ensevelisseur de l'idole. Quel était-il, ce fidèle qui, jadis, à l'heure où la foi nouvelle, avec des cris menaçants, escaladait la colline, saisit et coucha son Dieu dans ce trou? Avec l'image divine, le pieux serviteur enterrait des pensées, des sentiments, toute une humanité. La nuit enveloppe ce suprême disciple qui, le dernier, posséda le dépôt d'une science divine. Quand il mourut, ce fut une lumière sacrée qui s'éteignit. »

Même don d'agrandir leur personnage jusqu'au symbole. Chez l'un et chez l'autre, c'est le chant de l'Individu révolté contre l'ordre, de Celui qui ne veut pas servir, qui veut s'égaler à Dieu même. On a dit que l'Epilogue ramenait tout à la saine vision de l'ordre universel. Nous craignons, au contraire, qu'il n'accentue l'erreur fondamentale. Ce dialogue très beau en lui-même entre la prairie et la chapelle, l'Inconscient et l'Autorité, finit par cette inadmissible

conclusion : « Éternel dialogue de ces deux puissances ! A laquelle obéir ? Et faut-il donc choisir entre elles ? Ah ! plutôt qu'elles puissent, ces deux forces antagonistes, s'éprouver éternellement, ne jamais se vraincre et *s'amplifier par leur lutte même !* Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient animer ? *L'Église est née de la prairie, et s'en nourrit perpétuellement,* — pour nous en sauver. »

Non, nous n'avons pas besoin de nous sauver de l'amour, car nous savons où le trouver dans son intégrité. Non, l'Église n'est pas née de la prairie ; elle était née bien avant les siècles (1) et elle ne cessera pas d'être jusqu'à l'éternité... « J'ai poussé mes racines au milieu du peuple glorifié dans la portion du Seigneur, dans son héritage. Je me suis élevée comme un cèdre sur le Liban et comme un cyprès sur la montagne d'Hermon. » Ainsi la chante l'Ecclésiastique au chapitre 24. Saint Jean Chrysostome la compare à une montagne grasse et fertile, à une vigne que Dieu lui-même a plantée. Elle était avec Noé dans l'arche, sur les eaux débordées, et c'est vers elle que revient la colombe portant le rameau d'espérance. C'est dans le sang du Christ qu'ont été célébrées ses noces ; et c'est au pied du Calvaire que nous fut

(1) *Ante sæcula creata sum.*

révélé qu'elle était la reine annoncée par le Sage (1), plus forte que la mort, qui venait du Liban, des sommets de Sanir et d'Hermon, des tanières des lions, des montagnes qu'habitent les léopards, celle qui dit dans le cantique : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » « Je dors, mais mon cœur veille. » Là où est l'amour, là elle est. Et tous ceux qui vraiment ont eu le don de l'amour l'ont aimée ; et l'Apocalypse les a vus, vêtus de robes blanches, suivre l'Époux... Non, l'amour ce n'est pas la prairie, c'est le Ciel, c'est la Présence inénarrable et pourtant réelle qui nous appelle au Tabernacle. Là où est le désordre elle n'est pas. Là où est l'orgueil elle n'est pas. Là où est l'Inconscient elle n'est pas. Mais là où est la lumière elle est. Elle est la manifestation de l'Être souverain, elle est la vérité, la voie, la vie. C'est elle qui nous révèle le Désiré des collines éternelles ; c'est Lui sa véritable inspiration, et non ce souffle obscur et ténébreux de révolte qui dessèche toute végétation... Que craignez-vous donc que « le chant de l'oiseau se taise » ? Écoutez les voix des Catherine de Sienne, des Thérèse d'Avila, des François d'Assise plus brûlantes que les plus brûlants rossignols.

(1) Cf. le beau livre de Moelher, *La Symbolique*. « La dernière raison de la visibilité de l'Église se trouve dans l'Incarnation du Verbe divin... L'Église est l'incarnation permanente du Fils de Dieu... C'est le Médiateur qui, caché sous des formes humaines, continue d'agir en elle ; donc elle a nécessairement un côté humain ; » l. I, ch. V, *alinéas* 36 et suivants, cité dans *Christus*, p. 952 (Beauchesne, éd.).

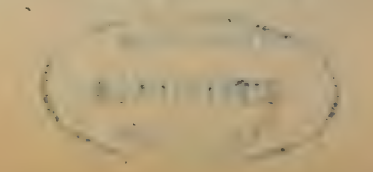
Quand M. Barrès aura saisi cette vérité vivante qu'est la personne du Christ, ses liens tomberont qui l'emprisonnent encore dans son moi. La Terre et les Morts, formule trop étroite encore pour une âme éprise d'infini. La tombe n'enferme pas tout notre espoir et ne limite pas notre durée. Il nous faut une formule par quoi l'on échappe vraiment à la mort. M. Barrès ne peut pas l'ignorer plus longtemps. L'attrait qui le porte au cimetière, à l'église du village, à l'âme obscure des collectivités, le pousse hors du temps. Ses morts le conduisent par la main et lui murmurent très bas le vrai nom dont ils se nomment au delà des tombes : la communion des Saints. Sa formule s'agrandit en dogme et prend alors tout son sens divin. L'Église alors domine tous les temps et retrouve son visage resplendissant. Elle n'est plus une organisation implacable, une formidable discipline sans vie, elle est une âme, un amour, la pensée éternelle de Dieu.

Pour Barrès en effet les églises ne sont point qu'un touchant ou magnifique assemblage de pierres mortes, de belles masses aux lignes puissantes et nobles sous le ciel de France ; dans sa *Grande Pitié* (1), il ne nous donne pas qu'un plaidoyer de dilettante en faveur d'une image chargée de pittoresque. Barrès ici va au cœur de la question, au delà de l'esthétique, dans le problème de l'être même, le problème ontologique, d'où dépend le sort de la civilisation.

(1) *La grande Pitié des Églises de France.* Emile PAUL.

Pour Barrès, l'Église donne un sens à nos douleurs et à nos joies, elle donne au plus humble une sublime métaphysique, un idéal moral héroïque. Et il demande aux épiciers de Bornel et aux habitués du Café du Commerce : « Par quoi allez-vous remplacer l'Église que vous jetez bas ? » Ainsi déjà Proudhon s'écriait, nous l'avons vu : « Savez-vous que nous n'avons « pas encore remplacé le sentiment profond de « morale intérieure qu'on appelait le sentiment « religieux, qui donnait un caractère si haut à « l'homme, à la femme et à la famille ? Misé- « rables qui croyez que cela se remplace avec de « la critique et des phrases ! Est-ce le spectacle, « l'opéra, le vaudeville ou l'hippodrome que « nous mettrons à la place de l'Église ? » A ces interrogations, les barbares insensés qui nous oppriment ne trouvent rien à répondre, que de puériles ou stupides échappatoires. Quand on demande à un Briand : « Que donnerez-vous en aliment aux hauts appétits de l'âme ? », il répond négligemment : « Voyez la jurisprudence ».

Barrès, le seul du Parlement, a porté le débat au delà des chinoiseries légales et du byzantinisme constitutionnel, en pleine métaphysique. Noble arène où va se passionner toute notre génération ! De cela nous lui sommes immensément reconnaissants : le chemin est déblayé ; écartez-vous, Messieurs les juristes ; vous n'avez plus rien à faire ici pour le moment. La question vous dépasse. Barrès vient vous dire que laisser tomber en ruine les églises, c'est attenter



à l'intelligence, au génie humain, c'est détruire quelque chose d'irremplaçable ; il n'y a pas de légalité qui tienne. « Quel poète, s'écrie Barrès, « n'admirera l'Église quand elle élève l'hostie « au-dessus du monde et que tout d'abord elle « la donne à un enfant de sept ans ! C'est lui « remettre une arme contre la bassesse, une « flamme dont ceux qui la possèdent rendent « témoignage qu'elle est leur trésor. » Et cette exclamation est, elle aussi, un témoignage, le témoignage de l'intelligence humaine contre la bête, l'aveu du génie humain qu'il ne peut rien sans le secours divin. Ah ! que les promesses de l'Encyclopédie ont fait banqueroute ! Qu'il est loin le temps où la raison ne reconnaissait rien au-dessus d'elle ! Avec quelle humilité elle s'incline en la personne d'un de ses fils les plus illustres devant des réalités invisibles qui la dépassent !

Écoutez ces émouvantes cadences : « D'étape « en étape, je distingue mieux au fond de mon « être une force oubliée, dédaignée, *d'abord « assoupie*, mais accrue de toutes mes alliances, « j'entends un désir qui n'a pas eu sa part et qui « chante plus fort à mesure que tous les autres, « rassasiés jusqu'à la satiété, se taisent. Cette « voix profonde me hèle, réclame son ascension « à la lumière et s'efforce mystérieusement de « redresser le cours de ma vie. » Ah ! ce désir qui n'a pas eu sa part, désir de se conformer au type divin, obscur besoin ancestral de renaître dans la vie du Christ ! Quel coup d'aile hors du

sombre inconscient ! Nous nous rappelons le mot de saint Augustin au sujet des platoniciens : ce grand docteur ne craignait pas de dire qu'un disciple de Platon pouvait devenir chrétien, *paucis mutatis verbis atque sententiis*... Oui, Barrès, s'il cède à ce désir qui n'a pas eu sa part, deviendra un grand apologiste de la vérité en changeant peu de mots et de formules. La plus grave erreur, erreur essentielle qui fait dévier tout son élan au moment qu'il toucherait Dieu, c'est l'incompréhensible complaisance qu'il garde pour la puérile mystique hégélienne héritée de Renan. Ce panthéisme dissolvant fait qu'il ne choisit pas une doctrine précise et pare toutes les fantaisies de l'imagination de son lyrisme souverain. Le divin, pour Barrès, nous l'avons déjà vu pour la *Colline Inspirée*, ce n'est que de l'humain supérieur ; il naît de nos plus secrets désirs ; c'est pourquoi il estime également les cultes les plus opposés ; il rêve même entre eux un accord impossible. Aussitôt après nous avoir montré, dans la splendide image citée plus haut, l'Église élevant l'hostie au-dessus du monde, il ajoute : « Cette hostie divine, je n'ai pas qualité pour en faire le commentaire, mais je vois à travers les siècles *toutes les hosties de l'humanité, toutes les nobles Iphigénies*, toutes celles, tous ceux qui se dévouent, toutes les victimes immolées. » Pour Barrès, les Anges comme les fées sont les délicieuses créations de l'imagination humaine. « Ames du purgatoire, s'écrie-t-il, dans la *Mobilisation du Divin*, aïeux

qui réclament les libations sur leurs tertres, génies des lieux et mes propres sentiments réveillés, toutes les épaves religieuses de la vieille race m'appellent. »

Pourtant, je me souviens de la claire incantation finale des *Amitiés Françaises* :

« Pour vaincre la vie et pour triompher du « découragement, il faut régler la culture de « nos sentiments et de nos pensées. Il s'agit de « concevoir une sage économie de nos forces, « *d'organiser notre énergie et de sortir d'un désor-* « *dre barbare* pour l'accomplissement de notre « destin. De là le choix systématique des images « que je propose à un jeune Français.

« La France a construit une tradition qu'il « faut maintenir et développer, et ce soin suffi- « rait presque à donner un sens à notre acti- « vité ; mais surtout, cette tradition est faite de « mœurs, de délicatesses, d'expériences préala- « bles les plus propres à nous protéger et à « faire digue *contre les brutales poussées de la vie* « *qui est une inventrice jamais lasse de douleurs.* « Dans nos rapports avec l'univers, si nous « refusons toute contrainte, pour suivre nos « impulsions et les circonstances, nous éprou- « verons plus d'hostilités que d'amitiés. Ce sera « tôt fait de notre dégradation. A sortir des sen- « timents polis que nous préparèrent nos pères, « nous rencontrerons les Furies plutôt que les « déesses. L'Honneur, comme dans Corneille, « l'Amour comme dans Racine, la contemplation « telles que les campagnes françaises la propo-

« sent, voilà, selon mon jugement, la noble et la « seule féconde discipline qu'il nous faut hardi- « ment élire. »

Ainsi donc, pour garder la culture française, Barrès repousse les musiques les plus enchanteresses, il refuse le philtre d'Ysolde et le rire de Siegfried ; il revient à sa rude Lorraine et ne veut voir que sa modeste beauté ; il renonce à Venise, à Tolède, à Athènes même pour la colline de Sion. Un jour doit venir où le même problème se posera pour sa discipline religieuse ; il faudra qu'il choisisse, et nous savons bien de quel côté il se tournera ; c'est un esprit trop français pour sacrifier plus longtemps au brumeux inconscient de l'Université d'Iéna ; comme il a répudié les sortilèges de Wagner, il repoussera les incantations de Hegel et de Fichte. Déjà il nous semble qu'il a entrevu le désordre où s'abîme le sentiment religieux qui n'est pas réglé par l'Église. A la page 95 de son livre, dans le compte rendu de son premier discours en faveur des églises, faisant allusion à une coutume locale grossièrement superstitieuse, il s'écrie : « Je vous cite ce menu détail, qui fait « image pour vous montrer à quel point, sous « une épaisseur plus ou moins forte de christia- « nisme, demeurent d'obscures survivances du « paganisme, *toute une barbarie prête à remonter « à la surface*, des débris du passé, des détritus « de religion, auxquels la civilisation n'a aucun « intérêt à laisser la place libre. L'église du vil- « lage assainit le sol au milieu duquel elle est

« plantée... Ceux qui veulent la jeter bas, croient, « je suppose, qu'ils vont élever les paysans à un « état supérieur, à une spiritualité plus haute, « mieux épurée... *C'est une régression qu'ils pré-« parent.* Oui, Messieurs, l'église plantée sur la « place du village assainissait le sol. Autour d'elle, « la plante humaine se développait dans un air « de civilisation. Si vous la jetez bas, aussitôt il « semble que les exhalaisons malsaines qu'elle « avait étouffées s'élèvent de nouveau ». Voilà de la saine psychologie et l'objection irréfutable qu'on peut élever contre Barrès lui-même, lorsqu'entraîné par son démon lyrique, il appelle « tout le divin à la rescousse », et lorsque rêvant sur un texte de saint Éloi, qui interdit à ses ouailles les superstitions païennes, il s'écrie : « Saint Éloi, n'exigez pas de moi que je vous « sacrifie les arbres séculaires et les forêts pro-« fondes, les sources et les collines, les fleuves, « les enclos, les solitudes et les fontaines non « plus que les âmes des ancêtres. Rien de tout « cela ne me laisse insensible. Les déesses des « sources étaient bienveillantes, les dieux redou-« tables. Quand je suis seul dans la forêt, j'é-« prouve une angoisse auprès d'une source, un « sentiment d'amitié douce. Grand saint Éloi, « n'interprétez pas mal mon involontaire souhait « de désarmer le silence menaçant des bois et « mon désir de protéger la source ».

Barrès est trop averti pour ne pas savoir que le Christ est venu non pour détruire, mais pour remplir, et que dans le texte du saint évêque,

il ne s'agit pas d'interdire l'amour qui nous porte aux arbres, aux sources, aux collines, aux fleuves ; ce qu'interdit le saint, c'est de les adorer comme des divinités, c'est d'en faire des puissances obscures, à quoi l'intelligence de l'homme s'asservisse. Le christianisme est précisément venu apporter à l'Humanité entière la charte d'affranchissement à l'égard des forces cosmiques. *Veritas liberabit vos.* N'allons pas nous y réenchaîner avec l'Inconscient. Ce qui ne veut point dire que l'univers soit dépeuplé de présences sacrées. Des Anges, nous le savons, sont préposés à la garde des hommes, des pays, des lieux ; ils sont partout, selon la royale expression d'Ozanam, les témoins de l'omniprésence divine. Qu'avons-nous besoin de dieux lares, de fées et de nymphes quand l'assemblée des Anges et la Communion des Saints nous assistent perpétuellement ? Qu'avons-nous besoin enfin de fictions quand toute la réalité de l'invisible nous est révélée ?

*
**

Dans son beau livre *La Vie et la Mort des Fées*, notre vénérée Mme Goyau nous a laissé un chapitre chargé de sens intitulé : *L'Espoir de Gundry* ; elle nous y montre la dernière fée qui s'agenouille en pleurant au pied du Crucifix et, transfigurée par le baptême, renonce à ses vains

pouvoirs d'enchantement ; elle n'a plus qu'une soif : « Servir ! » « Dienen ! Dienen ! » criera-t-elle dans la prairie aux fleurs renouvelées. Klingsor et tous ses mirages se sont évanouis au signe de la croix ; la fiction ne peut plus vivre devant la Vérité libératrice ; il ne peut plus exister d'autres îles fortunées que les plages du Ciel restitué, d'autre philtre magique que le Calice rédempteur. L'Humanité se fait vieille, et l'intelligence pénétrée par vingt siècles de christianisme doit choisir entre les réalités éternelles et les apparences éphémères ; il n'y a plus d'échappatoires entre le Oui et le Non. Le respect du *divin*, comme l'envisage la philosophie moderne, n'est pas une solution ; ce neutre allemand sert trop souvent à recouvrir les caprices les plus désordonnés. Qui, en dehors de l'Église, peut se dire juge de ce qui est divin et de ce qui ne l'est pas ? Pour Michelet, le divin c'est Satan qui incarne la substance même, la Réalité opprimée jusqu'à la Renaissance par le Dogme mensonger ; telle est la thèse qu'il développe tout au long de la *Sorcière*. Je suis sûr pourtant qu'aux yeux de Barrès, Satan n'est point le divin. Mais voilà où logiquement nous sommes amenés si nous ne faisons pas le départ dans ce que les néopositivistes appellent le sentiment religieux. Leur erreur c'est de croire que la Foi est sentimentale, alors que, selon la définition théologique, elle est une adhésion *intellectuelle* aux vérités révélées. Cette équivoque entre la sensibilité et l'intelligence, c'est toute la

crise douloureuse de notre temps. Le rationalisme ayant ruiné la raison, l'intelligence se porte d'un bond vers ce qu'elle appelle les puissances du sentiment, mais dans ce domaine que nulle lumière religieuse ni même rationnelle n'éclaire plus, c'est le plus noir vertige. Sensations intellectualisées, idées sensualisées, comment, dans cette confusion, élaborer une ontologie solide? C'est le procès non seulement de l'Encyclopédie, mais de la Renaissance qui se juge ici. L'esprit humain y mesure ce qu'il a perdu en répudiant pendant quatre siècles la scolastique médiévale : la métaphysique s'en est trouvée ruinée, la morale est devenue une douteuse casuistique (1); seule, la psychologie s'est maintenue, mais elle étouffe et c'est elle justement qui réclame à grands cris une science réaliste de l'être, cette science que possédait si pleinement le Moyen-Age et que le cartésianisme a mutilée.

C'est en Barrès, peut-être, que se résoudra le conflit, c'est là en tout cas que semble l'appeler sa vocation : tout le prépare à cette expérience. De *Sous l'Œil des Barbares* à la *Grande Pitié des Églises de France*, on peut suivre l'ascension, l'élargissement, la purification constante de cette pensée la plus attachante et la plus représentative de notre temps. Aucune superstition philosophique ou littéraire ne l'arrête. Et c'est

(1) Cf. la puissante étude du Père Mandonnet publiée dans la *Revue thomiste*, t. X (1902). *Les dangers du Probabilisme*, 502-503.

l'honneur d'un écrivain que de déclarer avec humilité, après avoir défendu les églises au seul nom de la culture intellectuelle, que *les églises de France ont besoin de saints :* « Parlons, « écrivons, plaidons, projetons le plus de « lumière que nous pouvons sur la noble église « de village. La plus belle louange que nous en « pouvons dire n'est rien auprès du service que « lui rend le prêtre s'il la remplit de fidèles... », et il termine son livre ainsi : « Étrange époque, « crise inouïe, où tel doit être en dernière ana- « lyse le vœu ardent des philosophes et des « artistes, l'appel inattendu des Renan, des Théo- « phile Gautier et de leurs disciples, saisis par « le flot qui monte de la grossièreté destruc- « trice. » C'est que, selon la parole de l'Écriture, tout vient de Dieu et tout y retourne. Quand l'Art oublie de quelle lumière il est issu, il est impuissant à arrêter la barbarie et roule lui-même dans la plus basse décadence. « L'état « héroïque, c'est l'état de grâce ; apprenons des « saints à nous y maintenir et à l'évoquer sans « cesse dans la mesure de nos dons aux yeux « des hommes », écrivions-nous tout à l'heure. Barrès, après avoir avidement cherché par quelle porte il sortirait vraiment de son moi pour entrer dans la lumière, semble pressentir la véritable issue, et que cette porte est le Christ lui-même, par qui nous sommes saints (1), c'est-

(1) Une petite note à la fin du volume m'émeut extrêmement : « Les dévouements catholiques ne sont pas des pro-

à-dire vraiment hommes. Depuis que l'Homme-Dieu est mort en Croix, c'est sur cette Croix qu'il faut regarder pour avoir la pleine science de l'Homme, du Héros. Depuis l'Oblation du Calvaire, le grand artiste, le grand lettré ne peut être absolument païen. Ce serait redevenir barbare. La parole de Pilate : « Voici l'Homme », domine tous les siècles. Impossible à une intelligence moderne de pénétrer l'amour et la douleur, de connaître la grandeur infinie du Sacrifice si la Passion n'illustre pas son ciel métaphysique, si, comme le centurion, nous ne nous écrions pas : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ».

duits du hasard, des *lusus naturae*, des jeux de la nature. Ils sont des résultats. Nous sommes là en face d'âmes soutenues par une force morale, par l'Eucharistie. L'Eucharistie est efficace. Voilà un fait et qui jette du trouble dans nos idées claires... Je me rappelle un bout de dialogue entre Renan et Sainte-Beuve :

— Il y avait des esprits forts, au temps de saint Louis, disait Renan :

Et l'autre de répondre :

— Ce n'est jamais difficile d'être esprit fort.

La difficulté, quelque système que nous ayons adopté, c'est d'être toujours prêts à accueillir les faits (note 31, p. 399).

II

LE RENOUVEAU MYSTIQUE

a) L'ordre dans l'amour divin

Si le rationalisme s'est si fort amendé, ce n'est point que notre tâche en devienne moins lourde. Nous allons avoir à lutter sur le terrain le plus mouvant, le plus fuyant, celui des hérésies subtiles toujours renaissantes. Engageons courageusement la lutte; nous sommes sûrs de vaincre. Les lueurs que les philosophies de l'intuition aperçoivent et désignent avec tant d'incertitude, elles sont pour nous des clartés qui nous vivifient depuis vingt siècles. Il faut lire l'excellente introduction du Père Noël aux œuvres de Tauler, la thèse si pénétrante que le Père Rousselot donnait en 1910 à la *Revue de Philosophie : Amour spirituel et synthèse aperceptive* (1) pour constater que seul le dogme catholique sait unir dans un réa-

(1) On consultera aussi avec fruit du même auteur *Métaphysique thomiste et Critique de la connaissance* (Revue néo-scolastique et philosophique).

lisme fécond l'intellectualisme le plus haut et le pragmatisme le plus complexe. Lui seul peut mettre fin au conflit. Quoi de plus admirable que ces deux affirmations qui résument toute la théologie thomiste : *Le parfait intelligible est esprit vivant : la parfaite connaissance est identique à l'amour.* Toutes les controverses modernes, si elles étaient loyales, devraient expirer à ce Credo : *Ego sum qui sum.* C'est le cas de rappeler la fameuse image de Bossuet en l'appliquant à notre sens : Nous tenons les deux bouts de la chaîne. Nous savons qu'il existe un absolu, nous savons qu'il existe un relatif ; un acte pur, une créature ; et que l'homme est le lieu où se célèbrent continuellement, et le plus tangiblement, les noces adorables de l'Être et du néant... Tout l'amour est là ; toute l'intelligence est là. La formule cartésienne m'a toujours semblé incomplète. Quand je rentre en moi-même ce n'est pas : « Je pense, donc je suis », que je suis poussé à proférer, mais : « Je pense, donc Dieu est ».

Notre temps en rejetant l'idéalisme kantien semble bien avoir touché le défaut du subjectivisme cartésien ; la métaphysique ne cherche plus l'idée pure mais l'Être. Or chercher l'Être c'est chercher Dieu. C'est pourquoi toute philosophie à l'heure actuelle est mystique.

***

Ces derniers temps nous lisions un très

curieux livre sur le sujet qui nous occupe. L'auteur, M. Charles Oullmont, docteur ès lettres fort érudit, ne professe pas notre foi; je crois même que certains de nos dogmes, l'infaillibilité pontificale par exemple, le trouveraient hostile. Quelques notes à double tranchant nous ont même étonné de la part d'un esprit qui semble très libre de préjugés. Mais l'héroïsme des saints le remplit d'admiration; leurs cris, leurs ferveurs l'émeuvent; il envie leur joie magnifique et voit dans leur ravissement le plus haut sommet du cœur. Cette atmosphère exaltée l'a tenté et sous ce titre gracieux : *le Verger, le Temple et la Cellule*, il a étudié très respectueusement les effets de l'amour mystique sur les différentes races, les différentes époques, les différents individus. Le sous-titre qui veut expliquer le sens de cette étude éveille tout d'abord la méfiance à cause d'un mot périlleux; il porte : *Essai sur la* SENSUALITÉ *dans les œuvres de mystique religieuse.* Mais on est vite rassuré. M. Oullmont appelle sensualité « tout ce qui révèle chez le mystique une émotion et tout ce qui s'adresse à la sensibilité et à l'imagination du lecteur ». Nous trouvons que l'auteur est un peu sévère et que, d'après la définition qu'il donne, amour et sensualité se confondent. Ce qui l'amène à conclure d'ailleurs qu'il ne peut y avoir de mysticisme sans sensualité. « Un mystique dépourvu d'imagination ne serait pas sensuel, mais serait-il mystique? Ainsi l'imagination, si elle est la condition essentielle du

mysticisme, est aussi une cause nécessaire de sensualité. » Cette confusion entre l'amour et son excès, la sensualité, introduit un certain flottement dans l'ouvrage. Et la conclusion l'aggrave encore, car après avoir passé en revue les mystiques persans, hindous, alexandrins, arabes, juifs et chrétiens, et bien qu'il ressorte pour tout lecteur impartial et pour M. Oullmont lui-même, après cette confrontation, que seul le mysticisme orthodoxe évite le pervers anéantissement où sombrent tôt ou tard tous les autres, l'auteur écrit cependant ces lignes déconcertantes : « Rompant les barrières des religions diverses, le mysticisme a réuni sous son aile protectrice les dévots de Dieu, *malgré la distance que semblaient mettre en eux la religion*, la nationalité, l'éloignement dans le temps et dans l'espace. *A n'en juger que par les termes, les mystiques paraissent se contredire et aller dans des directions opposées*, mais si l'on se dégage de leur formule pour deviner leur âme, on s'aperçoit que cette âme *est un peu la même chez tous, et qu'il n'y a qu'un mysticisme*. Cette âme, inquiète et douloureuse, que les réalités n'assouvissent pas, qui se reproche à elle-même de s'arrêter en chemin, ou de redescendre une fois montée, se réfugie en Dieu, n'aspire qu'à Dieu, ne souhaite que de voir Dieu. » Nous ne comprenons plus. Tout le livre tendait à montrer qu'il y avait deux mysticismes, un qui exalte nos facultés et les féconde comme il arrive pour celui d'un saint Paul ou d'une sainte Thérèse, et un

autre néfaste qui nous consume et nous détruit comme le mysticisme hindou ou persan par exemple, et voici que maintenant « malgré la distance que *semblait* mettre en eux la religion » l'âme mystique se trouve « *un peu* la même chez tous et qu'il n'y a qu'un mysticisme »? Le Dieu du Nirvâna où s'évanouissent les fakirs sera le même que le Dieu de l'Incarnation et de l'Eucharistie ? Le zèle qui embrase le saint, qui le pousse à servir le prochain jusqu'à la mort, qui lui fait fonder des Ordres, des Monastères, prêcher des croisades, régénérer tout un pays, toute une époque, ce zèle créateur aura la même source que les langueurs des soufis persans ? Ah ! nous voudrions bien savoir quel est ce Dieu dont M. Oullmont nous parle quand il nous dit que l'âme du mysticisme « se réfugie en Dieu, n'aspire qu'à Dieu, ne souhaite que de voir Dieu ». Car toute la question est là : dans l'objet du mysticisme. Selon la conception que les mystiques se font de Dieu, ils s'élèvent au sommet de la vie ou se précipitent dans les abîmes mortels du sens propre. Ce qui gardera éternellement nos saints, c'est que leur amour vise un but précis, est nourri d'une doctrine rigoureuse; leurs cris ne s'adressent pas à une vague divinité où leur ardeur s'userait et retomberait toujours sur elle-même, mais au Christ incarné, lui-même, dont les enseignements sont « esprit et vie ». La meilleure, la seule façon de L'aimer et de Lui plaire, ce n'est pas de se traîner en gémissements et en langueurs, mais de L'imiter.

Il ne veut pas d'un amour qui se recherche et se délecte en ses effusions. Il veut des *œuvres*. Sur ce point la doctrine est formelle : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des Cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux ». Et encore : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-ci qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui ». Il n'y a pas d'autre route pour aller au Père, pour s'unir à l'Être éternel, but de tout désir mystique. Et jamais la doctrine catholique n'a varié sur ce point. Aussi n'admettons-nous pas l'évolution que M. Oullmont croit discerner dans le mysticisme orthodoxe : chaste et viril jusqu'au XIII[e] siècle, il aurait dégénéré et fini au XV[e] siècle par tomber dans un matérialisme romanesque très inquiétant. Il se peut qu'au déclin du XIII[e] siècle saint Bonaventure ait pris aux mystiques persans l'image du rossignol, symbole de l'âme amoureuse, mais, sous ces emprunts accidentels, avec des expressions différentes (nulle âme n'étant identique à sa sœur), le fond de la doctrine reste le même, et Tauler adore le même Dieu que saint François d'Assise. Comment M. Oullmont peut-il écrire que l'amour pour la personne du Christ crucifié a causé la dégénérescence qu'il croit voir ? Il sait bien que cet amour était pratiqué bien avant les révélations du stigmatisé de l'Alverne, qu'il fut ensei-

gné de tout temps, que le Christ y exhorte sans cesse ses disciples : « Celui qui ne prend pas sa Croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi ». Et que saint Paul s'est écrié dans l'Épître aux Galates : « J'ai été crucifié avec le Christ, et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Au surplus, une page incomparable de Bossuet, et toujours vraie, tirée de l'*Instruction sur les Etats d'Oraison*, va nous apporter son royal bon sens. « C'est l'esprit de Jésus-Christ et de l'Evangile, qu'un Dieu a voulu que la *plénitude de la divinité habitât corporellement* et expressément en *Jésus-Christ* (Col. II, 9), afin qu'on s'incorporât à l'homme semblable à nous, à qui nous touchons de si près, et qu'on le saisît, pour ainsi dire, par la foi, sans perdre la divinité qui lui est unie, en unité de personne ; et cependant, selon ces docteurs, l'humanité de Jésus-Christ sera la boue dont il faudra nous laver pour avoir les yeux ouverts à la contemplation. Peut-on chercher des explications à ces paroles insensées, et qui jamais ouït parler d'un tel prodige ?... On a pu remarquer ici (chez les quiétistes) une autre sublimité; c'est-à-dire une autre ignorance et un autre égarement de la nouvelle contemplation. C'est qu'après avoir laissé aux plus imparfaits les trois Personnes divines et l'Incarnation du Fils de Dieu, elle veut s'élever encore au-dessus de tous les attributs divins pour s'attacher à la seule essence : mais qu'est-ce que cette essence ? *Qui la connaît en cette vie ? Qui peut se vanter*

d'y connaître certainement l'essence ou la substance d'aucune chose créée quelle qu'elle soit ? » Admirable réalisme ! Cette participation aux souffrances du Christ, cette coopération avec Dieu, au rachat des âmes, à l'avènement du règne de la justice, voilà le sommet de l'amour que n'ont jamais atteint les mystiques hétérodoxes parce que seule la révélation de l'Homme-Dieu peut allumer en nos cœurs ce feu continuellement agissant. Le Christ avait dit de façon formelle : « Je suis la Porte ; nul ne peut aller à mon Père sans passer par moi », et aussi : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Ce n'est donc que sur sa Croix qu'il peut nous attirer à Lui.

Il est vraiment le Pont par lequel nous devons passer pour ne pas sombrer dans les flots de perdition, selon la saisissante image de Catherine de Sienne. Il est le *Médiateur*. C'est grâce à ce roc du dogme de la Rédemption que nous échappons au quiétisme panthéiste, que notre zèle à agir en conformité avec le Sauveur ne nous laisse aucun repos. Ranimée et illustrée par François d'Assise au moment où peut-être elle allait s'étioler étouffée sous les minuties des néo-intellectualistes de l'École, cette doctrine traditionnelle, loin de matérialiser la piété, a rendu plus sensible à l'âme son union avec l'Époux objet de ses soupirs. Quand l'auteur cite, au xv[e] siècle, des textes vraiment choquants d'extravagances et de puérilités, ce n'est pas dans des ouvrages autorisés qu'il les

trouve, mais dans des manuscrits inédits de moines inconnus, sans aucune valeur doctrinale, quoique fort curieux par ailleurs.

Nous ne croyons pas non plus que le mysticisme cesse d'intéresser les penseurs au moment où, « devenant de plus en plus populaire et pratique, il se confond avec le Culte du Sacré-Cœur ». Nous voyons là, au contraire, un admirable dessein de la Providence : ce fut pour rappeler la grande réalité de l'Incarnation qu'à la veille de notre délire rationaliste, le Christ dévoila les secrets de son Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie. Si après plus de cent ans d'effroyable triomphe, le rationalisme succombe sous les critiques de philosophies plus soucieuses des besoins mystérieux de l'âme, est-il hasardeux d'y voir l'action invisible mais presque tangible de Celui qui a tant aimé les hommes? Si jamais s'épanouit une nouvelle littérature mystique, un lyrisme qui rajeunira tout l'art français, comme tant d'indices le font prévoir, c'est à ce Cœur qu'il viendra puiser les grandes pensées qui devront sauver le siècle.

*
* *

Réjouissons-nous donc de ce renouveau mystique, car il nous donne une position incomparable, mais n'en profitons pas, comme, hélas ! trop souvent, nous l'avons fait, pour nous endormir, ou pactiser avec nos adversaires. Ne

nous lassons pas de chasser les renards dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques*, et qui ravagent les vignes du Bien-Aimé, car ils finiraient par tout dévorer. Les voici déjà qui rôdent en affamés ; tous les jardins mythologiques et naturalistes étant desséchés, ils flairent chez nous des fruits savoureux à piller... N'avons-nous pas récemment assisté à la vogue ridicule faite dans des milieux soi-disant bien-pensant à un livre du mysticisme le plus équivoque ? Une jeune fille du plus grand monde, atteinte de neurasthénie, va se distraire dans un Couvent de Bénédictines ; elle lit tout de travers sainte Gertrude et croit pouvoir mettre en petites chansons les stigmates, l'anneau des fiançailles, les délices de l'Époux, rabaissant les noces mystiques aux plus vulgaires émotions humaines. Qu'à l'heure où le plaisir et le *luxe homicide* dont parlait le Père Gratry, menacent de pourrir la France, l'aristocratie se plaise à donner, dans des fêtes d'une pompe scandaleuse, le spectacle d'une incorrigible légèreté, c'est déjà une assez grande gêne pour notre pays qui se désaccoutume malaisément de voir dans leurs noms un héritage de ses gloires qu'il n'est pas permis de prostituer. Mais que des habitués des messes de onze heures à Saint-Thomas-d'Aquin et à Sainte-Clotilde se pâment à ces troubles rêveries de jeune fille déséquilibrée, et prétendent les imposer comme une lecture édifiante comparable à la *Douloureuse Passion* de Catherine Emmerich, voilà qui dépasse les bornes. Nous ne saurions

trop nous élever contre ces irrévérences. Veillons donc et redoublons d'ardeur pour garder et transmettre la pure doctrine. Ne laissons pas à Satan le temps de se déguiser en Ange de lumière pour corrompre les âmes sincères, comme il le fit voici quelque vingt ans, au temps du néo-christianisme des Vogüé et des Rod, au temps où notre saint François d'Assise était la propriété exclusive du protestant Sabatier, où le mysticisme était le douaire de Maeterlinck. Ne nous laissons plus voler nos vergers, et nos temples et nos cellules, mais, forts de nos doctrines immuables, de nos traditions glorieuses, gardons le seuil du jardin de l'Épouse.

L'heure est propice pour faire triompher le véritable Amour et chasser Astarté et Éros, toutes les divinités païennes toujours adorées dans le roman, la poésie, les mœurs. C'est le mysticisme catholique qui tuera le romanesque, la rêverie vague et dangereuse, l'idéalisation mensongère des passions. Nous laissons cette vérité trop méconnue aux méditations des moralistes et de tous ceux qui se préoccupent des âmes. Depuis la Renaissance nous ne savons plus guère parler à la sensibilité. Quand nous rendrons-nous compte qu'en négligeant cette région de l'âme, en ne lui donnant aucune pâture qui l'assouvisse, nous devions fatalement la laisser regagner par le paganisme ? Il serait temps pour nous d'étudier l'art au point de vue apologétique, l'art véritable, celui de Dante, des Cathédrales, du Chant grégorien, de Michel-

Ange, et de comprendre que, de même que l'abîme appelle l'abîme, le cœur appelle le cœur...

b) Quelques sources

Le docte M. Chamonal est un rare survivant de ces anciens libraires érudits qui ne se contentaient pas, comme font la plupart de leurs confrères d'aujourd'hui, de vendre du papier imprimé d'où qu'il vînt. Il s'est confiné dans les ouvrages de haute spiritualité, mais dans cette province encore mal explorée de la librairie, il règne en maître. Il a la passion de son métier et il en a la science. Jadis, Anatole France consacra au célèbre libraire du quai Malaquais, Honoré Champion, d'impérissables pages. M. Chamonal mériterait un semblable honneur. Quand vous entrez dans sa boutique bondée jusqu'aux combles de livres poudreux qui se dressent en colonnes, s'échafaudent en carrés et en pyramides, débordent en vagues sur les tables, vous l'apercevez tranquille au milieu de cette tempête figée, penché sur de vieux grimoires, près d'une petite lampe fumeuse et d'un gobelet d'étain rempli de café noir. Il se lève, boit une gorgée, s'incline, rajuste sa calotte et fixe sur vous ses yeux pétillants et narquois. S'il ne vous juge pas un philistin, volontiers il vous livrera son érudition qui est fort vaste. M. Chamonal a un grand mépris de notre temps qui ne connaît pas le premier mot de la mysti-

que. D'après lui nous assistons au règne de la Bête à sept têtes et à dix cornes prédit par l'Apocalypse ; et vraiment quand il vous cite des textes impressionnants de sainte Mechtilde ou de sainte Hildegarde, tout près d'être convaincu, vous vous demandez si vous n'auriez pas devant vous un alchimiste du Moyen-Age, et si dans l'arrière-boutique ne serait pas caché le secret de la pierre philosophale. Au demeurant, le plus rigoureux catholique romain qui soit. Au moment de l'Encyclique *Pascendi*, son visage inspiré rayonnait, et d'instinct vous vous retourniez, croyant voir, sous le monceau des *Sommes* et des *Décrétales*, l'hydre de l'hérésie se tordre à terre en mille tronçons hideux...

Quelles bonnes heures j'ai passées, jadis avec lui, lorsque « du temps de ma jeunesse folle », — ô désordre de l'enseignement secondaire qui nous laissait désarmés contre les plus sombres vertiges de la pensée ! ô Kant ! ô Fichte ! ô Hegel ! — pour me guérir des troubles breuvages puisés au panthéisme du *Mahabaratha* et durant des séances de délire intellectuel au musée Guimet, je revenais aux ascètes orthodoxes, espérant qu'ils me redonneraient une vue plus humble et plus réelle de ma substance ! On était sûr de trouver tantôt un saint François de Sales, tantôt un Olier, tantôt un Tauler, un Suzo, un saint Bernard, dans une vieille édition aux fers soignés.

M. Chamonal aimait trop ses livres ; il n'a pu se contenter de les lire et de les vendre, il a

voulu traduire les plus redoutables et les plus secrets, et il a entrepris la tâche énorme de nous présenter un texte clair et fidèle de sainte Hildegarde et de Ruysbrock (1). A-t-il réussi? Pour l'affirmer avec quelque compétence, il faudrait recourir aux manuscrits originaux. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'en général, et sauf quand l'auteur a tenté d'égaler son modèle en vers, le texte nous parle avec une singulière puissance et nous édifie grandement.

*
* *

Ruysbrock est déjà connu du public lettré — — tout au moins de nom — par la traduction qu'Hello nous a donnée de ses œuvres choisies, et que Huysmans qualifiait de petit brasier. M. Maeterlinck, du temps qu'il goûtait les mystiques, publia aussi une version de l'*Ornement des Noces spirituelles* qui fit quelque bruit. Avant ces deux écrivains l'*Instruction sur les États d'Oraison* nous avait renseignés sur l'estime où le tenait un Bossuet. Et Gœthe semble bien l'évoquer dans le Chœur mystique qu'il fait chanter à la fin de son second Faust. S'il n'a pas, malgré tout, la place qu'il mérite, s'il n'a pas l'autorité d'une Catherine de Sienne ou d'un Tauler, par exemple, c'est que son génie est

(1) On trouve ces volumes, et d'autres sont en cours de publication, chez R. Chamonal, 20 et 22, rue de Varennes.

plein d'obscurités et de naïvetés. Le pieux chanoine régulier qui écrivit sa vie et que Surius se borna (il nous en avertit lui-même) à traduire « dans un style un peu plus littéraire », le pieux chanoine plein d'admiration pour un aussi saint personnage ne lui connaît aucune imperfection, mais il nous confie que « sa manière d'écrire ses livres ne doit, certes, pas être passée sous silence ». « On dit, en effet, qu'il avait coutume, lorsqu'il se sentait éclairé des splendeurs de la divine grâce, de se retirer seul dans les solitudes de la forêt; et là, il rédigeait ce qu'il pouvait puiser à la source de l'esprit divin. C'est de cette manière qu'il a composé toutes ses œuvres. Et, quoique parfois il se fût abstenu d'écrire pendant l'espace de plusieurs semaines, parce qu'il ne voyait pas la grâce lui sourire, revenu cependant à son habitude d'écrire, « *bien qu'il n'eût aucun souvenir de ce qu'il avait écrit précédemment*, la suite s'unissait aussi parfaitement, aussi agréablement, aux précédents chapitres, que s'il avait rédigé le tout en un seul jour avec une grande contention d'esprit ». Notre bon chanoine s'abuse. Ce qui manque précisément à Ruysbrock, c'est l'art de la composition. Toujours il part d'un pied sûr, mais bientôt il trébuche en des bizarreries déconcertantes, balbutie, rabâche des puérilités fastidieuses, quand soudain le voilà qui se relève et repart d'un bond magnifique vers de fulgurantes intuitions du monde invisible; son génie est là dans ces bondissements, ces transports, ces

regards d'aigle enivré. Quand il parle de celui qu'il appelle « l'immense et fidèle Seigneur », nul ne l'égale; c'est le grand poète de l'amour divin. Ouvrons son *Traité de la Vraie Contemplation*; nous sommes tout de suite en sûreté, car ce n'est point par une divagation sur l'Essence qu'il débute, mais par un dialogue entre Jésus et l'âme de l'homme dans l'union eucharistique. Et ce dialogue nous fait entendre la vraie sagesse : qu'il faut d'abord connaître sa misère pour s'en détacher et ne vivre que de Dieu, car pour connaître l'Être il faut d'abord toucher son propre néant : « Je suis celle qui n'est pas », disait notre grande Catherine de Sienne. Et ce dépouillement ne se fait point avec tumulte et fièvre, mais dans un grand silence recueilli. Ruysbrock prononce cette admirable parole qui rend un son antique comme le plus beau vers de Sophocle : « Nul ne peut dans le ciel et sur la terre vivre sans ordre » (1). Et il avait écrit auparavant : « Les exercices et les règlements de la Sainte Église visent à tout ordonner, régler et sanctifier ». Pensez-vous qu'il soit si perdu dans les songes celui qui, après avoir décrit les différents modes de contemplation, définit ainsi rigoureusement et superbement l'Amour divin? « L'Amour n'est ni froid, ni chaud, ni clair, ni obscur; ce n'est ni une nourriture, ni un breuvage; et enfin, il n'est rien dans le monde

(1) Angèle de Foligno a dit aussi de l'amour divin : « Ce qui commence sans ordre ne peut aboutir à rien ».

qui puisse être comparé justement à l'Amour. Mais l'Amour de Dieu envers nous est un certain attouchement spirituel, en vertu duquel il distribue à chacun sa grâce et ses dons, pour son utilité, afin que nous menions une vie vouée à la vertu ». Est-il suspect de panthéisme — ce mot qu'on jette à tors et à travers à la tête des mystiques — celui qui écrit : « Ceux dont la vie est cachée avec le Christ en Dieu, et qui renaissent sans cesse du Saint-Esprit, comme les fils de la charité de Dieu, au-dessus de la grâce et de toutes leurs actions sont aptes et habiles à s'anéantir, pour ainsi dire, ou bien s'annihiler eux-mêmes, pour se fondre dans l'amour. Car ils sont les formes divines, transformées par l'Esprit du Seigneur, comme le fer chaud devient feu lui-même et s'identifie à la flamme : où est le fer se voit le feu, et où se trouve le feu est le fer ; et cependant le fer ne devient pas feu, et la flamme ne se change pas en fer ; mais la flamme et le fer conservent chacun leur nature et leur matière. *De même aussi l'esprit de l'homme ne devient pas Dieu mais déiforme, et perçoit l'étendue, l'immensité, la sublimité, et jusqu'au point où Dieu est Dieu l'esprit aimant lui est uni* ». Avec une incomparable sûreté d'analyse il discerne les hérésies — toujours les mêmes — sur le problème de l'être. Ne croit-on pas voir dénoncer la doctrine moderne de l'Inconscient et du Devenir qui ravage toute l'intelligence moderne quand il s'écrie : « Dans ton retour sur toi-même, dégagé des images au-dessus de la rai-

son, sans considération, plus haut que toutes les facultés de ton âme, tu découvres l'essence nue de ton âme, libre et dégagée de la nature elle-même, ainsi qu'elle a été créée par Dieu ; et tu penses qu'elle est Dieu, et que toi-même tu es Dieu et la sagesse même de Dieu, le Christ Jésus, Dieu et homme. *Mais tu erres de toute l'étendue du Ciel.* Car tu es persuadé que tu es le Christ, ou absolument un avec lui-même, et que toute gloire rendue à lui-même t'est, à part égale, dispensée... Lorsqu'il créa le premier homme, le Père eut pleine connaissance de toi aussi, mais tu n'en as aucun souvenir... Et bien que dans la sagesse de Dieu tu aies vécu éternellement selon l'idée en dehors de toi-même, tu n'es pas pour cela la sagesse même de Dieu... Ainsi, pareillement, bien que Dieu vive en toutes les créatures, et toutes les créatures en Dieu, cependant les créatures ne sont pas Dieu et Dieu les créatures. Car ce qui est créé et ce qui est incréé demeurent toujours deux, et sont incommensurablement distants l'un de l'autre. Et quoique Dieu se soit fait homme et homme-Dieu, cependant la divinité n'est pas l'humanité, ni l'humanité la divinité ».

Nous voici loin des abstractions hégéliennes. « Tout ce qui est, est Dieu ou créature », profère ce grand contemplateur. Il n'y a point d'idéologie, mais la grande réalité continue de l'Être manifestée dans sa création. Et nous sommes tous appelés à jouir de cet Être, du Royaume promis qui est Dieu même, car Dieu a fait le

ciel et la terre pour nous servir, afin qu'en retour nous le servions nous-mêmes : sur la terre par les vertus, les bonnes œuvres et l'honnêteté des mœurs extérieures ; dans le ciel, par les vertus spirituelles, la vie sainte et l'union à Dieu dans l'amour et la jouissance. Dans le *Traité du Royaume des Amants de Dieu,* Ruysbrock nous chantera ineffablement ce que seront les nouveaux cieux et la nouvelle terre pour nos corps glorifiés. « La terre sera resplendissante comme un cristal et unie comme la main. L'eau qui deviendra plus limpide et plus transparente gardera non seulement sa substance, mais son espèce. L'air aura plus de lumière, puisque le soleil, la lune et les étoiles seront sept fois plus brillants que maintenant ; et il n'y aura plus désormais ni nuages, ni grêles, ni pluies, ni vents, ni foudre, ni tonnerre. La nuit cessera aussi ; et un jour perpétuel, une lumière, une clarté sans fin lui succédera, dans le ciel et sur la terre. Tout ce qui sur la terre est opaque et obscur, tout ce qui dans l'onde est glacé, tout ce qui brûle dans le feu, tout cela descendra dans les enfers. La transparence des eaux et de l'air, et la splendeur du feu, tout cela demeurera dans sa sphère, avec un accroissement de clarté ou de lumière. Ainsi, en effet, passeront le ciel et la terre, mais loin de périr entièrement, ils seront renouvelés dans une forme plus excellente. Et c'est là le royaume extérieur et sensible de Dieu et de tous ses saints : les corps glorieux des bienheureux le posséderont dans une sem-

piternelle allégresse (1) ». Ainsi, non seulement l'homme sera transfiguré, mais même la création matérielle revivra pour notre ravissement dans l'éblouissement du regard infini.

*
* *

Le temps nous manque pour parler des *Sept Degrés de l'Amour* et des deux premiers volumes des *Scivias* de sainte Hildegarde, cette prodigieuse prophétesse dont les visions égalent celles de Dante. Nous y reviendrons peut-être un jour, car nulle lecture ne nous est plus profitable que celle des mystiques orthodoxes en ces temps où la connaissance de Dieu est si obscurcie et adultérée, même chez beaucoup de chrétiens. Dieu n'a plus pour eux cette puissante et redoutable réalité qu'il avait aux époques de foi ; le sentiment intime que nous avons de son Être s'est quasi évaporé en élans confus, tantôt vers de chimériques idéologies, tantôt vers une présence éparse qui se confond avec l'activité inconsciente de la Nature. Notre détestable enseignement philosophique, l'absence d'un lyrisme orthodoxe, le naturalisme universel de notre littérature, ont détourné les intelligences des solides

(1) A cette lecture, comment ne pas rappeler l'indicible poème de Francis Jammes.

> Douce année à venir de la vie éternelle :
> Primevères, qui ne vous fanerez plus... Ailes
> D'oiseau jamais fermées... Iris... et gaies ombrelles...

enseignements théologiques. Si notre connaissance de l'homme rétrograde a la plus rudimentaire physiologie, c'est que nous n'avons plus la connaissance de l'Etre ; partant l'origine et la fin de l'homme nous échappent ; tout l'immense domaine de la grâce est oublié ; c'est le retour inévitable à l'animalité.

Notre époque se croit mystique ; il est très certain qu'elle souffre d'avoir renié sa vie surnaturelle et qu'elle a soif de ressaisir les secrets de son être. Mais parce qu'elle s'obstine à sonder les abîmes de sa substance en dehors du Christ incarné et crucifié, elle sombre dans les domaines de l'inconscient ; elle confond le cœur avec les sens, l'intuition avec la sensation, elle descend vers le néant tandis qu'elle croit monter vers son type éternel. Or, chez les mystiques, point d'abstraction où l'on se perde ; point d'égarement qui épuise au sein de l'Essence. Ils ne tendent au Père que par le Verbe incarné, que dans le Verbe incarné, qu'une fois qu'ils ont épousé toutes les douleurs du Fils de l'homme. Sans passer par cette porte, nous nous égarons fatalement dans les déserts ; par Jésus-Christ seul nous rentrons dans les secrets paradis d'où Adam fut exilé et où s'enivre l'Épouse du Cantique.

C'est cette conformité au Christ incarné, à ce modèle vivant et toujours présent, qui leur donne cette sûreté de coup d'œil, cette tranquillité au sein de la contemplation la plus haute, c'est elle qui dicte à Angèle de Foligno ces

paroles magnifiques : « Les joies et les tristesses du dehors peuvent jusqu'à un certain point et dans une faible mesure m'affecter intérieurement; mais j'ai dans l'âme un sanctuaire où n'entre ni joie ni tristesse, ni délectation, ni vertu, ni quoi que ce soit qui ait un nom, c'est le sanctuaire du souverain Bien. *Cette manifestation de Dieu,* (*c'est Jésus-Christ que je veux dire*, mais je blasphème au lieu de parler, parce que les expressions me manquent) cette manifestation de Dieu contient toute vérité, en elle je comprends et possède toute vérité, toute vérité qui soit au ciel, sur terre ou en enfer, ou enfouie dans une créature quelconque, et je la possède avec une telle certitude, une telle évidence que si le monde entier se levait pour me contredire, au lieu d'être troublée, je rirais ».

Et parce que le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'homme, la contemplation de ces mystiques n'a rien d'une superbe rêverie ; elle n'oublie jamais l'humanité, mais brûle de la servir. Dans l'Homme-Dieu le mariage de la terre et du ciel se consomme. Les saints ne sont pas des rêveurs en chambre ; ils portent en eux toute l'Église ; ils souffrent, méritent pour toute l'Église, ils sont l'Humanité tout entière clouée sur le bois avec le Christ pour attirer toute la terre à la glorification éternelle. *Omnia ad me traham.*

Quand Ruysbrock nous définit ce qu'est la contemplation et qu'il l'appelle « une connaissance, une science exempte de mode ou borne, toujours supérieure à la raison », sans doute,

dans notre indignité, nous ne pouvons prétendre à le suivre aussi haut qu'il nous mène, et cette ténèbre sacrée dont il nous parle ne se peut concevoir avec nos pauvres moyens d'investigations logiques ; ces affirmations déroutent toutes nos méthodes ordinaires. Mais s'il nous faut nous arrêter au seuil de ses extases, du moins tirerons-nous toujours grand profit à l'accompagner jusqu'à la porte du jardin secret, par ces routes si sages, si droites, qu'il décrit avec une science psychologique si rigoureuse, un sens si juste des réalités. Jusqu'à la porte ? Et pourquoi ne pas tenter de l'entr'ouvrir et de jeter un humble regard sur le banquet des noces ? Comme la Chananéenne ne pouvons-nous espérer qu'il tombera quelques miettes de la table où se réjouissent les amis de l'Époux ? Ne pouvons-nous avoir une idée, obscure sans doute, mais fidèle, de cette simplicité nue de l'acte d'abandon, lorsque, remettant toutes nos puissances aux mains de la grâce, nous vivons de la vie de la Foi, cette lumière intellectuelle qui, selon les expressions de Ruysbrock, ne peut être saisie ni par le sens, ni par la raison, ni par la nature, ni par la réflexion subtile, mais qui nous donne la liberté et la confiance en Dieu, plus excellente et plus sublime que toutes les choses naturelles créées par Dieu, voie lumineuse entre Dieu et nous, selon laquelle notre esprit, nu et vide d'images, est le vivant miroir où resplendit cette lumière qui exige de nous soit la ressemblance, soit l'unité avec Dieu ? Et

qui n'entendrait ces paroles que le Verbe prononce à une âme en un tel état de grâce :

« De toute éternité, avant que rien ne fût créé, je t'ai considérée en moi-même ; et je t'ai vue une avec moi *et comme moi-même* ; et ainsi je t'ai connue, aimée, appelée, élue ; et je t'ai créée à mon image et à ma ressemblance. J'ai pris ta nature et j'y ai mis mon empreinte, afin que tu sois *un avec moi*, sans milieu, dans la gloire du Père. J'ai créé mon âme avec ses facultés et je l'ai remplie de tous les dons ; afin de servir mon Père et le vôtre, mon Dieu et le vôtre, dans notre commune nature, de toute ma puissance, jusqu'à la mort même ; et de la plénitude de ma grâce j'ai pénétré ton âme et tes facultés afin que tu me sois semblable, et que tu puisses, par ma vertu et mes dons, servir Dieu et lui rendre grâce, sans fin éternellement. C'est ainsi que tous nous sommes un avec Dieu, dans son éternel exemplaire qui est la sagesse de Dieu, qui a pris la nature de nous tous... Je t'ai offert à mon Père par ma mort ; et par l'effusion de mon sang très pur, j'ai payé ta dette. Je suis ressuscité glorieux de corps et d'âme, afin que toi aussi tu puisses ressusciter glorieusement, de corps et d'âme, au dernier jour, et sans fin contempler éternellement ma gloire et celle de mon Père... Je t'ai laissé et livré ma chair et mon sang vivant, en nourriture et en breuvage, pour te donner un avant-goût céleste et pénétrant, suivant toute mesure dont chacun puisse désirer, goûter et sentir. J'ai nourri,

dis-je, et rempli ton affection, ton désir et ta vie sensible de mon corps crucifié et glorieux ; ton amour et ta vie raisonnable de mon esprit ainsi que de tous les dons et de tous les mérites qui font de moi les délices de mon Père ; enfin j'ai entretenu la contemplation et l'élévation de ton âme, de ma personne, de telle sorte que tu vives en moi et moi en toi, Dieu et homme ; et, cela par la ressemblance des vertus et l'unité de jouissance. De plus, mon Père et moi, nous avons rempli la terre de notre Esprit, de nos dons, de nos grâces et de nos sacrements, pour satisfaire à tous les désirs, à toutes les nécessités, à toutes les indigences... »

Christianus alter Christus, devenir un autre Christ, ne vouloir que ce qu'il a voulu, ne dire que ce qu'il a dit, et c'est ainsi que nous possédons le Père au-dessus des images et des raisonnements dans le centre de nous-même. Pour nous autres, pécheurs, cette vie nous est la plupart du temps cachée, mais notre Père, qui voit tout, la voit, et c'est sur cette vie qu'Il nous juge. On ne nous demande pas des visions, des extases ; tout cela est faveur, mais n'est pas utile à la sanctification ; ce qu'on nous demande à tous, c'est le don de nous-même. Sur ce point fondamental tous les mystiques sont unanimes. Lisons-les donc. Nous apprendrons d'eux une éthique substantielle dont la sublimité dépasse toutes les conceptions de l'homme et qui nous venge de tous ces petits manuels de piété, de ces recettes de dévotion si agaçantes et si niaises

que nous voyons trop répandre à des centaines de mille d'exemplaires. Et puis, non seulement ce sont des psychologues, mais ce sont des lyriques incomparables où toute la poésie catholique se renouvellera ; ils chantent avec des accents que n'ont jamais surpassés les dévots d'Apollon ; et ils chantent selon le mode si rare que rêvait Carlyle quand il disait : « A la manière dont je chante, apprends comme je sais combattre ».

III

LE RAPPEL DES MUSES

L'indifférence, pour ne pas dire le mépris que les catholiques du XIXe siècle ont trop souvent témoigné à l'endroit de la littérature, est une chose étrange, et nos fils ne pourront se l'expliquer. Atterrés par les ravages des romans libertins et des drames licencieux, se sont-ils dit que l'art était le domaine exclusif du péché et ont-ils voulu le reléguer à tout jamais parmi les pompes du diable? Quoi qu'il en soit, ayant manqué au beau temps du romantisme le coche de M. le vicomte de Chateaubriand qui ne demandait pas mieux que de les conduire où ils voulaient, ils ont laissé les barbares s'installer en maîtres dans le royaume des livres, y renverser les autels, briser les vases sacrés, les statues des saints et des héros qui veillaient à l'ordre de la cité. Peu à peu des bâtisses sans nom se sont substituées à nos monuments séculaires, des caravansérails, des palace-hôtels, des music-halls s'y sont élevés en place de nos cathédrales, de nos beffrois, de nos palais et de nos

maisons bien équilibrées ; un luxe sauvage a succédé à la richesse discrète et savante ; les trépignements et les convulsions à nos rythmes et à nos cadences, car, impuissants à faire grand, les barbares font énorme : leur chef-d'œuvre c'est Babel. Devant ce spectacle, les catholiques du XIXe siècle se sont voilé la face d'horreur et ont levé les yeux au ciel, se demandant si une pluie de soufre n'allait pas descendre sur Sodome, mais pas un instant ils n'ont pensé que là où Dante, Calderon et Cervantès, Corneille et Racine, Pascal et Bossuet, avaient régné, il leur était non seulement permis mais commandé de chasser les usurpateurs et de reprendre le sceptre. Intimidés par les boniments emphatiques des barbares, ayant peur de la pensée, peur de l'imagination, peur des mots, ils se sont de plus en plus détournés de ces rivages périlleux et attirants où les foules viendront toujours entendre le chant de la mer et guetter si, blanche ou noire, une voile paraît à l'horizon.

Romantisme, naturalisme, symbolisme, tous les grands mouvements du XIXe siècle se sont faits en dehors de nous et presque toujours contre nous. Après Voltaire, Rousseau, Diderot, nous avons vu Hugo, Michelet, Quinet, Renan se répandre dans les bibliothèques, faussant les esprits, exaspérant les sensibilités dans un idéalisme halluciné, créant une sorte de mysticisme révolutionnaire qui peu à peu tente de se substituer à la Foi. Les catholiques, au lieu de rechercher les causes de cette défection de l'Art,

de ce dessèchement insolite d'une plante qui eût dû porter les fleurs les plus éclatantes, n'ont opposé qu'une esthétique en désarroi, une poésie énervée, je ne sais quel romantisme peureux, et n'ont accueilli que du bout des doigts ceux qui leur sont revenus, se refusant à admettre leur technique, à la discuter tout au moins. Il semble pourtant qu'ils veuillent se ressaisir. Après avoir essuyé bien des grimaces, un Huysmans finit par trouver grâce ; mais on ignore encore la puissance apologétique d'un Léon Bloy. A l'heure qu'il est, le lyrisme catholique qui fermente partout rencontre de fervents enthousiasmes qui nous réconfortent, mais combien raillaient hier encore ou riaient lourdement aux seuls noms de Claudel, de Jammes, de Peguy, comme s'il était aisé de retrouver une tradition, une inspiration perdue depuis tant de siècles, étouffée sous un amas de fictions et de préjugés !

***

A l'origine, on ne croyait pas que la littérature ne fût qu'un jeu d'oisifs raffinés. Le poète était le voyant par excellence, qui savait par son art percer le voile des apparences et découvrir aux mortels les secrets de l'être ; son chant était un acte de foi qui renouvelait le *fiat* créateur et restituait à Dieu, dans un transport d'adoration, les splendeurs de l'univers visible et invisible. Qu'on lise les hymnes des Védas, les

chants des Celtes, les psaumes des Hébreux, les épopées et les drames de la Grèce antique, le Poète apparaît toujours, comme un *Prophète*, Celui qui *profère* la parole de Dieu : c'est Valmiky, David, Orphée, c'est Homère, Eschyle, Sophocle. Cela nous est évident pour les psaumes et les prophéties de la Bible, mais cela est aussi frappant dans un drame d'Eschyle ou de Sophocle où toujours sous un ciel d'airain chargé de colères redoutables la catastrophe se précipite. Les bois, les eaux, les collines recèlent des embûches divines, des oracles devant lesquels tremblent les vivants infortunés. Etat du monde avant la Rédemption, état de déchéance et de ressentiment céleste : « Tu as vu de grandes funérailles, dit Hyllos, le fils d'Hercule, à la captive de son père, à la fin des *Trachiniennes*, tu as vu de grandes funérailles, des calamités inouïes et sans nombre : mais rien n'est arrivé sans la volonté de Zeus. » Et le chœur d'*Œdipe-Roi* prononce cette sentence : « Ne dites jamais qu'un homme mortel a été heureux avant qu'il ait atteint le terme de sa vie sans avoir souffert. » « Le désir qui vient des Dieux, dit Platon dans le *Phèdre*, est plus noble que la sagesse qui vient des hommes et les anciens nous l'attestent... Quiconque ose sans être agité par le désir qui vient des Muses approcher du sanctuaire de la poésie, quiconque se persuade que l'art suffira pour le faire poète, restera toujours bien loin de la perfection ; et toujours la poésie des sages sera éclipsée

par les chants qui respirent une divine folie. »

Mais l'homme, peu à peu, détourne l'art de sa fin. De l'*Orestie* aux *Contes milesiens* et aux *Dialogues* de Lucien, c'est l'insensible glissement du Mystère à la Fable, de la Vérité à la fiction. Déjà même Euripide n'a plus cet accent sacré d'Eschyle et de Sophocle. Aristophane, gardien des traditions, l'accuse publiquement dans ses *Comédies* de trahir les dieux.

L'extraordinaire ce n'est pas que le lyrisme païen ait connu ce déclin, c'est que, nous chrétiens, nous l'ayons adopté presque aussitôt sous cette forme abâtardie. Sans doute la *Chanson de Roland* et les premières chansons de geste en général, les Miracles de Notre-Dame, les Mystères du Vieux et du Nouveau Testament, la trilogie de Robert de Boron sur la sublime donnée du Saint-Graal (1) rendent un son bien chrétien, et nous avons là, indubitablement, de puissantes sources encore inexploitées d'une haute littérature dramatique et lyrique (le *Parsifal* de Wagner en est une preuve un peu lourde mais suggestive). Mais si l'on touche ce fond religieux jusqu'à la Renaissance, bien vite romans, ballades, fabliaux s'encombrent et s'engorgent d'apports grecs, latins, arabes, celtiques, qui, loin de se laisser absorber, vont dominer tour à tour dans l'incohérence.

(1) Dans le *Perceval* de Chrestien de Troyes, le Saint-Graal n'a point l'origine mystique que plus tard Robert de Boron lui attribuera ; ce n'est qu'un plat mystérieux dont les vertus restent obscures.

Ce n'est pas en France qu'il faut chercher la vision vraiment catholique, mais à Assise où saint François célèbre son frère le Soleil, et ses sœurs la Terre et l'Eau, c'est à Florence où Dante regarde sans baisser les yeux l'amour qui meut les sphères et les âmes. En France, l'âme catholique parle encore latin et resplendit dans les séquences et les proses liturgiques. Surtout elle s'exprime dans les arts plastiques et monumentaux. Au milieu des guerres, des famines, des hérésies, des horreurs de toutes sortes, une immense fleur de joie et de douleur a jailli du sol occidental ; le bois, la pierre, le vélin se sont animés, ils ont enfanté un peuple innombrable de bêtes, de plantes et d'hommes, tout un cortège de rois, de prophètes et de saints qui ont loué Dieu et chanté la grandeur de la vie. Les formes, les travaux et les jeux sont apparus dans leur sens sacré. Que cette gloire incomparable nous console de voir la langue nationale si rapidement abandonnée au caprice des jongleurs, des trouvères et des romanciers qui en feront le véhicule de toutes les fantaisies et de toutes les extravagances !

Dès le XIIe siècle, le *Lancelot* de Chrestien de Troyes célèbre la fausse conception de l'amour galant, incompatible avec le mariage, qui devait égarer toute la littérature française, l'affadir en ses plus nobles parties et créer un romanesque aussi éloigné de la vérité que de la vertu. *Le Roman de la Rose* est du mystique XIIIe siècle. Et si la première partie de Guillaume de Lorris

est d'un marivaudage inoffensif, la seconde de Jean de Meung n'est qu'une apologie du libertinage. Au siècle suivant Guillaume de Deguilleville l'appellera « le roman de luxure ». Au xve siècle, Gerson enfin, poussant le cri d'alarme, composera un traité dirigé contre lui, tant il sonde les funestes effets de cet ouvrage. « Fuyez, fuyez, loyaulx amans, s'écrie-t-il dans son *Jardin amoureux,* fuyez l'escolle périlleuse et mensongère qui aprent l'amour hayneuse, pleine de péchiez et d'ordures. »

Mais c'est en vain. La Renaissance peut venir. Tout naturellement, nous glisserons au paganisme intégral.

Si nous considérons la Renaissance comme une orientation néfaste du génie français, ce n'est nullement à cause de l'engouement qu'elle témoigne pour les Anciens, mais parce que ce culte exclusif qu'elle leur voua fut trop livresque et qu'elle y chercha davantage un enrichissement de vocabulaire, des tours de syntaxe, une rhétorique toute prête, qu'une discipline de l'esprit et une science de l'âme : elle ne comprit rien à la Mythologie, cette interprétation imparfaite mais fort belle de l'Univers, et n'y vit qu'artifices et élégances littéraires. Ce n'est pas à Homère, à Virgile qu'ils font songer, mais à Anacréon, à Horace. Ainsi Zeus si implacable dans Eschyle, Aphrodite si terrible dans Homère, Apollon si inflexible dans Sophocle ne sont plus que des sujets de plafonds, de trumeaux et d'alcôves. Eros n'est plus que Cupidon

et nous confondons le glorieux Bacchus avec le Silène ventru, son père nourricier.

Le beau génie de Ronsard, tout entraîné qu'il est, semble pressentir dans une pièce fort curieuse, l'*Hercule chrestien*, le danger où il engage après lui la poésie ; il s'y indigne que des chrétiens s'obstinent à « sonner » des chansons païennes lorsqu'ils ont dans leur Dogme des thèmes bien supérieurs aux mythes des Anciens. Du Bellay, dans son *Hymne chrétien*, manifeste les mêmes scrupules. Mais la mode est la plus forte. Désormais livres aussi bien que tableaux et statues ne seront plus des *visions* mais des *spectacles* fastueux ou sombres, tragiques ou plaisants, qui enchanteront les sens, toucheront parfois le cœur, mais ne réveilleront plus jamais dans l'âme les échos délaissés des voix éternelles. — La Renaissance, je l'évoque comme cette Cène de Véronèse où le sujet le plus sacré n'est qu'un prétexte à une pompe magnifique : le personnage principal du tableau, celui sur lequel tous les yeux se fixent, ce n'est pas le Christ, effacé, insignifiant parmi le faste du festin vénitien, c'est le merveilleux jeune homme en habits dorés qui lève sa coupe pour quelque libation païenne. Tel est le paysage intellectuel des chrétiens à partir du XVIe siècle : le Christ n'en est peut-être pas toujours absent, mais il est abstrait et, si je puis dire, conventionnel.

(1) Voir notre *Anthologie de la Poésie Catholique.*

La Renaissance, c'est essentiellement le retour à l'humanisme païen, c'est l'homme cherchant la science, le bonheur, l'amour en dehors du christianisme, selon les seules philosophies antiques. « Si je consulte ma propre expérience, nous confesse M. Jules Lemaître, non suspect de mysticisme chrétien, je sens très bien ce que les classiques de l'antiquité ont insinué et laissé en moi : c'est, en somme, *le goût d'une sorte de naturalisme voluptueux*, les principes d'un épicuréisme ou d'un stoïcisme également pleins de superbe et de germes de vertus peut-être, mais de vertus *où manque entièrement l'humilité*. » On ne peut mieux dire. La Renaissance c'est tout le surnaturel exilé du domaine intellectuel, c'est l'Incarnation et la Rédemption devenant indifférentes aux recherches de la raison.

En philosophie, Descartes affranchira bientôt la métaphysique de la théologie ; en littérature, Boileau décrétera que les mystères de la foi n'ont rien de commun avec la poésie. Tout le siècle engagera les poètes à dédier les blés non pas au Dieu-Hostie, au Pain Vivant, mais à Cérès, et il les pensionnera pour trouver des naïades dans les fontaines et des dryades dans les bois. Au collège leurs pieux maîtres leur donneront Vénus ou Mars à louer en vers latins ; et quand un Corneille se risquera à composer *Polyeucte*, il ne le fera qu'en sollicitant toute l'indulgence de l'Académie et de l'Hôtel de Rambouillet. Un Racine n'écrira *Esther* et *Athalie* qu'à la requête de Mme de

Maintenon qui lui a demandé des pièces sans amour pour de petites couventines. Désormais, le Christ ne sera plus la Voie, la Vérité, la Vie ; il tend à devenir je ne sais quelle idée pure. Pour Malebranche, le Verbe tend à n'être plus que le nom platonicien de la raison. Il faudra qu'à la fin du siècle, l'Homme-Dieu découvre les secrets de son Cœur à une obscure visitandine pour rappeler à un siècle enivré d'abstractions que le Verbe revêtit notre chair et nous aima jusqu'à la mort. La logique est tout. Rien n'existe en dehors d'elle. Tout se rationalise et se mécanise. Descartes pense que les animaux sont des machines ; les paysages ne sont plus goûtés que domestiqués, asservis dans des jardins, d'ailleurs admirables de pompe ordonnée. Tout le reste est jugé en dehors du goût et de la raison. Tout ce qui sent l'imprévu, le capricieux, tout ce qui n'est pas nu comme une colonne, carré comme un temple ou pointu comme un if est considéré comme gothique. Il y a des êtres créés par Dieu, des animaux, des plantes, des choses que ce siècle ne juge pas nobles, et déclare indignes d'être chantées en poésie. Aussi à tant corriger, embellir, comme ils disent, la nature, finit-on par s'en écarter. Dans l'étude de l'homme où cependant ils triomphent, ils ne parviendront jamais à égaler la grandiose simplicité des antiques. Sans cesse l'on madrigalise et l'on romance. Même pour gémir les plus pathétiques transports on s'exprime en beaux discours avec des pointes. Oreste se livre aux Furies dans un langage

d'ambassadeur et ne tombe qu'une fois sa péroraison terminée (1). Fénelon, qui se connaissait en belles-lettres, écrit à propos du Théâtre de son temps ces réflexions sévères mais d'un sens bien profond : « Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels spectacles, je ressens une véritable joie de ce qu'ils sont chez nous imparfaits en leur genre. Nos poètes les ont rendus languissants, fades et doucereux comme les romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourments. On y veut mourir en se portant bien. Une personne très imparfaite est nommée un Soleil, ou tout au moins une Aurore. Ses yeux sont deux Astres. Tous les termes sont outrés, et rien ne montre une vraie passion. Tant mieux ; la faiblesse du poison diminue le mal. Mais il me semble qu'on pourrait donner aux Tragédies une merveilleuse force, suivant les idées très philosophiques de l'antiquité, sans y mêler cet amour volage et déréglé qui fait tant de ravages (2) ». Et critiquant le récit de Théra-

(1) Certains ont voulu voir dans ce passage une condamnation intégrale de Racine ! Qu'on ne nous fasse point cette injure ! Nous ne parlons ici que du rôle d'Oreste qui nous semble d'un exemple caractéristique pour notre thèse. Mais l'admirable créateur de Phèdre, d'Andromaque, d'Hermione, d'Agrippine vit dans toutes nos mémoires au-dessus de toutes nos écoles. Quand donc ne s'arrêtera-t-on plus à la lettre et comprendra-t-on un texte en esprit et en vérité ?

(2) *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la chaire en particulier, avec une lettre écrite à l'Académie Française*, par feu Messire François de Salignac de la Motte-Fénelon, etc., à Paris, chez les Frères Estienne, libraires, rue Saint-Jacques, à la Vertu, 1754, p. 342.

mène à ce point de vue, il remarque avec non moins de justesse : « Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée et si contraire à la vraisemblance. Il ne fait dire à Œdipe que des mots entrecoupés. Tout est douleur... C'est plutôt un gémissement ou un cri qu'un discours (1) ».

Aberration de l'esprit et non du cœur. Versailles agit encore à distance sur nous avec un empire irrésistible. Allez donc au milieu de tant de prestigieux artifices, devant une réussite si parfaite du génie humain, ne pas croire que l'univers s'arrête au Tapis vert, et ne pas juger la Terre de l'Œil-de-Bœuf ! Les meilleures têtes chancelleraient d'orgueil. Cette conception a sa grandeur comme les Pyramides et le Parthénon. Mais elle n'est pas l'expression véridique, le témoignage fidèle et intégral de l'homme tel que la Foi nous le révèle. Elle fait trop croire que les cieux et la terre racontent la gloire de l'homme. Or c'est celle de Dieu qu'ils ont mission de nous enseigner. En ce sens, ils nous dépassent et nous ne les égalerons jamais.

Je sais qu'en parlant ainsi, je heurte beaucoup de préjugés. Il est si facile de joindre les mains, de dire « Nos grands classiques » et de les admirer avec la foi du charbonnier ! Certes nous les aimons et pratiquons plus que nul autre ; pour tout littérateur qui a le respect de sa langue, c'est à leurs ouvrages qu'il doit sans cesse

(1) *Ibid.*, p. 348.

revenir comme à la maison paternelle ; il y trouvera force, clarté, goût de l'ensemble, précision du terme, mais de grâce, qu'il ne pense pas que l'univers se soit arrêté là ! et surtout s'il est chrétien, qu'il ne ferme pas volontairement les yeux sur de si graves errements ! Aimons-les plutôt avec le sage discernement que montra un Fénelon, nous l'avons vu, et la plupart des grands esprits de ce temps. Car tous sentent à un moment donné la fausse position où les contraint leur esthétique. Corneille rêve toujours d'une tragédie chrétienne, et à la fin de sa vie, il s'enferme dans son Imitation de Jésus-Christ ; un Pascal appelle les « beautés poétiques » de son époque, un « jargon » ; il avoue ne pas comprendre en quoi consiste une beauté poétique, lui qui nous donne un des plus beaux poèmes de la Terre avec sa Nuit de Feu ; un Bossuet accable de son mépris ceux qui passent leur vie à tourner un vers, arrondir une période sans croire que la vérité leur soit nécessaire ; il s'indigne que la Religion soit absente des ouvrages des poètes chrétiens aussi bien que de ceux des païens. Et Racine effrayé quitte le théâtre à trente-huit ans.

C'est encore un coup qu'ils sentent l'antinomie entre leur foi profonde non encore troublée et cette conception de l'étude et de l'art, toute païenne. Vienne, après eux, un siècle, aussi curieux de l'esprit et chez qui cette curiosité ne soit plus tempérée par une solide piété ; le divorce meurtrier entre la raison et la foi écla-

tera au grand jour. Et cette fausse conception sera si fort accréditée qu'au XIXe siècle, des apologistes animés des meilleures intentions, Bonald et le Lamennais du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, croiront servir la vérité en laissant la raison de côté et en appuyant la Religion l'un sur le fidéisme, l'autre sur le traditionnalisme.

Il ne faut donc pas que nous, catholiques, nous jetions la pierre au Romantisme, sans accepter de reconnaître les premières intentions qui l'animèrent. Incontestablement à son origine, le Romantisme est un effort de libération contre le paganisme du siècle précédent. Si Chateaubriand n'eût apporté dans son *Génie du Christianisme* qu'un succédané de Rousseau, on ne l'eût point accueilli comme un libérateur, car toutes les mémoires savaient la profession de foi du Vicaire Savoyard et les œuvres de Jean-Jacques étaient dans toutes les bibliothèques. La sensibilité de René, si inquiétante qu'elle fût, rendait un son tout autre que celle du Promeneur solitaire. N'est-ce pas Chateaubriand qui le premier a reconnu que la cathédrale était le grand monument de l'art occidental et qui a relevé l'architecture dite gothique du véritable opprobre où on la tenait? N'est-ce pas Chateaubriand encore qui le premier a chanté la splendeur des Mystères chrétiens et des Sacrements, la magnificence de la liturgie et du chant grégorien? Tout cela, je pense, n'était pas dans Rousseau. Non, l'on n'a pas

tranché la question quand on a défini le Romantisme un désordre du sentiment. C'est un problème bien plus complexe. Il nous est facile, maintenant, de sourire de pitié devant les enthousiasmes des Montalembert, des Lacordaire, des Ozanam? Mais croyez-vous qu'ils n'avaient pas plutôt un juste pressentiment en discernant dans ce mouvement un réveil religieux à diriger et à éclairer? Est-ce leur faute s'il a dévié? Victor Hugo, dans la préface des *Odes et Ballades*, n'écrivait-il pas « que l'histoire de l'humanité n'offrait d'intérêt ou de sens que vue du haut des idées monarchiques et religieuses »? Joseph de Maistre n'eût pas mieux dit. Que ce mouvement ait vite tourné court, rien de plus vrai ; qu'il ait été vicié dans sa source par Rousseau, c'est encore plus vrai ; que ses effets aient eu des conséquences funestes et aient jeté notre littérature dans les plus graves désordres, je l'accorde bien volontiers ; qu'il soit devenu synonyme d'anarchie intellectuelle, cela ne fait plus de doute. Mais ce n'est point parce qu'il tenta de revenir à un art plus sensible et plus proche de la vie. Tout esprit impartial ne peut contester qu'après le dessèchement du XVIIIe siècle, nous n'ayons eu besoin comme le fameux Antée de reprendre des forces, en touchant la terre. La cause de l'avortement du Romantisme, c'est qu'il manqua de solide doctrine religieuse, c'est que Chateaubriand ne fut pas saint Thomas et qu'il se figura que changer les décors suffisait pour renouveler

les âmes. Or le virus de l'*Encyclopédie* n'était point expulsé, les néfastes doctrines de l'individualisme révolutionnaire restaient des dogmes intangibles, elles pervertirent tout cet élan religieux et le firent sombrer dans le panthéisme le plus dissolvant.

Et pourtant quel rôle prépondérant nous sommes appelés à tenir en ces matières ! Tout ce qui est humain est nôtre. Pas une école qui ne soit catholique par ce qu'elle nous apporte de fécond et qui ne se ruine par ce qu'elle nous oppose.

Quand un Balzac, en plein délire romantique, ramène l'homme à un plus juste sentiment du réel et courbe sa tête sous des lois qui le dépassent, quand un Flaubert réenseigne à l'artiste une observation plus minutieuse de l'univers et de la vie, comment ne pas reconnaître là un retour confus, mêlé d'erreurs grossières sans doute, mais légitime en son fond, à certaines vérités théologiques oubliées par une raison ivre d'elle-même? par exemple, que la création de Dieu, « ouvrage de ses doigts », a une grandeur qui dépasse notre entendement, qu'il ne faut pas nous lasser de la contempler avec une piété attentive et respectueuse, nous souvenant que tout dans le plan divin a sa place et son rôle, depuis le séraphin jusqu'à l'atome, que toute créature enfin reflète la face éternelle par le fait même qu'elle existe et que nul détail n'est négligeable, car Dieu, est-il dit dans l'Évangile, sait le compte des cheveux de notre

tête et des plumes du passereau ? Quand un Flaubert encore ruine l'idole romantique de l'amour libre, étale la platitude de l'adultère et la vulgarité du romanesque, notre doctrine, sur ces points, n'est-elle pas d'accord avec lui, ne va-t-elle même pas plus loin que lui pour dépeindre l'état d'une âme que la grâce a quittée ? L'Écriture ne nous dit-elle pas que sous la loi de péché rien de sain ne subsiste dans notre chair ? Ezéchiel, Job, Isaïe ne nous peignent-ils pas avec la plus grande hardiesse notre ignominieuse misère ? La vision catholique pénètre aussi bien dans les enfers que dans les paradis. Elle n'a peur de rien. Le rayonnement de sa pureté transfigure tout. La vision catholique entre partout, proférant les paroles de vie : avec Paphnuce dans la chambre de Thaïs, avec Agnès dans le lupanar, avec Daniel au milieu de l'orgie de Balthazar ; elle dénombre avec Angèle de Foligno, pour les brûler au fer rouge de la honte, tous les tristes péchés de la convoitise charnelle ; avec Ezéchiel elle évoque les prostituées sous les térébinthes et au carrefour des rues, elle flétrit les fornications d'Oola et d'Ooliba. Encore une fois elle brave tout parce qu'elle est pure et sait voir purement, parce que pour elle la chair, loin d'être un objet de mépris qu'on veut ignorer ou condamner à la réprobation absolue, la chair a un prix infini, la chair est une créature de Dieu, la chair est le temple de l'Esprit-Saint, la chair a été revêtue par le Verbe lui-même, la chair est la chrysalide où

notre âme s'éprouve à la vie éternelle, la chair enfin ressuscitera au dernier jour pour jouir de la gloire dans tous les siècles des siècles.

Mais là ne s'arrête point la vision catholique; au-delà des corps elle pénètre jusqu'aux esprits; au-delà des apparences, elle pressent les substances. Et quand le symbolisme, réagissant contre les excès évidents et grossiers du naturalisme, prétend nous découvrir une atmosphère plus mystérieuse et plus lyrique baignant les choses, là encore, bien mieux que le symbolisme qui ne nous parle que si vaguement de ces correspondances secrètes et subtiles entre l'esprit et l'univers, et bien avant lui, saint Paul est là qui nous révèle que les choses visibles ne sont que les reflets des choses invisibles, qu'en nous l'esprit pousse des gémissements inénarrables.

Alors que la plupart du temps le symbolisme confond le symbole avec l'allégorie, le mystère avec l'obscurité, David à chaque aurore nous donne notre Art Poétique :

Les cieux racontent la gloire de Dieu ; le firmament annonce l'œuvre de ses mains.

Le jour en parle au jour et la nuit l'apprend à la nuit.

Ce ne sont pas des paroles frivoles ni des discours dont on n'entend pas le sens.

Leur langage va par toute la terre et leur voix jusqu'aux extrémités du monde.

David nous chantait cela, mais nous n'y pensions pas... Il serait temps d'y penser : la poésie

contemporaine se débat dans un naturalisme mystique qui l'épuise. Comme aux temps de la grande attente, elle crie et supplie le Ciel que l'Esprit descende des Cieux implacables comme une rosée rafraîchissante sur la terre desséchée. Elle ne peut plus supporter sa solitude face à face avec une puissance aveugle, muette, qui ne se révèle que par la germination et la destruction. Ce que le blé et la vigne savent chaque matin, ne voyez-vous pas qu'elle meurt de l'ignorer ? Elle ne voit plus sur la terre l'effusion du sang divin et elle ne peut s'en consoler.

Nature, s'écrie un des poètes les plus pathétiques de notre temps,

> Nature, vous faut-il une âme qui s'égare
> Et qui mêle à votre âcre et printanier levain
> L'inutile désir d'un amour plus divin
> Que vous désabusez et que rien ne répare?

*
* *

Ne répondrons-nous pas à ces cris angoissés, nous qui possédons les secrets de la Vie éternelle?

Il faut que l'Art confesse Jésus-Christ. Il faut qu'il choisisse définitivement entre la vérité et le mensonge, qu'il se donne tout entier ; sans quoi nous le verrons reprendre plus misérable encore le chemin de l'exil... Nous avons en effet connu des périodes de spiritualité analogues à celles que nous commençons. Lors du

Génie du Christianisme, lors des *Premières Méditations*, lors plus récemment du mouvement *néo-chrétien*, quand Spuller parlait de l'*esprit nouveau*, quand ce qu'on appelait la *pitié russe* emportait les âmes vers un Christ de bonté naïvement indulgente, quand on fondait une Union pour l'*action morale*, quand au Théâtre Vivienne ou aux Funambules on représentait les Mystères de Noël. Nous savons, hélas ! où nous ont menés ces imprécises manifestations ! Nous ne devons pas nous en étonner : un spiritualisme vague, qui ne s'appuie pas sur des réalités dogmatiques mais réserve à la raison le droit de tailler Dieu à son image et d'être la législatrice infaillible des actions humaines, ce spiritualisme-là ne peut rien enfanter de durable et se voit bientôt refoulé par une terrible réaction païenne.

C'est pourquoi, quand nous disons que notre Art a soif de Dieu, nous savons de quel Dieu nous parlons, non pas d'un Dieu abstrait et diffus, mais du Dieu eucharistique... Nous aussi, élevés dans l'intellectualisme allemand, nous avons pensé jadis : « Dieu peut être, ce n'est pas autre chose que le nom mystique de l'Idéal, de l'Infinie Perfection vers quoi nous tendons sans jamais l'atteindre ». Et une adhésion purement intellectuelle nous paraissait non seulement suffisante, mais la seule digne, cependant que notre cœur qui ne se contentait pas du pain sec de ces abstractions se grisait frénétiquement de toutes les apparences... Or au

milieu de nos égarements, soudain, voici que nous avons le sentiment d'une Présence réelle. Il est là comme devant Thomas qui se refusait à croire à son humanité ressuscitée et il nous fait toucher du doigt la blessure de son côté. Nous entendons battre ce Cœur qui a tant aimé les hommes. De nouveau nous croyons à l'Homme-Dieu, au Christ Incarné. Et nous tombons la face contre terre en criant : « Seigneur, je vois et je crois! »

Ce que j'écris ici, je sais que des milliers de ma génération le ratifient et le répètent dans leur cœur. Nous ne savons plus ce que veut dire la Justice en soi, l'Idéal en soi, la Vérité en soi, et toutes leurs entités. Nous ne croyons qu'en Jésus-Christ crucifié qui nous a tout révélé. A Dieu ne plaise que nous cherchions une méthode, un chemin vers de nouvelles terres en dehors de Celui qui a dit : « Je suis la Voie. » A Dieu ne plaise que nous méditions sur l'ordre des mondes en dehors de Celui qui a dit : « Je suis la Vérité. » A Dieu ne plaise enfin, quand la Vie chante et se propose à nos rythmes et à nos lignes, que nous l'exprimions en dehors de Celui qui a dit : « Je suis la Vie! »

« Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. » Voilà toute notre esthétique.

Il y a trop longtemps que nous, catholiques, nous n'avons pas tenu compte de ce grand hommage à Dieu que doit être l'Art, il y a trop longtemps que nous l'avons profané ou méprisé. Il faut que cela cesse. Il faut que nous fassions

rentrer le Christ dans l'Art, comme nous travaillons à le faire rentrer dans la vie civile. Nous réclamons le christianisme intégral dans l'Art au même titre que nous le voulons restaurer dans le domaine économique. C'est la même synthèse ébranlée par la Renaissance, ruinée par l'Encyclopédie, que nous nous efforçons de reconstruire. Sans préjugés, nous avons résolu d'étudier cette immense question de l'art. Nous n'aurons pas égard aux idoles réputées intangibles, nous n'aurons point même égard à nos inclinations personnelles, aux charmes d'un art qui peut avoir sa grandeur ou sa grâce, nous nous souviendrons seulement que l'arbre retranché porte plus de fruits et que tout art comme tout amour vit de sacrifices. Là, comme partout ailleurs, il ne s'agit plus de nuances, de distinctions, il s'agit de savoir si le livre et l'image sont pour ou contre la plénitude de l'Être réalisée sur terre par le Christ. Il ne faut plus que tant de cœurs et d'imaginations échappent à cet amour par notre faute et que Dieu nous demande : « Qu'as-tu fait de ton frère ? Je t'avais donné la plus riche vision du monde qui n'excluait pas la vision antique mais l'amplifiait, lui donnait tout son sens divin. Je t'avais donné le Buisson de l'Horeb, la vigne d'Engaddi, les éclairs du Sinaï, l'étable de Bethléem, le puits de Samarie, le Thabor et le Golgotha. Je t'avais donné toute la terre ! Et mon Esprit t'avait conféré le pouvoir de parler toutes les langues... Mais tu as méprisé tout cela : tu as

laissé tes frères s'égarer dans les déserts et les mirages et courir aux citernes desséchées, loin de mon eau vive ; tu as laissé ravir les lyres par les infidèles qui les ont dédiées à des dieux obscurs qui donnent le vertige… »

Certainement, il y a un réveil religieux dans tous les domaines de l'intelligence. Mais l'ennemi veille, et si nous ne sommes pas là pour préciser ces obscures intuitions, orienter ces désirs vagues, étancher d'eau vive ces soifs incertaines, si nous ne savons comprendre que, *si nous le voulons*, nous pouvons tenir dans tous les ordres de connaissance notre éclatante Revanche de l'Encyclopédie, bientôt cette belle et généreuse Renaissance de la pensée française sombrera dans le plus équivoque mysticisme où seuls l'orgueil païen et les forces obscures de l'instinct trouveront leur profit. Positivisme et panthéisme se partageront nos dépouilles. Naturalisme plus dangereux encore que celui dont nous sortons, car il sera nourri d'une théologie très spécieuse qui n'exclura aucun culte mais les embrassera tous dans un Panthéon dédié à la gloire de l'homme déifié.

IV

LES DEUX LYRES

I. — La Poésie mystique

Il convient d'abord de définir ce que nous entendons par poésie mystique. Disons tout de suite que nous ne touchons pas là aux domaines surnaturels et réservés qu'ont explorés les saints. En poésie le terme de mystique n'entraîne nullement un sens rigoureux de ravissement ou d'extase ; il reste dans le domaine de l'imagination lyrique et signifie simplement, faute d'autre expression adéquate, le sentiment intense éprouvé par le poète en face du mystère invisible qui anime le monde ; c'est comme une divination qui perce les apparences et cherche à saisir les êtres dans leur réalité éternelle ; en bref c'est l'amour de Dieu ou du divin, selon que nous sommes catholiques ou panthéistes, mais amour ressenti non plus idéalement et comme à la surface de notre intelligence et de notre cœur, mais dans notre substance même, c'est l'amour de notre être pour l'Être même.

Cet état n'est pas une vertu qu'on acquiert par effort ou mérite, mais un don inné, sublime et périlleux qui peut aussi bien mener aux pires désordres comme il arrive pour un Michelet qu'aux sommets de la vision comme il arrive pour un Dante. Ce qui faisait dire à l'étonnante Angèle de Foligno : « L'amour de Dieu m'est par-dessus tout suspect ; s'il n'est armé de discernement, il va à la mort ou à l'illusion. S'il n'est discret, il court à une catastrophe. Ce qui commence sans ordre ne peut aboutir à rien. »

Ce don est le don lyrique par excellence, et nous avons vu précédemment qu'aux origines toute poésie puise son inspiration dans le mysticisme. Cette théorie mystique de l'inspiration est si fort accréditée qu'aux époques classiques où, séparée en fait de la religion, enfermée en des règles fixes, la poésie vise surtout à la mesure, à l'ordonnance des parties, où, loin d'être le délire sacré, la *manie* dont parle Platon, elle n'est plus que le plaisir le plus noble de l'esprit, celui qui flatte les plus délicates facultés, cette théorie mystique est cependant si forte qu'un Quintilien, un Horace, un Boileau même la consigneront dans leurs canons poétiques. On se souvient des vers de Boileau :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète.

Mais ce décret n'est plus qu'une allusion

conventionnelle à la croyance primitive. Figures de rhétorique. Là où Platon dit : « sanctuaire de la poésie », Boileau dit : « l'art des vers », et plus loin : « du bel esprit la carrière épineuse ». Là où Platon dit : « possession et délire, divine folie », Boileau dit, comme dans l'ode sur la Prise de Namur : « une docte ivresse ».

C'est que la poésie aux âges de perfection classique n'est pas mystique ; chemin faisant, elle a constitué ses règles, elle a reconnu son pouvoir sur le cœur des hommes et que la route la plus sûre pour gagner celui-ci est de chanter ses passions ; l'humanité, qui a appris à se connaître davantage et, mon Dieu, à se plaire en elle-même grâce aux longs loisirs de la civilisation et à l'agrément de la vie de société, offre des sujets si intéressants qu'on ne se lasse pas de les peindre. On est très bien au milieu des charmantes apparences ; elles sont encore dans toute la séduction de leur nouveauté ; pourquoi remonter aux causes mystérieuses, engager le cœur et la pensée dans une voie qui risquerait de troubler l'ordre commode où se délectent les beaux esprits ? Il faut laisser de côté Dieu et la nature. Aux âges classiques c'est la psychologie et la rhétorique qui triomphent, le bel esprit comme dit Boileau ; au lyrisme proprement dit se substituent des genres littéraires comme la tragédie, la comédie, la poésie légère et didactique, l'histoire, l'éloquence, la satire, genres qui atteignent d'ailleurs un point de perfection incomparable. C'est le règne de

l'humanisme, si nous donnons à ce terme le sens incomplet consacré par la Renaissance. Oui, c'est l'humanisme qui succède au mysticisme. Anacréon et Ménandre règnent en place d'Homère et d'Eschyle. La poésie ne semble pouvoir être mystique qu'aux origines ou aux périodes de renouvellement spirituel.

C'est pourquoi en France, où dès ses premiers balbutiements la littérature s'imprègne de l'humanisme latin et en devient l'héritière — n'oublions pas qu'Ausone, un des derniers poètes latins, est un Gallo-Romain — la poésie mystique proprement dite n'apparaît guère qu'après le grand bouleversement romantique. Cependant, comme le feu sacré ne meurt jamais, on découvre certaines lueurs fort intéressantes au point de vue qui nous occupe avant le XIXe siècle. Avant de toucher les grandes flammes, fumeuses ou non, du romantisme, il convient de signaler ces mystérieuses et rares clartés.

Le sujet que nous abordons ici est à peu près inédit. Je ne puis en quelques pages toucher à toutes les questions qu'il soulève et qui sont innombrables ; je ne puis qu'indiquer ce que j'appellerais l'esquisse de la poésie mystique en France. S'il manque quelques touches, si certaines places, certains groupements semblent trop éclairés et d'autres pas assez, que mes lecteurs ne m'en tiennent pas rigueur ; c'est tout un livre qu'il me faudrait pour préciser tous ces points, nuancer certaines affirmations, déga-

ger enfin la poésie éternelle des formules qui la défigurent, classicisme, romantisme, presque toujours appliqués dans un sens étroit et conventionnel.

II. — Les origines

Il faut l'avouer, le Moyen Age français, si mystique en ses visions comme nous l'attestent la pierre, le bois et le vélin qu'il nous a laissés, suit une toute autre pente en poésie. A ce point de vue, il y a entre Verlaine et Villon, qui se ressemblent par tant d'endroits, une différence essentielle. Quand, d'occasion, un Rutebeuf, un Charles d'Orléans, un Villon s'adressent à Notre-Seigneur ou à Notre-Dame, c'est en bons paroissiens de leur église, mais sans l'ombre de mysticisme. Comment se fait-il donc qu'alors que l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, entrent si avant dans les arcanes invisibles, la poésie seule reste sous le porche ? C'est que le Moyen Age français a deux langues : le roman, langue d'oïl ou langue d'oc, et le latin, et que c'est un usage consacré d'exprimer en latin, la langue de l'Église et de la Science (ce qui est tout un à cette époque), les hautes et profondes spéculations de l'esprit, laissant à la langue vulgaire le domaine des divertissements, des jeux et des farces. Ainsi l'*Imitation* et tous les traités de philosophie sont publiés en latin. M. Remy de

Gourmont, dans son riche ouvrage, *Le Latin mystique*, nous fait remarquer que cette tradition est si fort accréditée qu'en pleine Renaissance Érasme se servira encore de cet idiome, et que jusqu'au XVIIe siècle cet usage persistera. Qu'on n'oublie pas que Descartes a publié en latin la première édition du *Discours sur la méthode*. C'est aussi en latin que la poésie mystique du Moyen Age s'exprimera, dans les traités extraordinaires d'un Alain de Lisle, dans les hymnes, les proses, les séquences, sonores et ferventes des Adam de Saint-Victor et des saint Bernard, dans ce trésor lyrique prodigieux et encore trop peu connu que nous révèle l'année liturgique. La Poésie catholique en France au Moyen Age, c'est le *Jesu dulcis memoria* de saint Bernard, le *Sacris solemniis*, le *Verbum supernum*, le *Lauda Sion* de saint Thomas d'Aquin, que nos pères allaient écouter retentir sous les voûtes des cathédrales.

Mais aux yeux de nos pères (comme aux nôtres il n'y a pas encore longtemps) cela, c'était de la liturgie, ce n'était pas de la poésie. Au Moyen Age le poète n'est pas du tout considéré comme un inspiré, c'est un jongleur, un baladin à qui l'on ne demande que de plaire et de divertir. Eux-mêmes ne prétendent à rien de plus. Tout l'esprit mondain de la Renaissance, apparat, galanterie, fiction, est déjà dans les ballades de Charles d'Orléans. Dans ses *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age*, M. Edmond Faral

a prouvé victorieusement que les romans du XIIe siècle, « loin d'avoir été le fruit d'une inspiration toute spontanée, se rattachent à une tradition littéraire qui plonge plusieurs de ses racines dans un passé certain. Le Moyen Age a connu l'antiquité beaucoup mieux qu'on ne le dit d'ordinaire, et au moins sur la poésie des Latins, on n'était guère moins bien renseigné en 1130 qu'en 1550. » Il ne faut donc pas nous étonner si la théorie de la fiction poétique adoptée par la Pléiade est déjà en bouton sinon en fleurs dans le *Roman de la Rose*; la Renaissance ne fera que codifier, émonder, raffiner la théorie de la fiction romanesque popularisée par l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung. Alors on ne verra la Nature et l'Amour en poésie qu'à travers une mythologie tout allégorique, érudite et inaccessible à la foule et à laquelle personne ne croit, bien entendu, mais qui est, qui doit être la poésie, puisque l'Antiquité a chanté ainsi. Pour qui se pique de lettres, de bel esprit, comme dira Boileau, chanter les blés sans invoquer Cérès, la Poésie sans Apollon, le Parnasse, le Permesse, les Muses, c'est de la barbarie.

Minerve est la prudence et Vénus la beauté;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

(*Art Poétique*, C. III).

J'entends bien les objections qu'on va me poser : et les *Cantiques* de Racine et *l'Imitation de Jésus-Christ* et les psaumes de Corneille? Ce sont, il est vrai, d'incomparables vers religieux, comme d'ailleurs sous la Renaissance Ronsard, du Bellay, Desportes, Bertaut en ont fait, mais ce n'est pas de la poésie mystique ; ce sont des traductions de génie, de pieux et sublimes exercices. Sans doute les stances de Polyeucte ont un frémissement, çà et là, qui nous montre ce que l'esthétique de la Renaissance nous a fait perdre en empêchant Corneille de suivre sa libre pente.

Source délicieuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?...

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

L'aile a frémi et nous emporte vers un platonisme chrétien déjà mystique. Mais ce n'est qu'un grandiose éclair vite éteint.

Bossuet, Pascal et, par intermittences, l'insaisissable Fénelon, auront, eux aussi, de grands pressentiments du lyrisme éternel. Dans le *Traité de la concupiscence* Bossuet, ne pouvant maîtriser les tumultueux bouillonnements d'images que sans cesse l'enthousiasme biblique réalimente en lui, s'écrie soudain au milieu d'une

implacable analyse : « Seigneur, je me suis levé la nuit avec David pour contempler la lune et les étoiles, ouvrages de vos doigts! » et il nous donne une majestueuse description symbolique du clair de lune.

Mais le grand poète mystique de cette époque c'est Pascal. Et sans doute eût-il été bien étonné si on le lui eût dit, tant à cette époque lyrisme et poésie pouvaient très bien être choses distinctes! Pourtant celui qui a écrit la méditation sur l'infiniment petit et le célèbre passage : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye », apporte une note, un nombre, inconnus à son temps. Le *Mystère de Jésus*, d'une harmonie si brûlante, d'une mesure si pathétique et qui fait songer parfois à la *Passion selon saint Jean* de Bach, touche le point secret de notre être avec une persuasion invincible. Ici Pascal se dépouille de sa sombre colère, de son mépris, de sa violence. Ce n'est plus lui qui parle, vraiment c'est le Christ qui vit en lui et qui profère des mots d'une douceur, d'une tendresse inconnue à la terre. Ici Pascal touche aux plus hauts sommets de la mystique parce qu'il a compris son néant et la grandeur de Dieu; il s'efface, se compte pour rien, et dans cet abîme il savoure en frémissant son amour, un amour plus éperdu que toutes les amours humaines, l'Amour même avec ses langueurs, ses tendresses, ses élans, ses tremblements qui arrachent à la mort. Le Mystère de Jésus, et le *Mémorial*, cette étonnante prose qu'il portait sur lui depuis la nuit de feu

du 23 novembre 1654, d'une ferveur si lyrique, se brisant en monosyllables qui nous percent comme les traits du Séraphin qui apparut à saint François (vous vous rappelez : « Feu. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Joie. Joie. Pleurs de joie. Renonciation totale et douce à Jésus-Christ et à mon directeur »), le mystère de Jésus et le mémorial renferment des accents que ne démentiraient pas les Saints les plus enivrés. Et comme eux tous, Pascal aime l'Époux comme il veut être aimé, dans son ignominie et sa honte. C'est ici qu'est le vrai Pascal, celui en qui toute la poésie mystique de notre temps va s'abreuver sans cesse ; c'est là ce qui fait l'âme des *Pensées*, qui soulève si haut ce livre et en fait une cime sacrée du monde spirituel au même rang que les *Confessions* de saint Augustin.

C'est pourquoi le XVIIIe siècle a tant haï Pascal, ce siècle où vraiment l'on ne peut s'arrêter aux estimables vers religieux que nous ont laissés J.-B. Rousseau, Lebrun et Gilbert, comme à des documents de poésie mystique. Peut-être conviendrait-il d'exhumer l'étrange Philosophe Inconnu Claude de Saint-Martin, ce théosophe dont les traités renferment d'extraordinaires effusions lyriques ? Mais c'est d'une littérature trop spéciale, trop hermétique, pour qu'il nous retienne dans un sujet de pure littérature. Et Rousseau ? Sans doute Jean-Jacques possédait tous les dons essentiels pour être un grand poète

mystique, mais sa basse et sensuelle conception de l'amour et de la religion l'empêchèrent de s'élever jamais à une ontologie intéressante. Il demeure toujours grossièrement sensualiste ; son Dieu est d'une niaiserie, d'une vulgarité rebutante ; en considérant Rousseau du seul point de vue mystique bien entendu, c'est un Michelet avorté.

Qu'on l'aime ou qu'on maudisse les désordres où il nous a entraînés, il est incontestable qu'initialement et toute question de principes littéraires mise à part, le romantisme fut une inquiète recherche, pleine d'égarements et de chutes, mais sincère, du mysticisme originel, un besoin de s'évader des boudoirs encombrés de bouquets à Chloris, d'appas, de feux et de faux-dieux d'alcôve, de tout le fatras écœurant de la poésie que Pascal qualifiait déjà de jargon, vers un lyrisme qui exprimât plus intimement, plus profondément le mystère de l'âme et du monde. « O terrains d'alluvions ! s'écrie André Gide, terres nouvelles, difficiles et dangereuses, mais fécondes infiniment ! C'est de vos plus farouches puissances, et qui n'écouteront d'autre contrainte que celles d'un art souverain, que naîtront, je le sais, les œuvres les plus merveilleuses ! » Rousseau, puis Chateaubriand nous ont redécouvert, au delà des bosquets et des jardins, la création resplendissante, la nature dont David disait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu ; le firmament annonce l'œuvre de ses mains ; le jour

en parle au jour et la nuit l'apprend à la nuit. » Mais c'est Lamartine qui, le premier, allant plus avant encore, va nous redonner les chants de l'âme ; il va retrouver l'idée primordiale si oubliée que la poésie est fille de la religion, et que l'inspiration du poète est un élan mystique vers Dieu. Ouvrons la *Seconde Préface* des *Méditations*, intitulée *Des Destinées de la Poésie* ; au milieu d'images très flottantes, de tableaux de voyages négligemment prodigués, Lamartine renoue vraiment la tradition antique lorsqu'il définit en ces termes sa poésie : « Quelle qu'ait été, quelle que puisse être encore la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme, et par mon cœur dans mes vers, le fonds en fut toujours un profond instinct de la Divinité dans toutes choses ; une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante ; une conviction ferme et inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout, et que les philosophies, les religions, les poésies n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'être infini, des échelons plus ou moins sublimes pour nous rapprocher successivement de *Celui qui est* ». C'est bien ce retour aux sources spirituelles que reconnurent les lecteurs des *Méditations*, quand au moment où Parny triomphait encore ils entendirent ces accents nouveaux.

On peut sourire de la phraséologie romanti-

que, il est facile de prouver que leurs déclamations recouvrent une mince doctrine ; c'est, en effet, cette absence de doctrine qui devait faire sombrer cette école dans les extravagances les plus puériles ; tous plus ou moins croyaient encore au grossier philosophisme de l'Encyclopédie, et ils ne savaient comment l'accorder avec leurs aspirations religieuses ; la plupart se figurèrent que la poésie était l'opposé de la raison, que l'art l'était de la science, l'inspiration de l'ordre, l'idéal du réel, et accréditèrent cette absurde antinomie dont notre génération se débarrasse à peine. Et c'est ce qui justifie la sévère parole d'André Gide lorsque celui-ci, évoquant les nouvelles terres riches d'alluvion où Rousseau vint herboriser, déclare : « Les romantiques y pénétrèrent en saboteurs. » Cependant, et c'est là l'important, en Lamartine père des poètes romantiques, on peut reconnaître déjà les deux tendances qui vont désormais se partager le lyrisme français et inaugurer une poésie mystique touffue et intéressante : le mysticisme catholique et le mysticisme panthéiste. Des fragments de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*, certaines *Harmonies* et *Méditations* sortent du vague spiritualisme ; Dieu y resplendit comme une présence auguste où la Créature s'abîme jusqu'à s'y anéantir parfois dans une ardente extase. On ne saurait dire si Lamartine est panthéiste ou chrétien ; il est probable qu'il ne le savait pas lui-même ; et ces deux inspirations sont souvent mêlées en lui. Panthéistes et

chrétiens peuvent aussi justement le revendiquer, mais j'inclinerais plutôt à croire que son cœur était foncièrement chrétien, et c'est ce qui ressort de l'opuscule de Barrès : *Abdication du poète*. Ces deux inspirations alternatives ou confondues chez les romantiques, chez un Hugo, par exemple où le Satyre est chanté avec la même foi dans la *Légende des Siècles* que Jésus-Christ dans la *Fin de Satan*, ces deux inspirations ne se distingueront nettement l'une de l'autre qu'avec Michelet d'une part qui codifiera le panthéisme romantique dans une théogonie brûlante, et avec Verlaine et le Rimbaud de la *Saison en Enfer* d'autre part, qui recreuseront l'un et l'autre les cryptes de la Vision catholique.

III. — La Muse panthéiste

Michelet, c'est l'ancêtre de tous les poètes modernes de l'Inconscient. Plus précis que les premiers romantiques, ce qui n'était chez ceux-ci qu'aspirations flottantes, chez lui devient dogme religieux. La Nature est pour lui une déesse vivante, présente et cachée, une Isis qui se dévoile à qui l'aime et croit en elle, et dans chaque femme aussi bien que dans chaque fleur il la voit, séductrice et féconde, éternelle et multiforme. En face d'elle il a des cris d'initiés, des transports ; il trépigne comme une pythie. C'est par lui, par sa conception de l'histoire envisagée comme un Messianisme évolution-

niste, qu'on a justifié les pires folies, le Peuple étant considéré comme l'Incarnation de Dieu même, une sorte de Christ à mille cœurs.

Dans la *Sorcière*, ce livre d'affreuse névrose et de lugubre sadisme, la jeteuse de sort incarne la nature même, opprimée par le Dogme et qui finit par s'en libérer à l'aide de Satan, Satan qui symbolise le Principe fécond de la vie, le vieux Pan que l'on disait mort. Dans un chapitre halluciné intitulé : « Satan triomphe au XVIIe siècle », Michelet s'écrie de Satan : « C'est la Réalité, la substance elle-même qui vient chasser les vaines ombres. On avait follement dit : « Le grand Pan est mort ». Puis, voyant qu'il vivait, on l'avait fait un Dieu du mal. A travers le chaos, on pouvait s'y tromper. Mais le voici qui vit harmonieusement dans la sublime fixité des lois qui dirigent l'étoile et qui non moins dirigent le mystère profond de la vie. » Hugo ira moins loin dans le *Satyre*, mais au fond c'est la même philosophie. Et c'est aussi la même philosophie que célébrera Quinet dans son *Ahasverus* (1). Sous le nom de Satan, c'est le soi-disant principe de vie naturelle que Michelet adore, par delà le bien et le mal comme dira Nietzsche ; et les différents

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que panthéistes en philosophie, Michelet, Hugo et Quinet sont démocrates en politique. Et c'est logique : l'adoration des forces obscures de la vie conduit au fétichisme du Nombre inconscient, du Peuple souverain ; c'est la même idôlatrie. La Vie c'est Dieu, le Peuple c'est Dieu. Dieu n'est pas quelqu'un ; il est *quelque chose*. C'est la grande hérésie moderne.

mythes païens sont interprétés comme des figurations symboliques du naturalisme où l'on se précipite avec délire. Les panthéistes romantiques retrouvent ainsi d'antiques traditions, une ascendance fameuse dans l'hellénisme de Julien l'Apostat, le culte du soleil et d'Isis, mysticisme aux séductions terribles, parce qu'il n'oblige à aucune purification pour l'atteindre, aucune vertu, seulement une acuité sensorielle constamment surveillée.

C'est peut-être Mme la comtesse de Noailles qui représente avec le plus d'éclat et le plus de danger cette forme de mysticisme. Son dernier livre, *Les Vivants et les Morts*, notamment en est comme le rituel où les effusions romantiques s'y précisent et y prennent une allure quasi dogmatique. Mme de Noailles y apparaît comme la grande Prêtresse de la Terre. Que Michelet l'eût aimée ! Nul depuis celui-ci n'a chanté avec une ferveur si religieuse la parure visible du monde, le mystère des germinations, les fêtes des odeurs, des couleurs, des contours et des murmures. Ses sens tendus jusqu'à l'exaspération ont une pénétration extraordinaire, et elle embrasse si pleinement, si exactement la forme contemplée, qu'il semble que nul n'ait rien vu, rien touché, rien entendu, rien respiré avant elle.

C'est qu'elle va plus avant que les apparences ; elle cherche éperdument le sens, le destin et la marque de chaque être ; elle n'est pas qu'un écho sonore ; elle est une amante enivrée, une bacchante initiée à des rites mystérieux ; elle

est une grande païenne au sens très haut où Homère, Eschyle et Sophocle sont païens. Elle ne croit pas au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui faisait pleurer de joie Pascal dans la nuit de feu. Mais elle pressent avec une épouvante extasiée que le monde est l'émanation divine d'une Présence éternelle, que la vie est toujours là, tangible, offrant son visage adorable à nos baisers et elle presse ce visage en ses mains comme une Ménade frénétique. Il semble que chacun de ses poèmes répète les cris que devait pousser cette Phrygienne Achrylis, prêtresse de Cybèle, que nous évoque l'épigramme de Rhianus et dont « les cheveux sacrés avaient souvent flotté au milieu des torches de pin », et c'est la même course impétueuse et brûlante que nous imaginons qu'elle fait. Témoin, ce *Chant du Printemps* qui semble écrit pour quelque fête d'Adonis. Elle ne s'abuse point quand elle s'écrie avec un audacieux orgueil :

Autrefois étendue au bord joyeux des mondes,
Déployée et chantant ainsi que les forêts,
J'écoutais la Nature insondable et féconde
Me livrer des secrets.

Autrefois, et aujourd'hui aussi. Mais aujourd'hui, ce ne sont plus les jardins seuls et le monde visible qui la transportent hors d'elle-même. Dans les *Vivants et les Morts* nous voyons soudain l'existence de l'âme et de sa destinée apparaître à cette païenne sous un jour pathétique. Elle erre comme une égarée, Psyché qui

a perdu sa lampe, dans l'univers qui la séduit sans la retenir ni l'apaiser ; elle s'est éveillée à l'amour ; elle a compris soudain que nous n'étions ni la rose, ni l'oiseau, ni l'étoile, mais un autre infini plus mystérieux et plus splendide encore où la Passion doit se renouveler afin de coopérer au rachat du monde. Cette idée de sacrifice la révolte ; mais elle a beau s'insurger contre ce destin, il s'impose à elle tragiquement ; et partout, dans les soirs les plus somptueux comme dans les matins les plus enivrés de vie, elle perçoit cette soif d'immolation.

Émouvant romantisme ! Il ne faut point nous étonner si Mme la Comtesse de Noailles reprend en face de l'amour l'attitude de Musset. Sensualité farouche et douloureuse, désir de trouver l'Absolu dans l'objet aimé, panthéisme exaspéré, sanglots, clairs de lune et rossignols, elle reprend tous les thèmes les plus épuisés et leur communique une vie nouvelle. Et vraiment, nous avouons que cette conception de l'amour, si erronée qu'elle soit, si désorganisatrice, nous semble plus noble que le plaisir d'épiderme des Chamfort et des Laclos qu'on veut nous donner comme un idéal classique et qui est tout aussi désorganisateur, tout aussi faux, et bien plus bas, n'ayant pas pour lui l'illusion du cœur. Sans doute il est dangereux de croire que tout amour est Dieu ; mais il est plus dangereux encore de croire que Dieu n'existe pas. Et nous ne pouvons écouter sans une émotion respectueuse la prière, si hésitante soit-elle, que l'au-

teur de *Les Vivants et les Morts* adresse à Dieu qu'elle cherche et pleure de n'avoir su trouver encore. Ce Dieu, ce n'est point au tabernacle qu'elle le cherchera, car elle détourne encore ses yeux du fécond mystère de l'Incarnation ; elle n'a pas réfléchi aux lumineuses paroles du Sermon après la Cène : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; *nul ne vient au Père que par moi.* Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père..., dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu ». Aussi le Père ne s'est-il point révélé. Elle n'est pas sortie d'elle-même ; et quand elle a cru voir Dieu, ce n'était que le mirage de son orgueil qu'elle déifiait.

Je ne puis l'expliquer ; mais votre éclat suprême
Semble être mon reflet au lac d'un paradis.
Un soir je vous ai vu ressembler à moi-même,
Sur la route où mon corps par l'ombre était grandi.

Dangereux quiétisme ! et dont elle ne sortira, après être morte à tant de choses, qu'en mourant enfin à elle-même. Quand l'ardente poétesse comprendra que le renoncement mystique, loin d'être une mutilation, est la suprême exaltation de la personne humaine, quand elle comprendra que mourir à soi-même veut dire tout simplement mourir à ce qui nous enchaîne et nous abaisse, alors elle verra luire cette lumière que le lieu ne renferme point, elle entendra cette harmonie que le temps ne mesure point, elle sentira cette odeur que le vent ne dissipe point, elle goûtera cette saveur qui ne s'épuise pas, et elle

s'attachera à ce qui ne lasse jamais... De ce livre somptueux, lourd, fiévreux, chargé encore des aromes de l'Orient le plus païen, se dégage une douleur magnifique ; et la douleur est la grande purificatrice, l'Épouse sacrée du Rédempteur. C'est une compagne qui connaît le chemin du Calvaire. Nous ne crierons point, comme certaines gens trop pressées, à la conversion imminente de ce génie orageux. « Pas de veau gras ! » répondait un jour M. Barrès à ceux qui voulaient à toutes forces voir en son nationalisme le retour de l'Enfant Prodigue. Ce n'est pas parce que l'on crie : « Seigneur, Seigneur », qu'on a retrouvé sa foi, surtout quand cette invocation s'adresse à une multitude d'idoles. Encore une fois, l'inspiration de *Les Vivants et les Morts* est profondément païenne, mais d'un paganisme plus grave, plus mystique, encore qu'excessivement malsain. Le Christ n'apparaît pas une fois dans ce livre. Cependant ce n'est pas sans émotion, une émotion toute brûlante de charité, que nous écoutons, au milieu des blasphèmes inconscients de la Ménade inspirée, ces strophes humbles et sublimes :

Seigneur, vous l'entendez, je n'ai pas d'autre offrande
Que ces pourpres charbons retirés des enfers.
Depuis longtemps l'eau vive et l'agreste guirlande
S'échappaient de mes bras, épars comme un désert.

Mais ce que je vous donne est le soupir des âges ;
L'orgueil désabusé porte la corde au cou ;
Et ma simple présence est comme un clair présage
Qu'un siècle plus gonflé veut s'écouler en vous.

Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas la faiblesse
Qui me fait vous louer et vers vous me conduit,
Mais l'exaltant soleil, comblé de mes caresses,
Quand mon esprit souffrait, l'a laissé dans la nuit.

J'ai vu que tout priait, le désir et la plainte,
Que les regards priaient en se cherchant entre eux,
Que les emportements, le désir et l'étreinte
Sont la tentation que nous avons de Dieu.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », est-il écrit dans le *Mystère de Jésus*...

IV. — La Muse catholique

Mais si Michelet ouvrait cette voie périlleuse du panthéisme, la lampe de la vierge sage qu'en courant et sans s'y arrêter, Lamartine avait rallumée, bien vacillante, bien pauvre d'huile encore, jetait cependant des éclairs au milieu de ces ténèbres inquiètes ; Baudelaire l'élevait lentement au-dessus de ses *Fleurs du Mal* ; il en était hanté et l'invoquait avec ferveur dans la *Bénédiction du Poète* qui ouvre son livre. Après lui, Verlaine redonnant à cette lumière son nom biblique de *Sagesse* illuminait soudain la demeure d'une clarté oubliée depuis des siècles. Brisant avec tout le panthéisme grandiloquent du romantisme, faisant taire tout délire orgueilleux et toute vaine science, il laissait parler l'âme chrétienne avec des mots qui ouvraient à toute âme de bonne volonté le Paradis de toutes

les joies. C'était la terre promise retrouvée au delà des littératures, sentie dans l'intime de l'être. Comme jadis le soleil et la rose touchaient le poète, soudain le Christ était redevenu sensible à son cœur...

Ce que Verlaine trouvait pour l'intimité spirituelle du cœur, Rimbaud l'allait entrevoir pour les réalités surnaturelles ; il allait transposer dans le domaine littéraire la promesse de saint Augustin, *visio tua merces* (la vision sera ta récompense). Revenu lui aussi des pires abîmes, ayant crié les pires blasphèmes, soudain dans cette épouvantable nuit de plomb et de soufre qu'il appelle *Une saison en Enfer*, des intuitions extraordinaires s'irradient.

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère — Et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la Justice. Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

« Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie, pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce... Le malheur a été mon Dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime.

« Et j'ai fait de bons tours à la folie.

« Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

« Or tout dernièrement, m'étant trouvé sur le point de faire le dernier *couac*, j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

« *La charité est cette clef.* »

Et voici qu'au milieu des délires les plus étranges ce cri de nostalgie hallucinée :

« Ah ! la Science ne va pas assez vite pour nous !

« Mais je m'aperçois que mon esprit dort.

« S'il était bien éveillé toujours à partir de ce moment, nous serions bientôt à la vérité, qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant !...

« S'il avait été éveillé jusqu'à ce moment-ci, c'est que je n'aurais pas cédé aux instincts délétères, à une époque immémoriale !...

« S'il avait toujours été bien éveillé, je voguerais en pleine sagesse !...

« O pureté ! pureté !

« C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! — Par l'esprit on va à Dieu !

« Déchirante infortune ! »

N'est-ce pas un nouvel accent inconnu aux romantiques, ne semble-t-il pas que Rimbaud entr'ouvre la porte des Paradis perdus ?

Et ceci :

« Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante : gardien des aromates sacrés, confesseur, martyr...

Tout le grand mysticisme catholique se soulève de sa torpeur séculaire, ouvre les yeux, étonné, encore hagard, mysticisme précis et sûr, riche de personnalité et de résonances humaines.

Et à la fin de son poème Rimbaud s'écrie, comme délivré à jamais, ressuscité déjà :

« Et il me sera loisible de posséder la Vérité dans une âme et un corps. »

Cette parole, la dernière qu'il nous ait laissée, achève de restituer au lyrisme son antique mission : révéler l'énigme du monde et de l'homme par le mystère de l'Incarnation.

*
* *

« Arthur Rimbaud, a écrit Paul Claudel, fut un mystique à l'état sauvage, une source perdue qui ressort d'un sol saturé. »

Cette source perdue Claudel va la capter, et elle va devenir un large fleuve qui va féconder tout le lyrisme contemporain.

Si Claudel goûte et voit la nature dans toute sa plénitude, il ne souffre pas qu'elle le domine, Elle est création, elle est sujette. Un seul Être est créateur et réellement vivant : c'est Dieu. Et l'homme rétabli dans ses pouvoirs et ses vertus par le Christ fils de Dieu a pour mission d'offrir à son Père dans son esprit et sa chair l'hommage de toute la création ; c'est par l'homme que celle-ci est tombée de sa splendeur originelle ; c'est en lui-même immolé dans la personne adorable du Verbe incarné qu'il la relève tout entière vers Dieu (*omnia ad me traham*, j'attirerai *tout* à moi, avait dit le Christ).

Au cri de Rimbaud : « Et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps », Claudel répond par le cantique à son Dieu :

« Vous m'avez appelé par mon nom. Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi entre tous ceux de mon âge.

« O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et comme il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité. Et voici que vous êtes quelqu'un tout à coup. »

C'est là la grande révélation lyrique : Dieu n'est plus une vague et incertaine conception spiritualiste comme aux temps du romantisme. Il est un Être vivant : il est quelqu'un qui nous parle et à qui nous parlons. « Tout ce qui est, est Dieu ou Créature », s'était écrié Ruysbrock. Il n'y a donc rien en dehors de ces rapports de l'Être incréé aux créatures. Tout le reste est entité, abstraction, néant. Il n'y a pas de métaphysique réelle en dehors de la Théologie, et le vrai nom de la Poétique est la Mystique. Telle est la philosophie de Claudel, et son lyrisme n'est que la floraison naturelle de sa foi. Il faut remonter jusqu'à Dante pour trouver un poète qui ait à un degré si intense le profond sentiment et comme l'attouchement intellectuel de la Présence divine. Dans son œuvre les mondes visibles sont pénétrés, soulevés par les vertus invisibles. Et l'ordre éternel y resplendit. A tout moment nous plongeons au cœur de l'amour divin ; le Christ est là, non pas sommairement et confusément le Juste chargé des péchés du monde, le Fils offert en oblation au Père offensé ; il y est cela sans doute, mais il y est aussi plus avant encore dans le Mystère de Rédemption, l'Homme premier-né d'entre les morts, l'Adam nouveau en qui nous tous substantiellement nous nous crucifions. C'est le grand drame de l'Humanité ; le dialogue incomparable de Dieu avec l'Homme.

M. Jules Lemaître a dit, à propos de Mallarmé, je crois, que c'était là un auteur difficile. Pour des causes un peu différentes, Paul Claudel est

aussi un auteur difficile ; le lecteur français de culture moyenne et qui aime qu'on lui serve une suite clairement déduite d'événements ou d'idées se trouve, au premier abord, dérouté en présence de ce discours tumultueux, bouillonnant, continûment métaphorique. Claudel ne procède jamais par lents raisonnements ; il méprise les transitions ; comme chez les grands intuitifs, l'idée se présente toujours à lui sous forme de vision ; pour lui, la parole n'est pas un instrument d'abstraction ; elle repousse toute sophistique et toute rhétorique ; elle est un acte ; elle est une créature vivante qui se développe en nous, fleurit et fructifie d'elle-même comme un arbre pousse ses branches. Dans un grand silence qu'il nous communique avec un empire singulier, Claudel assiste à cette croissance du verbe intérieur et reproduit directement chacun de ses périodes dans une langue d'une vigueur tout antique qu'on dirait humide de sève ; le substantif apparaît devant nous, fort de son sens originel, dédaigneux de toute épithète qui ne ferait que l'alourdir ou le défigurer ; Claudel ne décrit pas, il évoque ; il désigne les choses par leur nom, et aussitôt elles sortent de l'ombre.

Laissons les beaux esprits, au seul nom de Claudel, répéter, sur un ton qui n'admet pas la discussion : « Que voulez-vous ? Moi, j'aime les idées claires. » Nous savons trop que, depuis longtemps, ce facile argument sert d'excuse à la paresse de l'intelligence et à la médiocrité du cœur. Pour les gens de cette sorte, les idées

claires, c'est Voltaire et c'est Francisque Sarcey. Quant à nous, efforçons-nous de dégager de l'œuvre de Claudel, — si contestable que puisse être son esthétique du point de vue formel, — le haut enseignement qu'elle renferme ; les petits rieurs ont beau hausser les épaules, ils n'empêcheront pas qu'elle ne soit un grand fleuve rafraîchissant, où les meilleurs de notre génération viennent s'abreuver avidement.

Car cette œuvre désaltère ; elle puise sa vertu dans la réalité même du catholicisme aimé et célébré pour lui-même et non point pour certains attraits particuliers et tout humains. Combien peu savent l'aimer ainsi ! Tantôt, c'est un rêve de beauté qu'on y cherche, tantôt des émotions, tantôt des consolations. Claudel franchit cet amour imparfait ; il aime le catholicisme parce qu'il est la vie intégrale, parce qu'il est la possession la plus intime que nous puissions avoir de Dieu sur la terre ; il ne veut pas choisir ce qui lui plaît davantage en lui, il l'étreint tout entier. Émouvante emprise qui nous saisit, nous emporte loin de l'ennui quotidien, loin de la mort ! Suivons-le dans ces chemins feuillus, où s'emmêle la plus exubérante végétation ; ces fourrés alourdis d'odeurs ne nous conduiront jamais aux abîmes d'orgueil et de désespoir ; soudain une grande éclaircie se fait, et la demeure de lumière apparaît où il fait bon se reposer, où la table est toujours préparée... Jamais il n'a brûlé d'encens aux idoles du siècle qu'il appelle des poupées, des fantômes : la Jus-

tice, le Progrès, l'Humanité, toutes ces choses, dit-il magnifiquement à son Dieu, ne sont que le vide laissé par votre absence. Son Dieu à lui, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu d'Amour qui a tant aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils. Le monde vit continuellement de ce Dieu ; à chaque instant il est créé par lui. Vues dans ce rayonnement, toutes les créatures ont un prix infini, une signification auguste. Le soupir du vent, le regard du ciel, le rythme de la mer, le vol de l'oiseau, ne sont point des manifestations discordantes dues au hasard, mais ont chacun leur rôle dans la symphonie que Dieu compose à sa gloire ; une perpétuelle Providence veille à l'exécution de ce concert.

Dans l'œuvre de Claudel, si complexe, si variée, c'est toujours le même cantique grandiose que l'on entend retentir ; qu'il chante lui-même son délire dans ses *Odes* et ses *Hymnes*, qu'il ordonne sa joie de voir et de comprendre dans *l'Art poétique, la Co-naissance au monde et à soi-même, le Développement de l'Église*, qu'il incarne ses visions dans ses drames, partout l'homme apparaît dans toute sa majesté de créature prédestinée tel que nous l'évoque David dans le psaume huitième : « *Minuisti eum paulo minus ab angelis*... Vous l'avez placé un peu au-dessous des anges... Vous lui avez donné l'empire sur les ouvrages de vos mains... Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. » C'est le héros véritable, non point le rêveur inutile et maladif,

l'être de caprice et de fièvre que nous légua le romantisme, mais le conquérant et l'apôtre, prêtre ou bâtisseur de cathédrale, agriculteur ou dompteur de foules, qui a le mépris de la jouissance et ne s'y attarde jamais, mais se plonge sans cesse au plus ardent de la vie et met hardiment le poids de son épée dans la balance des événements. Il a en lui une force de vie qu'il veut dépenser, que seul l'Absolu contentera ; perpétuellement, il sent en lui ce que Claudel nomme « le noyau germinal, le grain intime, la semence de notre propre nom », et ailleurs encore :

..... Cette vie à moi, cette chose
Non mariée, non née,
La fonction qui est au-dedans de moi-même (1).

Malheur à lui, s'il la détourne de sa fin qui est Dieu et n'en fait qu'un aliment à son orgueil ; il mourra misérablement comme Cébès, et tout son travail s'évanouira dans le néant. Au contraire, si, comme Violaine (2), notre âme murmure : Voici la servante du Seigneur à l'annonce faite par l'Ange, elle

(1) *Tête d'or*, l'Arbre, p. 12.
(2) Jamais peut-être, en aucune autre de ses œuvres, la gloire de servir Dieu n'a été manifestée plus magnifiquement que dans *la Jeune fille Violaine* et dans *l'Annonce faite à Marie*. Ce dernier ouvrage a paru aux éditions de la *Nouvelle Revue française*.

connaîtra l'ineffable joie de la possession ; elle recevra :

> Plus qu'une réponse, le tirement de toute ma substance,
> Comme le secret enfermé au cœur des planètes, le rapport propre de mon être à un être plus grand (1).

Ici-bas, nous n'avons qu'un rôle : accomplir la tâche qui nous est assignée, prendre la part qui nous revient à l'office qui nous appelle perpétuellement. Mettons-nous donc en voyage vers la maison du Père, considérant chaque jour qui s'avance comme le messager de Dieu ; tout nous mène à lui, la douleur comme la joie ; ce n'est pas à nous de choisir la route. Suivons le Fils de l'Homme qui nous dit à tous comme à Pierre : « Je te mènerai là où tu ne veux pas aller ». L'essentiel, ici-bas, c'est d'être dans la main de Dieu, de nous y laisser, afin que nous coopérions à la Rédemption, en nous crucifiant, à l'exemple de Notre-Seigneur, sur nos misères. En cet état, il n'est point de honte, point de nuit, point de mort ; il n'y a qu'une exaltation continuelle en l'Être éternel dont rien ne nous peut séparer.

*
* *

Si, selon son expression, Claudel nous pose sur le pouls même de l'Être avec une telle sûreté

(1) *La jeune fille Violaine*, l'Arbre, p. 488.

théologique, Francis Jammes goûte plus volontiers la vie divine parmi la beauté des créatures visibles. Si le premier est plutôt de la famille de saint Thomas, Francis Jammes est plutôt de la famille de saint François d'Assise.

Il y a environ vingt ans, la mode était au paganisme. Prétendant renouer ainsi la grande tradition lyrique de la Renaissance, les poètes réveillaient partout les échos évanouis des dieux ; le sabot des centaures retentissait à nouveau dans les bois, la syrinx de Pan pleurait le soir dans les roseaux, et les nymphes frissonnantes s'éveillaient sous les saules ; la lyre ne chantait plus que l'épanouissement de la vie physique, telle qu'on croyait la voir resplendir aux siècles antiques ; et les encens les plus précieux, les flambeaux les plus éclatants ne savaient brûler qu'aux autels d'Apollon, de Dionysos et d'Astarté. Leconte de Lisle et Renan régnaient comme des Olympiens ; Anatole France nous promenait en souriant dans le jardin d'Épicure ; le jeune Henri de Régnier déroulait ses fastueuses tapisseries d'automne où les dieux et les déesses menaient leur bacchanale parmi les vignes écrasées et les coupes renversées ; la fougue de Zola, la maîtrise incomparable de Maupassant célébraient les forces les plus implacables de la nature, et même M. Bourget, que la grâce n'avait pas encore touché, s'attardait encore à nous décrire minutieusement les vanités du grand monde. Ah ! le Crucifié, le pâle Essénien, comme l'appelait dédaigneusement Leconte de

Lisle, était bien oublié, et les vapeurs du plaisir de plus en plus épaisses cachaient l'enseignement du Golgotha. Personne n'osait parler en croyant, sauf un Verlaine qui, entre deux délires, poussait une admirable plainte, puis retombait aux pires abîmes, un Barbey d'Aurevilly, cet enfant terrible de la foi que les flammes de la Géhenne semblaient davantage séduire que les clartés du ciel et qui trouvait de diaboliques délices à décrire par le menu les péchés capitaux, un Léon Bloy, solitaire et furieux, qui hurlait de frénétiques aboiements de chien de garde aux portes de la cité sainte, un Rimbaud qui du fond de son enfer criait son épouvante géniale... Quant à Huysmans, il était encore tout englué aux pots de colle de l'atelier des sœurs Vatard, et l'orgue à bouche de des Esseintes distrayait encore sa dyspepsie... A peine si, à l'horizon, le satanisme grimaçait à ses yeux hantés dans la forêt de Gilles de Rais.

C'est alors que, dans une vieille ville des Pyrénées que le gave arrose, une voix fraîche, presque une voix d'enfant, s'éleva, qui chantait les êtres avec la plus grande simplicité; elle n'invoquait point les dieux, ne se targuait point de théories esthétiques ; elle disait les rencontres de la coutumière promenade, le petit âne qui s'en va au marché, la carriole où bêle le mouton, les pattes meurtries par les liens, les oies qui défilent en jacassant sur la route, les moineaux éparpillés aux fils du télégraphe, le jardin potager qui connaît le soleil. Cette note sembla si

nouvelle à ce temps habitué à une poésie si livresque et si contractée, qu'on cria qu'un second Rousseau était né, que pour la seconde fois la nature nous était rendue tout entière avec ses odeurs, ses lumières et ses verdures. Ce poète, nullement touché par l'atmosphère panthéiste qui imprégnait alors toutes les sensibilités, aussi loin du débordement romantique de la personnalité que l'anéantissement parnassien dans le grand Tout, seul, considérait les créatures comme ayant une vie distincte, un être particulier, belles chacune selon leurs formes différentes et toutes dignes d'amour et de vénération, parce qu'elles manifestaient toutes ce miracle : être. Et c'était sa joie quotidienne de les voir, et il ne pouvait se lasser de nous la dire ; le plus ordinaire caillou de la route, l'herbe la plus maigre du talus l'arrêtaient. L'univers, pour lui, était une immense arche de Noé, avec des fleurs, des fruits, des plantes, des animaux et des hommes peints et articulés ; et au-dessus de tout cela, le ciel était tendu comme une grande tente, ouvragé de nuages ou d'azur lisse avec un gros soleil au milieu pendant le jour, une lune blanche et des milliers d'étoiles pendant la nuit...

Les malins pouvaient sourire de cette ingénuité. Celui qui avait reçu d'en haut ce don de communier ainsi directement avec la création était un grand poète, et la poésie française allait lui devoir un rajeunissement soudain, une poussée de sève saine et pure qu'on peut dès main-

tenant entendre monter dans les jeunes arbres grandis sur sa terre... Ce poète s'appelait Francis Jammes.

Avant lui, Victor Hugo, avec un grand tapage, avait bien proclamé qu'il n'existait plus de mots sénateurs ni de mots roturiers, que toutes les barrières étaient rompues entre le style noble et le style bas, que maintenant la lyre pouvait tout chanter ; mais ces emphatiques déclamations, vraies en partie pour le vocabulaire, ne l'étaient pas pour le fond des choses : il n'avait pas, comme il l'avait cru, réhabilité le forçat et l'histrion, il s'était simplement servi d'eux pour exercer sur de nouveaux thèmes sa virtuosité verbale ; ses gueux parlent trop bien ; comme les bergers de Virgile, ils ont trop bien appris la rhétorique et ne nous livrent rien de leur vie obscure et silencieuse. Tout ce qui est humble, quotidien, non seulement chez les déshérités de tous les biens, mais en nous-mêmes, notre tâche de chaque jour, nos médiocres petits bonheurs, tout cela était laissé dans l'ombre, jugé sans poésie. Que pouvait avoir de poétique l'existence d'un notaire de province qui griffonne des actes toute la journée, celle de la servante qui fait la lessive et tord le linge de ses bras rougis par l'eau de javelle, celle de la buraliste en tablier noir qui transcrit les dépêches ou détache des timbres derrière son grillage? On ne comprenait pas encore que le véritable lyrisme était bien moins dans les grands gestes, les tumultes de la passion et les exaltations de

l'orgueil, tout ce qui fait beaucoup de bruit autour de nous et tire violemment notre âme au dehors, que dans ce que les mystiques appellent *la vie cachée*...

Le touchant héroïsme de ces gestes, en apparence si médiocres, avait bien tenté Coppée, mais si le peintre des *Humbles* était un fin observateur, un cœur épris de vérité, un artiste expert en son métier, il lui manquait l'imagination lyrique, un gamin de Paris gouaillait en lui qui ne voulait s'étonner de rien, et quand on ne s'étonne pas, il est difficile d'aller bien avant dans le secret des choses. Jammes, au contraire, s'étonne de tout; il ne décrit pas, il chante; les mots les plus vulgaires s'ennoblissent en passant par sa bouche, prennent une gravité splendide qu'on ne leur connaissait pas, un sens inconnu et vénérable, le sens que Dieu même leur conféra. C'est ainsi qu'il a su nous redonner toute la vieille province française, telle que nous l'aimons tous, non pas une province maquillée par un littérateur, mais réelle et touchante, avec ses manies, ses ridicules, son silence, l'horizon des campagnes qui l'entoure; c'est l'auberge où bourdonnent les mouches autour des ronds de verre, sur la toile cirée des tables longues; c'est l'étude de notaire poussiéreuse où somnolent les jeunes clercs; c'est la grande propriété abandonnée où passent sous les catalpas les chapeaux de jeunes filles aux longs rubans, où les anémones dorment aux pelouses d'octobre, où l'eau verdit dans les dou-

ves ; c'est le jardin du presbytère et son allée de buis taillé et ses rosiers ; c'est jusqu'à l'odeur et aux secrets des vieilles commodes où dorment les souvenirs ; ce sont les repas glacés des déclins de septembre où se tait le maniaque grand-père, où l'on entend les coups de fusils des chasseurs retentir dans la plaine ; c'est enfin la pauvre ruelle du faubourg aux pavés durs, encombrée d'enfants sales, bordée de taudis noirs, étouffants, telle qu'il nous l'a décrite dans une immortelle élégie du *Deuil des Primevères* :

Le paysage était humble où tu étais si belle...

Le poète y monte, prosterné à mourir devant ces pauvretés, car, au fond de ces taudis, des vies toutes neuves dorment dans les berceaux d'osier, un oiseau chante dans sa cage accrochée au mur souillé, et le poète n'en peut plus, son cœur éclate de pitié, de tendresse...

Tout Jammes est là, tout le grand don d'amour qu'il a fait à la terre, toute l'humble effusion qu'on n'avait pas encore entendue s'exhaler avec un tel accent depuis François d'Assise. Cet amour était bien le meilleur chemin pour aller à Dieu. Aussi ne fut-on pas étonné quand on apprit que Jammes, se promenant avec sa chienne sur les routes, était entré, pareil à un berger des Nativités primitives, dans l'*Église habillée de feuilles* ; une hirondelle avait dû y faire son nid et l'aveugle à la porte devait agiter son gobelet d'étain. Il n'eut pas à changer sa

voix ni à la guinder ; le rosaire à la main, il s'était agenouillé, il avait confessé ses fautes et s'était avancé à la Table sainte avec les servantes et les vieilles femmes, et, comme il avait admiré l'univers visible, il admira aussi simplement, avec une aussi grande humilité, l'univers invisible ; il ne s'égara pas dans les subtilités intellectuelles, mais il regarda en silence, en pleurant d'amour, le travail de la grâce et le mystère de l'Eucharistie purifier son cœur et faire mûrir en lui des fruits magnifiques ; doucement, docilement, il se laissait faire, se bornant à écouter ces gémissements inénarrables dont parle saint Paul, et à les exprimer fidèlement, nous donnant ainsi des accents du plus profond mysticisme. Ses yeux virent plus loin encore qu'autrefois, ils virent jusqu'à Dieu même, non pas un Dieu abstrait et lointain, mais un Dieu en qui tout vit, tout se meut, tout existe, un Dieu qui s'attache à sa créature, compte les plumes du passereau et les cheveux de notre tête, un Dieu dont il lisait à tout instant la gloire dans la face du soleil et l'éclat de la fleur, dont il lisait l'amour aux croix des routes, dans le silence des églises, aux chevets des lits et dans les yeux bridés des pauvresses ; non, sa vision n'était pas changée, elle était élargie et transfigurée, elle voyait jusqu'à la résurrection glorieuse, elle voyait jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre prédits par les Écritures, et, enivré de cette certitude, il criait aux créatures qu'il avait tant aimées :

L'amour vous frappera de son éternité...

Et depuis, Francis Jammes ne vit plus que dans cet amour transfiguré...

Dans les *Géorgiques chrétiennes* voici qu'il tend vers Dieu l'œuvre éclatante et robuste de sa maturité. Elle n'a point trompé notre attente, mais témoigne, au seuil de ce siècle, du prodigieux renouveau catholique, qui se manifeste dans tous les domaines de l'art. Moins de trente ans après *La Terre* de Zola, elle consacre à nouveau la glèbe à son créateur. Chantée sous le voile des figures ou réellement, c'est vraiment l'Eucharistie que célèbre ce poème du Pain et du Vin ; et il n'est pas un vers qui ne nous redonne la présence de Dieu senti et savouré dans la plus humble tâche quotidienne. Rien de plus simple ni de plus harmonieux que le plan des *Géorgiques chrétiennes* : le poète y décrit l'existence unie, féconde et variée d'une famille d'agriculteurs. Nous les voyons labourer, semer, moissonner, vendanger, prier, aimer, mourir : toute la vie élevée à Dieu, cependant que les anges veillent sur ces actes sacrés.

Des anges moissonnaient à l'heure où bout la ruche,
On voyait sous un arbre et dans l'herbe leur cruche.

De temps en temps l'un de ces anges touchait terre
Et buvait à la cruche une gorgée d'eau claire.

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui est l'honneur du compotier.

Il reprenait son vol et d'abord sa faucille.
Quelque autre alors foulait l'ombre qui fait des grilles.

Ou tous ils descendaient ensemble, ou bien encor
Ensemble reprenaient avec calme l'essor.

Chacun avait passé le bras à sa corbeille
Dont les tresses formaient comme un essaim d'abeilles.

Clarté fondue en la clarté, ces travailleurs
Récoltaient du froment la plus pure des fleurs.

Ils venaient visiter sur ce coin de la terre
La beauté que Dieu donne à la vie ordinaire.

Il serait à souhaiter qu'à titre d'enseignement un livre comme les *Géorgiques chrétiennes* fût répandu, du moins ses meilleurs fragments, dans les écoles et les foyers. Il a toutes les qualités du chant populaire : variété des épisodes, abondance et éclat des images. Loin des vaines rhétoriques, il s'épanouit comme une fleur des champs où resplendit tout le feu de l'été.

*
* *

Avec Charles Péguy nous prenons contact avec un mysticisme plus rude, mais d'une saveur étrangement populaire. La grande inspiration de Péguy c'est le dogme de la Communion des Saints : la sainte Vierge, Jeanne Darc, sainte Geneviève, saint Louis, lui apparaissent réellement vivants, intercesseurs tout-puissants du royaume de France auprès de Dieu. Le premier des lyriques contemporains, Péguy a relevé le mot de charité, il l'a fait rayonner au front de son œuvre comme la pierre radieuse de la couronne des saints. *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* : non pas de la pitié, de l'amour, ni même

de la mission, mais de la *Charité*. Honneur et reconnaissance à ce Gentil venu de si loin, qui nous a rendu dans ce mot l'amour infini, Dieu visible sur la terre, Dieu aimé dans le cœur de chaque homme, Dieu senti, savouré dans tout être créé.

Peu nous importent toutes les objections de détail que l'on peut élever contre l'abus des répétitions, procédé un peu artificiel, un peu puéril même, encore qu'il puisse se légitimer en maint endroit, car ces brusques retours, cette insistance opiniâtre et gauche, ces mots ressassés avec gourmandise, contribuent à donner une impression de rudesse populaire au charme de laquelle j'avoue ne pas être insensible ; mais nous voulons laisser de côté ces disputes littéraires pour ne nous attacher qu'à l'intime vertu de cette œuvre, à sa force singulière en ce siècle sceptique, aveuli, et qui semble sourdre du plus pur Moyen-Age, d'une âme de quelque Villon touché par une vision dantesque et qui nous révélerait les mondes invisibles dans la langue simple et quotidienne de l'enfant qui joue à la marelle, de la servante qui balaye la cuisine, de la bergère qui file, la langue humble des chaumières d'autrefois où fumait la marmite, où le devoir était toujours là tangible, impérieux, dans la tâche mesquine, rebutante, monotone, si héroïque !

Cette figure de Jeanne, qu'elle est étonnante de vie intérieure ! Comme elle brûle et resplendit ! Jamais, depuis les grands mystiques, on

n'était entré avec une telle sûreté de regard dans le secret de l'âme humaine, là où travaillé par les mystérieux appels de la grâce, séduit et terrifié par cet amour de l'Époux qui exige l'abandon complet, la mort de soi-même, l'être se débat dans une nuit de feu, d'angoisse, de solitude, où seul veille notre désir d'aimer à qui rien ne répond dans la ténèbre illimitée... drame tragique au-delà des temps, bien loin des vulgaires passions, dans l'*âme* même, cette création adorable du Père, d'un prix si grand qu'il a fallu le Sang du Fils unique pour la racheter de la mort éternelle... Cette figure de Jeanne est plus vraie que toutes celles que pourront nous dresser les plus scrupuleux historiens ; car les faits ne sont que les ombres portées de notre amour, et presque toujours elles déforment sa pure image. La Jeanne que nous voyons dans Péguy, c'est l'enfant prédestinée qui se prépare à sa mission dans la douleur, l'angoisse du doute. Va-t-elle ouvrir son cœur aux forces divines qui affluent vers elle, ou les repoussera-t-elle? Ou si elle les reçoit, les détournera-t-elle vers des fins égoïstes? Et voilà ce qui seul importe. Le reste viendra tout seul, s'il plaît à Dieu. Dans le royaume des mérites le sacrifice d'Abraham demeure aussi parfait que si réellement le sang d'Isaac eût coulé.

Dans l'œuvre de Péguy, sainte Catherine et sainte Marguerite n'ont pas encore parlé dans les feuillages du chêne ; Jeanne n'est encore qu'une pauvre créature épouvantée par la misère

du monde, l'incompréhensible toute-puissance du mal ; elle appelle le règne de Dieu, et elle gémit de ne pas le voir paraître encore malgré les promesses ; elle souffre, et non pas d'une douleur personnelle, mais de toute la douleur de l'humanité. Magnifique élan d'une sensibilité que la charité élargit au delà des temps et qui confère aux plaintes désolées une hardiesse d'accent, une profondeur de vérité qui rappellent les gémissements de Job et de Jérémie. Écoutez :

« Je pourrais passer ma vie entière à la maudire (la guerre) du matin au soir, et les villes n'en seront pas moins efforcées, et les hommes d'armes n'en feront pas moins chevaucher leurs chevaux dans les blés vénérables... Sacrés, blés sacrés, blés qui faites le pain, froment, épi, grain de l'épi de blé, moisson du blé des champs, pain qui fûtes servi sur la table de Notre-Seigneur. Blé, pain qui fûtes mangé par Notre-Seigneur même, qui un jour entre tous les jours fûtes mangé.

« Blés, sacrés blés qui devîntes le corps de Jésus-Christ, un jour entre tous les jours, et qui tous les jours êtes mangé n'étant plus vous-même, mais étant le corps de Jésus-Christ...

« Faudra-t-il, mon Dieu, que le corps de votre Fils ait été sacrifié en vain ; qu'il ait été offert en vain une fois, et tant de fois ?

« Une fois, cette fois ; et depuis tant de fois... »

Comme toutes les hosties choisies par Dieu pour racheter le monde, elle connaît la plus terrible épreuve, celle qui amena la sueur de

sang aux tempes du Sauveur, celle qui lui fit dire sous la nuit des Oliviers : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi ! » quand tous les siens, le laissant pleurer tout seul, s'étaient endormis ; elle connaît la solitude ; personne ne la comprend, ni sa petite amie Hauviette dont le cœur simple ne voit pas si loin et trouve qu'il suffit de réciter sa prière matin et soir et d'assister aux offices, le dimanche, ni Mme Gervaise dont l'âme plane au-delà des accidents terrestres, dans la vision sans trouble de l'amour pur. Qu'importent la guerre et la douleur et la persécution ? l'Église est éternelle, le Christ est éternel, la Joie est éternelle, la Vie est éternelle.

Il faut lire les magnifiques dialogues qui s'engagent entre les deux saintes femmes. Jeanne indignée s'obstine dans sa souffrance universelle ; autre est sa mission d'aimer ; Dieu ne l'a pas appelée comme une Angèle de Foligno, une sainte Thérèse, une Catherine de Sienne, à se perdre dans l'essence suressentielle ; Jeanne n'est point attirée par le Père ; elle souffre avec le Fils dans l'Humanité misérable. Car il est plusieurs sortes de Saints : il y a les contemplatifs et les actifs, les apôtres et les patients, les tendres et les violents, les fous et les sages, les humbles et les glorieux; il y en a qui sont appelés à renouveler le royaume intérieur de l'âme, d'autres à rétablir l'ordre sur la terre. Il ne faudrait pas croire, en effet, que Dieu se désintéressât du gouvernement des hommes; l'Écriture nous enseigne qu'il prend souci du cheveu de

notre tête comme de la plume du passereau. C'est un secret de Dieu de savoir quelle sorte d'êtres il préfère, mais il est probable que la qualité seule de l'amour importe, et non son expression. Jeanne était préposée à sauver la France ; et c'est pourquoi ses indignations, ses protestations ne sont point des blasphèmes, pas plus que les plaintes de Job d'ailleurs, et elles sont aussi justes que les réponses sereines de Mme Gervaise : l'une voit Dieu au delà de ce monde, l'autre le cherche sur la face de la terre dans les blés ravagés, les églises dévastées. Et quand Mme Gervaise s'écrie splendidement : « En face des promesses, que pèse l'événement ? le pauvre, le misérable événement, tout ce qui arrive ?... Et quand cela serait, c'est l'affaire au bon Dieu : la chrétienté même est à lui, l'Église est à lui. Quand j'ai fait ma prière et bien fait ma souffrance, il m'exauce à sa volonté : ce n'est pas à nous, ce n'est à personne à lui en demander raison... Nous sommes dans la main de Dieu. Les voies de Dieu sont insondables. » Comment Jeanne écouterait-elle ces paroles, elle qui voit le bras providentiel qui lui désigne l'épée libératrice ? Mme Gervaise a raison, mais Jeanne aussi a raison. Et quand Mme Gervaise s'éloigne vers sa destinée, vers les hauteurs intangibles, inaccessibles à la haine des hommes, Jeanne, qui s'est remise à filer en songeant aux blés saccagés, aux hosties violées, aux bandes d'affamés sur les routes boueuses, n'a pas quitté Dieu non plus.

« Orléans, qui êtes au pays de Loire... », murmure-t-elle. Parole admirable, lourde de sens et qui renferme tout son devoir, toute sa foi, toute sa charité...

« Orléans qui êtes au pays de Loire... »

Oui, Madame Gervaise, il est des âmes que Dieu appelle auprès de lui dès ce monde, et leur œuvre est utile ici-bas, certes, mais il en est aussi dans le cœur desquelles il a mis une attraction irrésistible vers la misère, une secrète intuition qu'elles peuvent quelque chose pour le règne de Dieu ici-bas... Nous sommes des graines dans la main du semeur, il nous lance où il veut, dans les vallées, sur les collines, dans les ronces ou sur la bonne terre ; le lieu où nous tombons ne doit pas nous inquiéter : notre seul souci doit être l'acceptation plénière de notre tâche, le désir d'y répondre de tout notre cœur... Orléans qui êtes au pays de Loire... Voilà ma part de charité ici-bas. Vous voyez, Madame Gervaise, votre Époux toujours dans la splendeur de sa gloire : il vous montre ses élus jouissant des délices impérissables; moi je le vois dans l'horreur de sa Passion; il me montre ses églises profanées, ses pauvres maltraités, ses enfants pour qui il a donné son sang, qui se déchirent les uns les autres... Orléans qui êtes au pays de Loire... Voilà ma part de charité ici-bas.

Allez prier, Madame Gervaise, prier pour ce peuple et pour moi ; nous avons tant besoin de votre amour ; moi j'irai combattre, j'irai sauver

mon peuple, sacrer mon roi... Orléans qui êtes au pays de Loire, voilà ma part de charité ici-bas...

*
* *

Dans cette belle phalange nous n'aurions garde d'oublier le pur Le Cardonnel; sa lyre, parfois, fait songer à celle de saint Ambroise. Dans son œuvre, sur les pelouses fleuries de chrétiens Champs-Élysées, le cortège des Vierges, des Confesseurs et des Martyrs suivent l'Agneau au son des lyres, dans un éternel printemps. Et les yeux levés, pareil à un nouvel Orphée, le poète de l'*Attente mystique* et des *Carmina sacra* regarde défiler leur chœur harmonieux, et ses lèvres murmurent son chant inspiré. Plus platonicien que les lyriques précédents, il reste davantage sur la montagne, et c'est ce qui explique pourquoi son influence est moins profonde.

Quant à Charles Guérin, que d'aucuns pourraient peut-être s'étonner de ne pas trouver ici, nous n'avons garde d'oublier qu'il nous a laissé d'admirables vers de nostalgie catholique, mais sa muse trop souvent alourdie et souillée par la luxure demeure toujours dans les ténèbres de la vie sensuelle ; elle appelle Dieu dans son abîme, mais n'a pas le courage de monter vers lui. Ce n'est pas un mystique proprement dit.

V. — Conclusion

Et exaltavit humiles.

Sainte Thérèse, en nous ouvrant son mystérieux Château de l'âme, nous enseigne que la connaissance de soi-même en est la première demeure. Lorsque je lus le livre d'André Lafon, je pensai à cette première demeure ; le grand mérite de *la Maison Pauvre* est de nous restituer la connaissance de nous-même ; c'est là sa marque glorieuse qui la détache et la fait luire solitaire et pâle, au ciel de la poésie contemporaine, comme une étoile annonciatrice. Péguy, le premier, nous avait redonné la plus grande vertu théologale dans son acception intégrale ; aujourd'hui, c'est l'humilité, cette autre vertu si méconnue des poètes, qui rentre dans le lyrisme.

L'art, en se détournant de Dieu, a perdu le sens de l'être ; il faudra bien qu'il le reconnaisse un jour ; et déjà l'heure paraît bien avoir sonné de l'abjuration nécessaire ; un désordre monstrueux s'étale dans le royaume de l'esprit, lequel ne tente même plus comme aux temps romantiques de se dégager de la matière. Au contraire, il s'y enroule, il s'y garrotte, et se traîne çà et là, sans but et sans amour, se prostituant à toutes les idoles, rabaissant à l'instinct ses plus hauts frissons. Je sais bien qu'ils crient au pro-

grès, qu'ils ont introduit des méthodes expérimentales, tout un système compliqué d'observations, d'inductions, dans les mouvements les plus simples de l'âme... Et après? Barbares qui se figurent avoir déchiffré le livre de vie parce qu'ils épellent à leur façon une langue sacrée dont ils n'entendent plus l'esprit! Qu'ils enregistrent tous les faits de la planète, s'il ne m'en montrent ni l'origine, ni la fin, ils ne m'ont rien appris, puisqu'ils ne m'ont pas dit d'où je tenais ma substance; toute ma grandeur et toute ma misère me restent encore à découvrir. Au surplus, ils se moquent bien de ces choses; c'est le temps des idoles; vautrés aux pieds des apparences mensongères, ils ne démêlent plus leur être de l'universelle illusion; ils s'y étourdissent, s'y abandonnent, et d'ignorance en ignorance retombent au néant, d'où Dieu les avait sortis; mais le néant, loin qu'ils le reconnaissent, ils le prennent pour l'exaltation même de la vie; la confusion de leur cœur devient un état de sensibilité supérieur, une sorte d'intuition mystique des forces génératrices. Laissons les morts ensevelir les morts; ne crions point comme eux dans leur délire d'orgueil que notre maison est splendide, que nous sommes des dieux et que notre Babel est la huitième merveille du monde; nous savons trop bien que c'est là un blasphème, que notre vie détachée de son centre s'étiole et périt, que nous sommes les sarments de la vigne et non point la vigne elle-même. Rentrons plutôt en nous-même;

agenouillons-nous devant Celui qui est véritablement, car la meilleure façon de nous connaître, dit Sainte Thérèse, c'est encore de connaître Dieu ; sa grandeur nous fait connaître notre bassesse, sa pureté notre impureté ; et le désir naît en nous de nous dépouiller de nous-même pour nous transformer en Lui.

Donnez-moi, donnez-moi, Seigneur, d'être semblable
A cette humble maison dans le vallon pierreux ;
Isolée, elle est là veillant au bien de ceux
Que l'Angelus rassemble à sa modeste table,
Et serrant contre soi le hangar et l'étable,
Elle va s'efforçant un peu plus chaque jour
De s'allier le mieux possible au paysage,
Où son toit, qu'ont doré les mousses, a le sage
Et lent abaissement des coteaux d'alentour...

Bien obscure encore cette première demeure du château de l'âme et bien misérable ; l'ombre l'ensevelit et tous les esprits nocturnes y rôdent ; et l'épouvante mortelle des soirs qui tombent l'enserre chaque jour ; mais aux fenêtres un peu de la vraie vie, du rayonnant soleil éternel, vient donner déjà. Entrons-y, car nous ne sommes pas dignes d'accéder aux demeures supérieures. Nos yeux ne sont pas assez purs pour supporter leur fulgurant éclat ; attendons ici dans l'humble observance des devoirs quotidiens la venue du Passant divin. Il viendra comme il est venu chez Simon le lépreux et chez Zachée ; et les pauvres murs de cette maison seront transfigurés, car elle est aimée de Dieu, et ceux qui n'en ont pas franchi le seuil ne connaîtront jamais ce qu'est l'homme.

Quelle terreur pèse sur elle avant l'apparition du jour sacré! L'âme, effrayée des funèbres analogies qui l'attirent, s'attarde aux couchants sombres, aux existences de jeunes filles fanées sans but, et dont les ardeurs en vain ont consumé le cœur. Perdue en l'immense univers, devant la nature indifférente ou sournoise, l'âme va-t-elle maudire sa destinée et se retirer dans son isolement orgueilleux? Non, car son humilité l'incline à l'amour; elle regarde autour d'elle, et simplement dégage des formes les plus crépusculaires, les plus touchées de la misère ou de la mort, une leçon de magnifique soumission. Cette docilité à l'effort de chaque jour est nourrie par une secrète attente mystique; il n'est pas possible qu'un immense bonheur ne vienne pas récompenser tant de peine, que tant d'amour ne soit pas exalté un jour aux splendeurs éternelles...

Une étrange torpeur avec l'ombre est entrée,
Une attente muette où le rêve se perd ;
La nuit vient... ; cependant le seuil demeure clair
Et la porte est toujours ouverte sur l'allée.

Et la Femme apparaît... Sera-ce elle cet espoir, et à elle que pieusement il devra consacrer ce besoin de servir que lui enseignent les choses? Jamais peut-être l'amour humain ne s'est exprimé avec une telle pureté d'accent, un tel effacement : ici nul orgueil de conquête, nul désir de possession; une contemplation grave,

une ferveur solennelle qui monte comme une prière...

Ainsi cette créature environnée par la mort y échappe par ce qu'elle a d'immortel, le sens de l'amour qui, dégagé de toute superbe et de toute luxure, trouve dans le don de soi le secret de la vie ; elle est prête à la visite de l'hôte divin. Et, désormais, c'est l'Être même qu'elle sentira veiller autour d'elle, en elle ; sans doute, elle garde toujours la religieuse épouvante des présences qui l'entourent, car la vie est grave ; et c'est d'un cœur plein de crainte qu'il faut l'accueillir cachée sous le voile des tâches quotidiennes et des ordinaires apparences ; mais quelle douceur se mêle à ce tremblement vénérable !

Désormais, et malgré les faiblesses de la chair, les détours de l'esprit, la vie s'offrira « douce, facile, unie ».

Je ne puis résister au désir de citer tout entière l'admirable poésie suivante :

Le jardin rafraîchi tremble à l'aube première
Et se reprend à vivre au sortir de la nuit ;
Voici que, pas à pas, la paisible lumière
Vient, touche chaque chose et, charitable, luit
Sur le toit, sur le mur incliné, la barrière,
L'herbe humide et la chaîne lourde du vieux puits.
La demeure va s'éveiller, active et grave ;
Et l'étable s'ouvrir obscure sur le pré ;
La vache, dès le seuil, acceptera l'entrave,
Chacun retrouvera l'ouvrage commencé.
La vie est, ô mon Dieu, simple, facile, unie
Au cœur de bon vouloir qui sait ce qu'elle vaut,
Donnez-nous seulement le courage qu'il faut ;
Celui dont vous armez l'humble femme qui plie

Après que tout le jour, à genoux près de l'eau,
Elle lava pour nous, et que je vois, si tôt
Suspendant à la corde raide qu'elle essuie
Le linge, de ses bras en croix levés bien haut.

Nul, depuis Verlaine, excepté notre bien-aimé Francis Jammes, n'avait su retrouver cet accent mystique si dépouillé de toute religiosité romantique ; la véritable sensibilité chrétienne nous est rendue ; qu'on ne s'y trompe pas ; dépouillée de tout son faste littéraire, la voici qui nous revient, la fiancée sans défaut de saint François d'Assise.

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable...

Ce n'est plus l'insolente richesse, l'étalage des orfèvres du siècle, mais sous le toit pauvre, de beaux vers faits de terre, de paille, d'ombre, de bois, de boue, de feuillage. Vous ne verrez donc pas là des rois, des princes, des palais, des pierreries, mais de chers mots humiliés, méconnus, les servantes, la chaise, le balai, l'assiette, la table... tous les simples héros de l'effacement et du devoir.

Agenouillons-nous dans cette maison pauvre, sœur de l'Étable divine ; apportons-y notre myrrhe et notre encens ; et en silence écoutons-y la voix pure de l'être humain, si rare en ce temps où l'art succombe sous trop de richesses, où la sensibilité énervée n'est plus chatouillée que par le rare ou l'étrange, où le crucifix nous offense qui n'est pas d'une forme

harmonieuse ou émouvante, où nous avons fait de la Beauté une courtisane, et de l'Amour une délectation compliquée et stérile...

Poésie, c'est délivrance, a dit Gœthe. Pour nous la poésie est un état de grâce qui nous remet en face des émouvantes réalités éternelles. Nous croyons avec Platon que quiconque ose sans être agité par le délire qui vient des Muses approcher du sanctuaire de la poésie, *quiconque se persuade que l'art suffira pour le faire poète* restera toujours bien loin de la perfection ; et que toujours la poésie des sages sera éclipsée par les chants qui respirent une divine folie.

Après avoir erré sur tant de routes, s'être divertie et épuisée en tant de jeux, être tombée en tant d'abîmes, s'être prostituée à tant de mascarades, la Poésie a regagné sa demeure ; elle y est restée longtemps à rappeler ses souvenirs, à goûter le calme du foyer, à murmurer de vieilles chansons à voix basse... Plus de ces cris désordonnés, de ces chevauchées hagardes où l'avaient entraînée les romantiques ; elle s'accoude à la fenêtre, regarde son jardin, la treille où luit le raisin sacré.

Et voici que dans un silence où meurent tous les bruits du monde, un silence empli d'une prodigieuse et douce présence elle entend son Époux frapper à la porte, et, tressaillant d'une joie ineffable, elle allume sa lampe, accourt ouvrir et suit l'Époux dans la salle du festin où se donne le repas des noces éternelles, ce Cénacle dont Rimbaud chercha la clef avec tant d'angoisse...

V

LA VISION CATHOLIQUE

« Là où abonde la lumière resplendissante de la foi, l'âme est pour ainsi dire glorifiée de ce qu'elle croit. »

(CATHERINE DE SIENNE.)

*
* *

Il est bien évident que nous ne prenons pas ici le mot vision dans son acception rigoureusement mystique et qu'il n'exprime ici qu'une certaine représentation intellectuelle du monde et de nous-mêmes. En ce sens la Foi, si nous sommes vraiment croyants, doit nous donner indubitablement une vision des êtres qui surpasse infiniment celle de l'incroyant : « Maintenant, a dit saint Paul, nous *voyons* par énigmes et figures. » Or il faut le constater, cette vue obscure mais déjà ineffable, nous semblons ignorer qu'elle existe et nous lui préférons les illusions les plus chimériques ou les plus bar-

bares. Les meilleurs d'entre nous s'inquiètent de ne la posséder que morcelée, intermittente, et appellent de tous leurs vœux un *Génie du catholicisme* qui leur en restituerait l'intégrité. Immense en serait le sujet; il devrait embrasser à la fois l'Esthétique, la Morale, la Métaphysique ; il demanderait qu'on fût à la fois saint Thomas et Dante. Lorsqu'on prononce les mots de Chrétienté, de Cathédrale, de Liturgie, de Théologie, on pressent ce que serait sa magnificence... Mais ce qu'un seul aujourd'hui est impuissant à réédifier, plusieurs peut-être le pourraient faire en apportant chacun sa pierre. C'est notre espoir le plus ardent que ces quelques réflexions nourries dans la solitude et dans l'amour pourront susciter cette œuvre salvatrice que nous appelons de toutes nos prières. Nous les jetterons sans cesse, et dans tous les champs, ne pouvant pas croire que toutes ces semences ne finissent un jour par germer.

II

Quand j'étais enfant, lorsque j'entendais chanter dans l'église le psaume *In exitu*, le verset *Oculos habent et non videbunt* me retenait singulièrement au sortir de l'office ; je regardais avec pitié tous ceux que j'imaginais étrangers aux pratiques religieuses, et je me disais : « Ils ont

des yeux et ne voient point ». Sans doute, dans ma croyance naïve, ne pas sentir que le soir était peuplé d'ombres vivantes, que les esprits n'habitaient pas la fontaine, que la flamme n'était pas une fée, était aussi grave que de ne pas croire à la Présence réelle au tabernacle, aux visites invisibles des Anges et des Saints. Mais sous cette crédulité puérile je discernais bien l'erreur véritable de ces ignorants : ils n'avaient pas le sens du mystère. Plus tard, lorsque je démêlai mieux le domaine de la foi, ce fragment de verset garda pour moi sa puissante vertu et m'éclaira mieux qu'aucune autre apologétique sur l'effroyable chaos où se débattait la vision de ce siècle : en niant Dieu et ses révélations il en était peu à peu venu à nier les lois de la nature elle-même et nous avait livrés aux pires extravagances.

Cela surtout est frappant pour la peinture. Après s'être fourvoyés dans le néfaste *trompe-l'œil* et avoir abouti à l'académisme stérile et niais, les artistes, par un brusque retour et sous prétexte de revenir à la nature, ont fini par nier la forme elle-même. Comment d'ailleurs en auraient-ils gardé le sens et le culte, puisqu'ils ne croyaient plus aux substances? A leurs yeux l'univers n'est plus le miroir somptueux de l'Être, la création radieusement multiple et ordonnée ; c'est un ensemble de valeurs colorées plus ou moins émouvantes, de lignes plus ou moins harmonieuses. Selon qu'ils se construisent un système métaphysique ou concluent au désordre

de l'univers, ils idéalisent leur modèle dans un semblant de composition ou se bornent à le rendre servilement en *réalistes*, comme ils le disent, faussement d'ailleurs, donnant à l'apparence le mot de *réalité*, les ignorants !

Je me souviens d'avoir entendu un « Indépendant » (je ne me rappelle plus de quelle école il se réclamait, il y en a tant) me déclarer que Chardin était sans doute un excellent peintre, mais qu'il le trouvait, malgré son impeccable métier, trop *littéraire*. « Une pomme, une poire, me disait-il, ne doivent être pour le peintre que des sphères ou des ellipses colorées ; un peintre ne doit connaître et sentir l'univers que par son œil. »

Cette conception toute matérialiste est non seulement étroite et stérile, mais fausse au point de vue même où l'artiste se place. Car ce n'est point notre œil qui peint, ce n'est pas notre œil qui sent, choisit et assemble ; notre œil est un pur réceptacle ; notre esprit seul, notre âme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est capable de voir, au sens réel, au sens esthétique. Et il n'est pas vrai non plus qu'une pomme ou une poire ne soit qu'un volume coloré (au surplus pour notre œil le volume n'existe pas ; il n'y a que des surfaces ; c'est le toucher qui donne la notion du relief et des perspectives) ; une pomme, une poire ont dans l'ordre matériel même des individualités distinctes (parfum, pigment, configuration particulière, etc...). Nulle pomme ne ressemble à une autre

pomme; et si vous peignez celle de votre verger identique à celle cueillie au bord de la route, aurez-vous été fidèle à la réalité ? Certes non, ni dans la substance ni dans l'apparence : pour que cette pomme soit véritablement recréée, il faut qu'elle suggère dans le frémissement de sa couleur, l'affirmation fidèle de sa forme, toute l'heureuse beauté de votre verger, vos jeux d'enfant peut-être quand vous alliez dans les branches cueillir ses sœurs. Ne l'isolez pas de la vie environnante; entourez-la de tout votre amour divinateur.

Dans le plus informe caillou de la route, si vous le considérez avec ferveur, vous trouverez tout l'univers ; penchez-vous sur le coquillage, vous entendez toute la mer ; un bouton d'or recèle en lui toute la prairie et l'assoupissement des bœufs agenouillés quand le soir descend sur leurs blancheurs immobiles... Folie étrange que de dépouiller les êtres de tout leur sens, de toute leur mission qui est de servir! L'homme a plié la nature à son joug ; il l'a marquée de son génie. Ce n'est pas être fidèle à la réalité que de l'omettre. Les villes ne sont pas seulement des cubes de pierre que le soleil colore diversement; dans les rues de ces villes circulent des hommes avec leurs passions, leurs soucis, leurs secrets, des maisons s'élèvent où se dénouent de tragiques destinées; des yeux s'y ouvrent à la vie ; des regards s'y éteignent ; serez-vous fidèle à la réalité si votre âme ne tressaille pas de toutes ces vies cachées, si vos pierres ne vibrent

pas de ces murmures mystérieux de l'amour et de la mort?

Baudelaire a chanté souverainement :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Ne dites pas que ceci est de la littérature ; c'est de la vision pure, vraie, profonde ; par les seules formes et les seules valeurs colorées, le peintre peut voir l'univers ainsi sans qu'il ait le moins du monde recours aux théories philosophiques ou aux intentions édifiantes. Voyez Giorgione ; voyez le Titien et le Véronèse, pour ne citer que les peintres les plus étrangers à toutes préoccupations morales. On ne saura jamais à quel point le dédain qu'ont affecté les peintres depuis quarante ans à l'endroit de l'intelligence est responsable de l'incohérence barbare où nous nous débattons.

III

Il est une vérité qu'on ne saurait trop répéter, c'est que depuis la manifestation de Dieu dans la chair, il n'est plus possible à l'humanité

d'être païenne avec grandeur; l'intelligence qui refuse l'illumination du Verbe incarné et l'effusion de son esprit est vouée aux ténèbres les plus opaques. Que les Gentils en soient venus à ne plus voir les évidences qui nous éclairent, il n'y a donc rien d'étonnant; l'incompréhensible c'est que nous, rachetés du sang divin, nous qui par le Baptême avons eu nos yeux ouverts à toutes les splendeurs du Père, nous épousions si facilement le néant où les autres s'abîment sans même soupçonner leur erreur. Nous aussi nous avons des yeux et nous ne voyons point : quelle est donc la raison d'une telle cécité? Une parole du Christ nous le révélera. On lit dans saint Luc ce précepte : « Que votre œil soit simple ». Qu'est-ce à dire, sinon que notre vision soit une dans la foi, qu'il n'y ait aucun départ entre notre univers religieux et notre univers intellectuel, que notre vie soit une et non contradictoire et dispersée? Oui, que nous soyons un, en toutes nos puissances comme le Fils est un avec le Père, c'est bien là le sens du Précepte : « Que votre œil soit simple ». Et le texte ajoute : « Et tout votre corps sera éclairé. » Quand l'œil de notre foi est simple, tout l'univers s'éclaire, c'est la *révélation* : les voiles qui nous cachaient ou nous brouillaient les réalités nous sont enlevés; nous savons le sens de chaque être humain, de quel honneur insigne il est revêtu (*Gloria et honore coronasti eum*, chante David, *minuisti eum paulo minus ab angelis*). Nous savons l'existence, la présence des mondes invisibles, nous entrons

même dans les secrets de la vie divine, dans le tabernacle ineffable où se consomme le mystère de la sainte Trinité, nous savons ce que chantent les vingt-quatre vieillards devant le trône du Père au milieu des fumées de l'encens et des cantiques des Chérubins ; nous savons l'amour incommensurable de Dieu pour nous, et qu'il a donné son Fils au monde pour le rachat de nos fautes; nous savons enfin que Dieu a créé toutes choses pour qu'elles fussent, selon la puissante affirmation de saint Thomas, que par conséquent la mort n'est qu'un passage à une vie plus haute, la germination de notre fleur éternelle, et que toutes les créatures revivront dans la nouvelle terre. Nous avons ces magnifiques certitudes et elles n'influent en rien sur notre vision de l'univers ! Quand donc comprendrons-nous que la Foi doit informer toute notre vision ; qu'il nous est impossible en art d'être idéaliste ou naturaliste (toutes ces mutilations du sens créateur) si nous possédons une foi entière, lumineuse et droite, *si notre œil est simple*? Sans cesse assiégiés par les abstractions idéologiques de la fausse métaphysique contemporaine, nous finissons par donner aux réalités invisibles de notre foi un sens tout métaphorique, en l'air, sans lien réel avec l'ordonnance du monde visible. Pourtant les textes sont formels. « Nous vivons en Dieu, nous nous y mouvons, nous y sommes », insiste saint Paul. La présence de Dieu nous imprègne ; son amour nous poursuit jusqu'aux pires abîmes. Tout vit,

tout crie, non pas : « Je suis », mais : « Il est, et je suis par Lui ». Le monde a été tiré du néant par le *Fiat* créateur. Et la Beauté que nous cherchons, que tout le sang de nos veines appelle, est la splendeur de l'Être infini.

Les anciens artistes le savaient, et quand ils tentaient d'exprimer le monde, leur œil était simple. Pour eux, la foi était bien une vision qui en excluait toute autre et qui soulevait leurs moindres images d'une inspiration continuelle ; les formes qui passaient n'étaient pas de vagues *impressions* selon le terme tout matérialiste et passif du XIXᵉ siècle, et qui renferme tant de négations insensées ; elles étaient des vases sacrés qui contenaient chacune une parole de Dieu, car toute créature, nous la devons considérer comme une parole de Dieu, une réalisation particulière du *fiat* et qui manquerait à l'harmonie du monde si elle n'existait pas. Le franciscanisme n'est pas autre chose que cette vision. Hommes, plantes, bêtes, éléments, ne sont donc plus de vulgaires et confuses masses colorées, mais des êtres formés par Dieu ayant chacun leur vertu propre, c'est-à-dire en langage esthétique leur beauté. Toute la création ainsi envisagée est une composition prodigieuse, une frise qui se déroule pour la gloire de Dieu, une cathédrale qui tend au Seigneur l'immense arborescence de ses colonnes et de ses voûtes. Pensez à l'art du Moyen Age, et vous verrez quelle esthétique très simple, très certaine, très puissante et très libre peut naître d'une telle

vision. Aussi ennemi de l'art académique figé dans ses moules conventionnels que du désordre matérialiste où s'égarent, depuis l'impressionnisme, tant de beaux tempéraments, cette esthétique n'invoque pas un idéal abstrait ; elle impose le culte de la réalité, de la plus humble comme de la plus éclatante ; elle pourrait s'appeler un réalisme transcendant, respectant la forme telle que Dieu l'a faite et en même temps la transfigurant par le grand frisson de l'au-delà que connurent Giotto, Fra Angelico, Benozzo Gozzoli, Van Eyck, Memling, Van der Weyden, Michel-Ange, Rembrandt, tant d'autres ! Et ce qui fut pourrait être si notre foi revivait. L'art s'épanouirait à nouveau vivant et fort. Le tableau ne doit pas être la peinture à la Neuville et à la Detaille si légitimement honnie par les artistes, mais elle ne doit pas être non plus un simple réflexe noté brutalement ; la peinture, pour nous catholiques, est une vision ; elle dégage l'ordre des choses, selon que Dieu nous a donné de l'interpréter : ainsi Michel-Ange évoque la puissance du Père, l'Angelico la lumière du Fils, toute la grâce des Laudes et des Matins d'Annonciation pleins de promesses ; Giotto, le feu sacré de l'Esprit, l'embrasement des langues de feu de la Pentecôte...

IV

Je ne sais rien de plus fécond pour l'âme

catholique que la méditation de la nature ; alors que le panthéiste dissout toute sa substance dans un stérile anéantissement et n'en rapporte qu'une intelligence énervée, une sensibilité faussée, le chrétien y puise les deux stimulants de toute vie intérieure, les deux vertus primordiales de toute ascension : l'humilité adorante, frémissante, devant la sublimité des œuvres divines, et le sentiment de notre grandeur à nous, chétives créatures que Dieu élut pour être la conscience de la terre, l'intelligence qui sait la Foi et commande à toutes les forces physiques.

Dans nos cités où un progrès malentendu fait tout ce qu'il peut pour étouffer l'herbe, écraser les germes sous les pavés, masquer tout le ciel avec ses immondes caravansérails, le souiller avec toutes ses exhalaisons industrielles, où l'on s'ingénie à compliquer l'existence, à la dénaturer, à la détraquer, il est difficile maintenant d'écouter les voix mystiques ; bien peu de lignes nous parlent d'harmonies, bien peu de formes ou de couleurs nous incitent aux songes sacrés ; tout s'industrialise et s'enlaidit ; tout est sacrifié aux *affaires* ; tout devient anonyme, sans âme.

Dans la campagne au contraire, tout s'épanouit encore dans la sainte liberté de Dieu ; tout reluit, verdoie, embaume ; le plus humble chemin creux a des cailloux veinés d'azur, des herbes odorantes, des fleurs qui semblent des étoiles tombées, des flaques d'eau qui s'argen-

tent et reverbèrent le ciel ; même la ronce fleurit et fructifie, tant le désir de beauté aiguillonne l'être le plus infime ; la rainette y chante son air de flûte si doux, si pur ; et quand le soleil vient à passer par là c'est une splendeur éblouie, un hymne éperdu de lyrisme.

Tout nous élève parce que tout est sain, parce que les choses visibles, a dit saint Paul, sont les signes des choses invisibles ; elles proclament la foi divine, elles célèbrent sa gloire ; elles manifestent sa fécondité. Qui de nous peut voir une montagne sans que son âme aspire aux sommets et jette au ciel le cri de Pierre : « Seigneur, il y fait si bon ! Préparons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie ! » Qui de nous ne chante avec David : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le salut ! » Qui de nous enfin peut longer une vigne sans frémir, pénétré soudain d'une sainte ferveur, croyant y entendre fermenter le sang de Dieu ? La nature est une vaste liturgie. Toute la création unie dans le même concert, reflétant la même lumière, s'interpénétrant du même symbole, manifeste la profonde union de l'esprit et de la matière, la Présence continue de Celui qui a donné la vie aux plus obscurs atomes comme au plus illustre Séraphin. Nous avons tous besoin les uns des autres ; tous nous nous aidons. Sans les fleurs, notre cœur connaîtrait-il toute la tendresse et toute la grâce et le don de soi-même ? sans l'eau et le feu, ce que sont la pureté et l'amour ? sans la terre et la cendre, ce

qu'est l'humilité profonde, le secret de la mort féconde? Tout porte le sceau du Christ, Fils unique du Père; la gerbe de blé se courbe sous le poids de l'Hostie; le puits évoque la Samaritaine, et l'eau qui purifie; l'agneau qui passe a le nimbe de la victime expiatoire qui assuma les péchés du monde; l'âne marche, entouré du bruissement des palmes et des hosannahs; le buisson nous tend les épines du diadème dérisoire; et l'arbre sur l'horizon fait à jamais de ses branches offertes le signe de la croix rédemptrice...

TROISIÈME LIVRE

PRO ARIS ET FOCIS

« A la manière dont je chante, apprends comme je sais combattre. »

(CARLYLE.)

I

LA PAROLE

A Ernest Psichari.

Toujours, comme aux temps anciens l'église s'arc-boute sur la place : on la voit de loin comme un grand chien de garde au milieu du troupeau pressé des toits ; et sa grosse voix aboie encore quand l'heure sonne de rassembler les brebis dans la bergerie. En vain dans les quartiers neufs la Loge étale à son fronton son compas injuste et sa fourbe devise ; en vain les cafés, les tavernes et les tripots s'emplissent de fidèles avides de poisons et de luxures ; en vain la Banque anonyme étrangle derrière ses murs énormes et ses coffres bardés de fer le pauvre et le petit dans les lacets de ses chiffres ; en vain toute leur civilisation s'enfle et s'étale. Le sel ne manquera pas ; la lumière luit sur le chandelier ; les justes subsistent dans Israël qui suspendent la ruine de la ville. Riez de la dévote et du sacristain, libertins et oisifs ; ce sont eux qui soutiennent le monde. Gloire à l'église de cette

ville que j'habite et où je suis né ; gloire à cette église qui a pour patron saint Ladre, frère de Marie et de Marthe, et ami de Notre-Seigneur. Sa pierre est usée et les passants n'entendent plus le sens mystérieux que recèlent les figures du portail. Pour ceux qui ne connaissent pas la parole de vie les figures mutilées des Anges et des Saints semblent veiller un tombeau. Mais ce tombeau n'est point vide et nu ; et c'est la gloire qui l'emplit, non la corruption. Le Créateur y demeure avec ses créatures, ses créatures qu'il n'a pas rejetées : le Pain d'abord et en premier lieu, consacré au corps même de son Fils et qui réside au tabernacle ; puis le feu qui brûle devant Lui dans la lampe du chœur, et sur les trois cierges votifs, près de l'autel de Notre-Dame ; et l'Eau salvatrice qui repose dans la vasque du baptistère et les bénitiers ; et la Pierre et le Bois et le Fer. Arche d'ombre vivante et sonore, immuable sur ses piliers. Arche de la Promesse et du Pacte.

Il est quelqu'un qui la connaît bien et qui la retrouve chaque année avec joie. Vers la sixième heure, par les rues étroites, quand on ne voit plus le soleil descendu derrière les maisons, mais le ciel au-dessus de sa tête comme une immense rose effeuillée, il pousse le vantail et vient écouter la Parole de vie sous les voûtes consacrées. Non comme un juste, mais comme un pécheur, car il n'est point mort à lui-même et il s'aime toujours et se délecte en les créations de son esprit. Si bien qu'il ne voit jamais

le Royaume dans la Foi nue, mais comme à travers un voile mouvant et tissé de subtiles couleurs.

Et ce soir il est entré selon sa coutume et s'est agenouillé près de la porte, comme les pauvres, sous les grandes orgues muettes, voyant de loin la lampe du tabernacle et l'or assombri de l'autel. Il est seul et c'est pour lui seul que la colombe inspiratrice étend ses ailes au-dessus de la chaire vide et que là-bas, près du chœur, les aigles des pupitres supportent les antiphonaires. Il est seul, et sous ses pieds la poussière des morts l'écoute sous leurs dalles aux noms effacés.

« Seigneur, murmure-t-il, je vous apporte mon cœur dont vous savez la grande solitude, car il est seul au milieu de ses désirs les plus comblés ; et à vos pieds où le tumulte des voix humaines continue à fluer et refluer sur lui-même comme une mer au bruit d'écume et de tristes galets, vous entendez le gémissement qu'il expire vers vous : C'est mon amour, Seigneur, un amour que je ne peux donner à personne parce qu'il ne s'échange pas avec celui de la créature, un amour qui est seul et qui monte en ce moment des abîmes de mon être pour fleurir devant vous. »

Il se tut pour regarder cette fleur ; et il vit comme un étang immobile sous des arbres épais à l'heure où Jupiter paraît vert dans l'azur, et solitaire du côté du sud-ouest. Tout bruit s'apaise et les belles-de-nuit s'ouvrent comme si

des profondeurs cachées montait un amour très pur, inconnu du jour, cependant qu'un encens d'écorce et d'herbe humide célèbre en silence ces fêtes nuptiales.

Et il pensa : « Seigneur, je ne me distrais pas de vous en cette vision, car l'eau qui m'apparaît vous l'avez consacrée ici dans les fonts baptismaux ; et le feu, et le bois et la pierre sont de même ici avec moi devant votre présence. C'est pourquoi je vous loue de nous avoir révélé le sens de la terre et de nous avoir créés fraternels à toutes les créatures, si bien que par ma bouche c'est tout votre univers visible qui vous loue, dans sa poussière et dans sa gloire. »

Il se tut, laissant son être mourir aux pieds de Dieu comme la mer : quelques images persistèrent, des étoiles, les phosphorescences des abîmes, des maisons au loin allumées où peut-être veille le bonheur ; puis tout s'effaça ; et il ne resta plus que la rumeur de son bon désir qui venait expirer sur la plage dénudée. Alors une voix non perceptible à l'oreille, mais distincte au cœur, s'éleva sur cet abandon ; il la reconnut et l'écouta.

Elle disait : « Tes louanges sont justes, mais c'est ton cœur que je veux, non tes paroles seules. Est-ce moi que tu recherches dans cette avidité perpétuelle de connaître et d'aimer que tu préfères à mon immobilité sanglante sur la Croix ? As-tu souvent fermé le livre où tu te complaisais quand le pauvre attendait ta visite, quand le malade agonisait loin de toi dans le

faubourg où tu ne vas plus? Et tes rêves que tu prolonges le matin dans ton lit quand la messe sonne, est-ce vers moi qu'ils vont ou vers la terre ténébreuse d'où je t'ai tiré? Tes silences ne m'offensent-ils pas quand devant toi l'on me brave, me raille ou m'ignore; et ton goût secret du faste et des fêtes, penses-tu qu'il te conduise à ma demeure? Fervents pour chanter, lâches pour agir, je vous connais, vous autres, assembleurs de mots! »

— Seigneur, vous avez dit ma misère, mais vous savez que je vous aime; vos dons ne sont pas les mêmes pour tous; et l'un excelle dans la prophétie qui n'entend pas la langue de tous; et l'autre pénètre la pensée de son frère aussi parfaitement que la sienne qui est malhabile aux œuvres de miséricorde; et cela est équitable parce qu'ainsi nous sommes tous redevables les uns aux autres. Il est vrai que je vous ai plutôt cherché dans la joie que dans le délaissement; il est vrai que je sens dans mes veines l'antique délire des centaures dès que j'entre dans la forêt et que l'odeur des feuilles me souffle au visage; mais c'est pour vous bénir et non pour vous ignorer que j'écoute s'élever de mon sang le chant de la terre dont vous m'avez tiré. Et si parfois je m'oublie à saisir comme mon bien propre les splendeurs visibles, vous savez bien que je reviens toujours ici très humblement.

— Mais ainsi, loin d'avancer, tu retombes chaque jour plus bas dans ta misère. O vain

poète! quand comprendras-tu que je ne t'ai point fait rose ni oiseau, mais homme, et qu'il ne te suffit pas de me glorifier par ton chant, mais que tu es lié à l'œuvre de la Rédemption par mon Fils? Quand comprendras-tu que tu ne déplaces pas une fois la main que toute la communion de tes frères vivants et morts n'en soit ébranlée? Depuis l'instant que tu te lèves jusqu'à l'instant que tu te couches, tu es le débiteur de tous; et les pauvres, les opprimés, les malades parleront contre toi au dernier jour si tu les as laissés sans assistance. Souviens-toi donc que tu n'es point comme la plante ou la bête soumis à la nécessité, mais que tu es libre, et que Nous te réclamons pour l'œuvre de la justification. Mon Fils est mort en vain pour toi et peut-être pour beaucoup d'autres par ta faute si tu ne souffres pas en Lui, si tu ne meurs pas en Lui, ajoutant tes blessures à Ses plaies, tes humiliations à Ses opprobres.

— Seigneur, je sais votre loi; mais notre siècle n'entend plus ces paroles. Comment les dirai-je? Ils s'enivrent tous de l'orgueil d'être hommes, et parce qu'ils ont conquis la terre, l'air et l'eau, parce que leurs usines noircissent le ciel et que leurs machines leur obéissent, ils se figurent que vous n'existez pas encore et que c'est d'eux que vous naîtrez un jour. Parce qu'ils découvrent peu à peu ce qui *est* de toute éternité en vous, ils se figurent qu'ils créent le monde!

— Va, tu leur diras que je ne suis pas soumis au changement, mais que je suis avant tous les

temps et tous les êtres ; tu leur diras que j'ai posé mes lois une fois pour toutes et que mon Fils est parmi vous, présent à toute heure sous le voile du Pain pour leur donner communication avec moi. Car c'est là tout ce qu'il importe de savoir et c'est ce que mon Église vous enseigne.

— Oui, Seigneur, vos paroles sont un vin de force et de certitude, et je vous bénis parce que votre Face s'est révélée à moi dès mon enfance, non point dans votre splendeur même, car nul homme vivant ne peut vous voir, mais par figures et similitudes, et aussi par le secret sentiment de mon cœur qui fait que quand je me tais et que tout rentre en silence en moi-même, je sais qu'il y a Quelqu'un, Quelqu'un en moi et autour de moi. Et cette Présence est bien distincte de moi-même. O joie, je ne suis pas seul ! j'ai un compagnon, et ce compagnon c'est vous-même, Seigneur, qui ne nous avez pas abandonné depuis le commencement du monde ! Les siècles passent, et vous êtes comme devant Abraham lorsque vous arrêtiez son bras qui allait vous immoler son fils. Car vous vous plaisez parmi nous, et nos ingratitudes et nos rébellions ne vous lassent point, mais vous aimez recevoir de nous l'hommage de votre Création tout entière tombée de sa gloire avec Adam, et qui gémit et enfante avec nous sa rédemption jusqu'à ce que votre Fils la consomme, quand la plénitude des temps sera venue.

— Va, mon fils, et ne cesse de crier ces choses. Mais malheur à toi si tes mains sont vides.

II

L'EXIL DES DIEUX LARES

Affairée, avide de besoins nouveaux, la vie moderne gagne peu à peu les quartiers réputés les plus retardataires et implante au cœur des plus vieux carrefours ses immenses et uniformes architectures : les échafaudages s'élèvent bariolés d'affiches ; les blocs de pierre montent dans les grincements, les sifflements, les bourdonnements, la poussière ; et en quelques mois, splendide, orgueilleuse de ses innombrables fenêtres, pourvue d'électricité, de téléphones, d'ascenseurs, de calorifères, l'énorme bâtisse surgit, dominant de haut ses voisines démodées dont elle guette patiemment l'inévitable écroulement.

Les moins antiques tendent bien d'éluder leur sort en se rajeunissant : elles transforment éclairage et chauffage, bouleversent l'escalier, mais elles ont beau faire, leur âge s'inscrit dans la configuration des pièces, l'obscurité de l'escalier. Irrémédiablement elles portent la marque

d'un temps périmé où, moins soucieux d'hygiène et de clarté, on ne croyait pas qu'il fût nécessaire à l'harmonie d'un intérieur de lui dispenser tant de jour et de le considérer comme une serre transparente où les couleurs chantent, où toutes les formes fleurissent, épanouies dans la lumière...

Nous avons apporté dans l'habitation des exigences et des fantaisies dont nos pères se passaient fort bien ; et, si les choses d'ici-bas ont encore le pouvoir d'inquiéter leur sérénité d'outre-tombe, il est probable qu'à voir se propager jusque dans la plus modeste bourgeoisie ces goûts complexes et bruyants de confort et de décoration, ils secouent mélancoliquement la tête. Parti pris du bon vieux temps contre une esthétique nouvelle ? Injuste dédain d'une hygiène plus délicate ? Peut-être un peu, mais surtout sentiment attristé que nous sommes en train de perdre le sens et jusqu'au nom de cette grande réalité qui résumait tout notre amour et tout notre honneur : la maison.

Par habitude nous désignons bien encore ainsi nos caravansérails ; mais en vérité le méritent-ils, ces gigantesques cubes de pierre, troués de part en part de multiples croisées, et dans lesquels s'étagent en nombre incalculable des appartements enchevêtrés les uns dans les autres, à peine séparés par de minces cloisons et habités par une foule disparate de locataires tous différents par la profession, la condition, souvent le pays ? La langue technique préfère,

dans sa précision, user d'un mot plus anonyme : elle les appelle des immeubles...

*
* *

Autrefois trois esprits familiers, trois dieux lares présidaient au foyer : la Flamme, le Silence et l'Ombre.

Diverse et charmante, la Flamme se manifestait partout. Dès que le soir tombait, elle s'allumait dans les lampes, laissant à l'heure tout son recueillement et donnant aux visages une douceur pacifiée. Tout allait à son air de bonne fée, l'abat-jour de dentelles ou de peintures choisies et celui de carton vert. Sur les bougies elle savait aussi fleurir comme un lys rouge au cœur bleu. Flottant comme un petit nénuphar dans la veilleuse de porcelaine, elle distrayait les nuits du malade en dessinant au plafond des arabesques fantasques et démesurées. Mais c'était surtout dans le foyer qu'elle prodiguait ses fêtes magnifiques ; elle ressuscitait soudain l'âme endormie des bois au milieu de sifflements, de rires, de danses et de chants étranges : cette splendeur mouvante, rythmée, mélodieuse, semblait le rite mystérieux des noces de la forêt et du feu; une cérémonie sacrée accomplie sur l'autel domestique... Qu'est-il devenu maintenant, cet autel ? Un antre vide et noir où parfois vient cacher ses anneaux le monstrueux serpent chargé de nous dispenser la chaleur. Quant au regard bienveillant des lampes, il est

depuis longtemps éteint; une lumière rigide, domestiquée, la remplace de son éclat cru mal tamisé par les verres et les voiles les plus opaques.

Le doigt sur la bouche, nous ne verrons plus le Silence nous attendre au seuil de notre chambre. Vraiment il ne pouvait plus vivre parmi nous, ne trouvant la plus petite place où se blottir. De partout, du plancher, des murs, des plafonds, le poursuivaient des rumeurs, des bourdonnements incessants. Il est parti très loin... et il ne reviendra pas d'ici longtemps. Installé au cœur même de la demeure, veille armé de mâchoires terribles, de griffes et de fils redoutables, le méchant sorcier qui l'a supplanté; embusqué, comme une monstrueuse araignée au centre d'une toile invisible où viennent se prendre les bruits les plus infimes du dehors, il ne nous laisse aucun répit; sans cesse il trépigne, vibre, appelle, nous poursuit jusqu'au fond de notre cabinet et nous ramène aux affaires, aux rendez-vous, aux plaisirs, à tout le tumulte enfiévré du monde qu'il nous interdit d'oublier une minute...

Et l'Ombre, elle aussi, s'en est allée. Pourtant ses retraites étaient bonnes où nous cacher quand l'exubérance de la pleine lumière offensait trop nos yeux; elle créait un sanctuaire inviolable où tous les mensonges venaient expirer, où la maison murmurait ses confidences incantatoires, intimait ses ordres mystérieux; mais on ne l'aime plus; elle est trop grave; il

faut que le jour entre à flots par les larges baies, qu'il traverse les portes vitrées, étourdisse de la joie extérieure les coins les plus retirés. On n'est plus chez soi pour se recueillir, mais pour se disperser plus savamment, plus intensivement. Aussi tout est-il sacrifié aux pièces de réceptions : une grande galerie commande les salons et refoule les chambres où elles peuvent, sur les cours.

Ceux qui ne sont pas nés au fond des vieilles provinces ou n'y ont pas gardé de profondes attaches ne sauront bientôt plus ce qu'était la maison.

Dans la rue aux pavés rarement ébranlés par une voiture ou le cri d'un vendeur ambulant, elle s'élève en retrait de sa cour sablée que dérobe à demi une grille fleurie de glycine ; au-dessus de la sonnette le nom des maîtres se lit gravé sur une plaque de cuivre. Par derrière s'étend le jardin aux fleurs soignées dont chacune est connue par son nom ; le chien y dort au soleil. L'escalier est un peu sombre, mais les tableaux qui le décorent s'y ennoblissent de rêves confus et y exhalent une douceur persuasive. Les armoires sont pleines de secrets, les commodes de reliques, les greniers de bruits mystérieux, et dans la poussière s'y fanent des robes centenaires et des livres oubliés. Dans la chambre des parents veille le souvenir émouvant et toujours sensible des morts. On laisse entrer le soir comme un ami qui vous connaît. Puis, belle et douce comme une madone, la lampe

élève sa lumière autour des fronts groupés ; dans son rayonnement les jeux des enfants sont plus étranges ; l'ombre où s'animent des formes confuses semble ouvrir sur une forêt de légende où le petit Poucet guidera ses frères. Les flammes du foyer chantent et dansent des ballades merveilleuses. Les meubles ne sont ordinairement pas d'un grand prix, mais chacun a son histoire ; la bergère rappelle le sommeil d'une aïeule, la tête inclinée, les mains unies sur son corsage de jais ; la vitrine garde la croix d'un arrière-grand-père, l'éventail d'une tante morte très jeune, et puis mille autres choses dont on ne se sert plus, des mouchettes, des porcelaines à fleurs, de vieilles choses qu'on a toujours vues là, qu'on aime non point tant parce qu'elles sont rares et jolies que parce qu'elles recèlent le passé de la maison, toute son existence d'autrefois, débonnaire et sage...

Mais les parents vieillissent. Bientôt l'on partagera tous les souvenirs ; ils seront dispersés ; la maison sera vendue ; les enfants iront s'agglomérer à l'essaim anonyme et bourdonnant des grandes villes, emportés par cette fièvre moderne qui semble dire à l'homme : « Tu ne te reposeras nulle part », et le fait sans cesse changer de place comme si, après tant de siècles de civilisation, un besoin secret le ramenait d'une manière plus raffinée mais aussi barbare à la vie nomade de ses plus lointains ancêtres migrateurs...

Juin 1913.

III

APUD JUVENALEM

Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

(Juvénal, *Sat.* III, v, 292-3.)

Ce matin, de puissants aromes de roses et de feuillages nagent dans l'air lavé par les pluies récentes ; sonore est le silence du jardin et les trilles des oiseaux retentissent jusqu'aux intimes profondeurs de ma joie. De ma fenêtre, je vois les collines s'enfler légèrement sur le ciel et leurs plateaux inclinés font alterner les bois avec les prairies tachées de bœufs blancs. Pour un mois, me voici loin de Paris ; des lieues et des lieues sont entre sa fièvre et mes pensées ; son tumulte n'étourdit plus mes oreilles, ses odeurs n'offusquent plus mes narines, et mes yeux délivrés du cauchemar de ses tourbillons humains, de ses affiches barbares et de ses monuments anonymes, se reposent sans fin aux épaisses verdures de juin.

J'ai rouvert la vieille bibliothèque qu'un tri-

saïeul philosophe composa studieusement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : Plutarque et Buffon y alignent d'imposants in-quarto aux ors sombres ; l'*Iliade* et l'*Odyssée* traduits par Mme Dacier y étincellent modestement ; Sénèque et Cicéron y voisinent poussiéreux et vénérables ; tous les classiques du XVIIe siècle, grands et petits, y gardent l'art de bien dire, et les encyclopédistes y font tous feu de leurs fausses raisons. Mais les poètes latins m'attirent entre tous, parce que ce trisaïeul, que je me figure très bien d'après un petit portrait à l'aquarelle qui le représente en habit bleu à collet, avec un visage obstiné, silencieux et fin de procureur honnête, a souligné et annoté les passages de Virgile, d'Horace, de Perse et de Juvénal qui satisfaisaient le mieux un goût singulier qu'il nous révèle pour les sentences morales. J'aime m'arrêter aux pages qui le retinrent, savourer après lui — et il me semble que je l'entends mieux — cette langue de moelle et de muscle qu'est le latin, qui dit tout ce qu'elle veut dire et rien que ce qu'elle veut dire, cette langue qui pèse et qui juge, qui construit et qui commande, qui ne sait pas mentir et ne parle que pour enseigner ou conseiller.

Machinalement aujourd'hui, devant mes croisées ouvertes sur la matinée chaude et voilée d'eau, j'ai pris les *Satires* de Juvénal ; je les feuillette pour la vingtième fois peut-être depuis mon arrivée ici et ne puis me lasser d'entendre grincer des dents et lancer des éclairs ces hexa-

mètres tendus, gonflés de colère... Rien n'a vieilli de ces accents et de ces images. Chaque invective déchire un vice qui s'étale encore sous nos yeux ; chaque raillerie perce un ridicule qui triomphe aujourd'hui avec la même insolence que du temps de Domitien.

A lire Juvénal, on touche au plus profond de son sens ce qu'est le classicisme ; c'est ici l'art souverain qui ramène aux regards de l'ordre éternel les fugitives nuances des siècles et retrouve les signes immuables de l'homme sous tous ses déguisements, misérables ou fastueux.

Austère Romain ! S'il revenait ici-bas et que son génie le poussât à descendre parmi notre peuple, l'indignation brûlerait encore son vers et dénoncerait ce siècle de baladins et de prostituées, fort pour la seule débauche, *solaque libidine fortis*, comme il dit de son Crispinus ; il retrouverait sous son fouet tout son troupeau de pédantes, de coquettes, de superstitieuses, de pécores échauffées de littérature, ses parasites et ses efféminés, ses folliculaires affamés et besogneux ; il rappellerait à notre bourgeoisie, démangée de paraître et qui s'y ruine, la simplicité des anciens foyers ; il tonnerait encore contre le luxe insensé de la table et des vêtements, présages inéluctables d'une société mûre pour l'avidité des Barbares. Mais Batylle danse, Messaline a ses autels et l'infâme Virron reçoit toujours à l'anniversaire de sa naissance un parasol vert et de grandes coupes d'ambre. Et la Muse vengeresse se tait dans son temple fermé.

Il n'y a plus de Juvénal pour la conduire dans les rues, armée de sa verge justicière. Nos beaux esprits peuvent exercer leur dictature, Trissotin et Vadius modeler leurs bibelots d'étagères, peindre leurs écrans pour leurs Chloris et se figurer ainsi qu'ils rejoignent le groupe des héros immortels. « L'Art est au-dessus de toute loi, proclament-ils la bouche en cœur, l'Art est notre seule religion », et, épris de leurs ouvrages, ils gloussent mystérieusement et se pâment avec des airs d'initiés. Et Corysandre et Arthénice les regardent avec admiration. Personne ne se lève pour fouailler leur niaiserie, eux qui prennent la Morale pour je ne sais quelle pruderie puritaine alors qu'elle est la grande Muse modératrice, celle qui règle le chœur selon les canons inviolables, celle que Shakespeare écoute, pensif, aussi bien qu'Eschyle ou Dante : Vierge sévère, debout, le bâton d'orchestre à la main devant laquelle Juvénal fait danser ses vers enivrés d'une sombre fureur !

Ah ! ne viendra-t-il pas inspirer l'un de nous, le grand païen ? Quelqu'un se souvenant de lui ne se lèvera-t-il pas pour fustiger tous ces chats de gouttière qui miaulent leurs déconvenues libertines et s'imaginent nous voiler avec leurs soies et leurs velours douteux la grande douleur purificatrice ? Ne proclamera-t-il pas enfin que nous avons d'autres pleurs à verser que ceux du mâle éconduit, que nos larmes sont recueillies dans le calice de l'Ange avec la sueur de sang du Fils de l'Homme pour la Rédemption uni-

verselle? que l'Amour enfin chante son cantique éternel, bien loin de leurs alcôves, dans la gravitation des sphères et l'adoration de la communion des Saints?

Ce ne sont ni les guitares ni les flûtes qui nous manquent, c'est la voix d'un homme qui nous chante ce qu'est l'homme, car nous ne le savons plus et nous sommes des enfants qui jouent avec des morceaux de verre colorés, alors que les astres resplendissent sur le front de Dieu ; et nous continuons nos jeux puérils dans l'ignorance terrible de l'âme et de la chair même.

Et l'isolement du sage est sans limite.

Juin 1914.

IV

LA GARDE OBSCURE

C'est à toi que je pense aujourd'hui, jeune homme, mon frère, que l'appel aux armes a surpris parmi tes livres. Marqué dès ton enfance pour souffrir dans ta chair, pâle et la tête enveloppée de tarlatane, tout petit tu regardais jouer les autres, et ton regard était déjà grave. Certes, tu aimais ton pays, et son histoire te grisait que tu voyais se lever des albums d'images coloriées; sur les bancs du collège tu mettais tout ton zèle à devenir un de ses meilleurs fils; et déjà sa langue enchantait ton oreille et tu t'efforçais de la fixer en rythmes naïfs. Trop frêle pour bondir et lutter avec les compagnons de ton âge, tu désertais le stade et les courses au grand air pour t'enfermer dans ta chambre en compagnie des poètes et des héros. Pascal te brûlait de son feu, et Racine charmait ton cœur; peu à peu toute ta force se concentrait sous ton front; tout ton sang y battait; tes sens percevaient les bruits les plus furtifs, les odeurs les plus incer-

taines ; il te semblait que tu étais pétri de lumière, un réceptacle vibrant où les ondes universelles s'enregistraient fidèlement ; la libre joie d'exercer tes muscles, tu l'avais immolée à l'amour du savoir ; le moindre effort physique te lassait ; tu en avais quelque mélancolie, mais ton paradis, le ciel et la terre, c'était les rayons de ta bibliothèque où tu interrogeais les morts et les vivants ; là, tu croyais être la conscience du monde ; et c'était chaque jour d'enivrantes découvertes ; sous la conduite des maîtres que tu avais choisis, tu cherchais passionnément à reconstruire la famille et la cité follement attaquées par des rêveurs. A mesure que tu étudiais, tu voyais reparaître ces forces sacrées, grandies et purifiées après leur longue éclipse, plus belles que jamais ; et dépassant les livres, allant par eux au-delà d'eux-mêmes, tu te trouvais en face des réalités divines ; au-delà des mots, tu voyais luire la Parole éternelle ; tu étais redevenu humble ; tu ne pensais plus qu'à servir la Vérité ; tu te disais : « J'ai retrouvé mon ordre secret ; si peu que j'apporte, ma pierre s'ajoutera à la réédification de la France. » Et soudain — tu te rappelles — c'était un soir d'été doré de soleil, les blés non fauchés attendaient les moissonneurs, les pommiers, lourds de pommes, ombrageaient les prairies ; les laveuses battaient le linge au bord des rivières et, dans les jardins des villas, s'élevaient des rires d'enfants et des bruits d'escarpolettes balancées — soudain, tu te rappelles, un grand cri de guerre partit de l'Orient. Tran-

quille, la France se leva, fit un signe, et tous ses enfants accoururent prendre les armes et se ranger près d'elle ; sur les routes, où pesait une tragique attente, on voyait les jeunes hommes marcher avec leurs souliers suspendus derrière l'épaule, et des femmes leur donnant le bras, sombres et stoïques ; des trains traversaient les campagnes à toute vitesse dans une rumeur de triomphe ; c'était des soldats qui couraient au combat en chantant ; quelques-uns mâchaient des fleurs ; les canons passaient, terribles, jonchés de roses et de chèvrefeuilles. Et toi aussi tu fus debout ; tu regardais tes livres ; ta plume entre tes mains n'était plus qu'un objet de dérision ; la parole devait se taire ; il fallait, dans le plus grand silence, en une seule âme tendue et formidablement ordonnée, se porter aux frontières menacées. Alors, sans hésiter, tu courus, toi aussi, répondre à l'appel de ta patrie.

Mais, parmi ces hommes robustes, tu t'es senti soudain un isolé. Tu as regardé tes mains vides ; tu as tremblé d'angoisse et, pour la première fois, tu as regretté d'avoir tout sacrifié à ces veilles studieuses où ton sang s'arrêtait de battre au milieu de la vie universelle comme si l'éternité eût résidé en toi-même, alors que tout aurait dû convier ta jeunesse aux jeux, aux chevauchées, aux danses, à tout l'orgueil d'un corps ivre de sa vigueur. Et comme tu voyais tous tes frères partir, la Patrie t'a dit : « Que viens-tu faire parmi nous ? tu n'es pas assez fort pour me servir ; regarde tes bras qui

retombent après le moindre effort, ton cœur surmené qui s'essouffle, tes muscles atrophiés, tes nerfs auxquels tu ne commandes plus ; retourne à tes livres ; ta place n'est point sous mes drapeaux ; mes clairons ne t'appelleront pas ; je ne t'invite pas à mes fêtes ; tu ne porteras pas mon uniforme ; mais tu garderas ces vêtements neutres qui te brûleront à chaque minute comme une tunique de honte. Pauvre enfant, tu croyais qu'il suffisait de rêver aux grandes causes pour les accomplir ; regarde bien ceux qui s'en vont, comme ils diffèrent de toi ; tout ce que tu dédaignais un peu, les poings brusques, l'air avantageux, le teint vif, c'est de cela dont j'ai besoin. »

Et tu t'en es allé, étreint d'une douleur dont tu ne te consoleras jamais ; tu es rentré parmi tes livres que tu fus presque tenté de haïr, tes livres que tu as trop aimés et qu'aujourd'hui tu délaisses, ton cœur battant là-bas où ta race se dresse contre l'invasion... tu es rentré, tu as pleuré et, peu à peu, résigné aux desseins de Dieu, tu as refoulé tes larmes, tu t'es étendu sur ta croix d'humiliation et tu as dit : « Puisque mon corps est impuissant à te servir, ô ma patrie, c'est ma pensée que je te consacre. Ce n'est pas seulement à tes provinces que les barbares en veulent, c'est à ton âme, ton âme qui anime tout mon sang ; et lorsque leurs cadavres joncheront les plaines et les villes qu'ils sont venus ravager, il faudra dissiper encore les buées de vertige qu'ils ont soufflées autour de

nos claires idées ; plus que jamais je veillerai sur ton patrimoine. C'en est fini des paradoxes, des jeux d'esprit, des complaisances adultères. Ardent et grave, je serai la petite lumière parmi les mille cierges qui brûlent autour du tabernacle où repose l'aliment des forts. Quand Israël combattait pour son Dieu dans la plaine, Moïse, sur la montagne, priait, les bras étendus, et c'est lui qui décidait de la victoire. O ma Patrie, je fixe les yeux sur ton front où reluit toute la gloire de ta pensée, la première du monde ; je vois tout ce que tu signifies pour la terre, de générosité, d'intelligence, de liberté, d'ordre, de sainteté. Tous les voiles sont tombés qui nous dérobaient ton véritable visage ; toi qu'on disait sceptique, on t'a vue te courber sous la main du prêtre ; toi qu'on disait indisciplinée, on t'a vue te porter d'un élan unanime vers l'honneur et l'héroïsme. O mon pays, autour de tous tes trésors retrouvés, je monterai ma garde obscure. »

Jeune homme, mon frère, je pense à toi qui te ronges d'être inutile, que la foule regarde avec mépris, toi dont la douleur sans nom ne peut pas attirer la pitié et dont la solitude est pire que la mort. Prépare-toi, prépare-toi, pour l'heure où, les drapeaux et les clairons revenant triomphants dans nos villes, la Patrie alors t'appellera pour achever sa victoire et chasser définitivement les barbares des chaires et des tribunes où ils sévissent encore...

Septembre 1914.

V

SA PRÉSENCE

Ce n'est pas seulement dans les camps que la vie a pris une forme héroïque, villes et villages les plus éloignés de l'invasion ont aussi cet air solennel d'attente et de foi : ici comme là-bas un grand peuple se tait et penché sur son âme écoute les puissantes voix autochtones qui remontent du fond des siècles et le ramènent à ses vraies destinées. Nul sophisme de légiste, nul verbiage oratoire ne pourraient couvrir ces ordres inéluctables ; ils dominent la mêlée gigantesque où donnent nos réserves suprêmes. Les morts nous ont repris ; ils commandent, ils règnent. Nos préjugés sont révisés, nos utopies évanouies, nos complexités oubliées. Il nous semble nous réveiller d'un songe ; nos yeux plus graves, comme agrandis, voient autrement, plus loin, plus profond, et tirent de cette vision un recueillement sacré ; maintenant, sans cesse, autour d'eux, tout près d'eux, ils découvrent,

animant les décors familiers; une présence immense et vénérable...

Cette présence, nous savions bien qu'elle existait, mais nous l'avions située très haut, très loin dans le domaine des abstractions et des symboles. Soudain, un jour d'été, elle se manifeste là, dans la rue, noire d'attroupements, dans la couleur de l'air, le regard de notre mère, l'ombre de la chambre où nous lisons un livre; elle se lève du sentier tout bruissant de la moisson commencée ; elle nous accueille au seuil de notre maison; son nom retentit dans le glas du tocsin et le roulement du tambour, son nom comme une plainte, un amour, un orgueil indicible... La France.

Hier, lorsque passait un régiment, on saluait bien bas le drapeau, comme l'image vivante du pays, mais cette chaude idée confuse de la patrie n'était pas descendue en notre sang. Son nom figurait au fronton des monuments publics; on le voyait gravé sur les pièces de monnaie; glorieux souvenirs, le Dôme des Invalides et le Musée de la Marine, une vitrine de famille, en somme, pleine d'armures, de croix, de drapeaux troués, d'uniformes déchirés, qu'on était fier de montrer aux étrangers, mais qu'on se bornait à regarder en passant — à travers la glace — sans penser qu'un jour il serait tout de même beau de sortir tout cela au grand soleil... Heureux héritiers d'un riche patrimoine, nous n'avions qu'à dépenser nos revenus en mots d'esprit, en élégances, en oisiveté luxueuse, en

intellectualisme raffiné, à nous étirer dans un bien-être étincelant. D'ailleurs ne nous enseignait-on pas que les temps étaient changés et la nature humaine aussi ? que les luttes économiques allaient remplacer les guerrières ? La France sommeillait encore pour longtemps sur son lit de lauriers desséchés, et nul sauveur, au grand galop du fameux cheval noir, ne la viendrait réveiller.

Tels sont les sentiments confus que nous éprouvions tous, plus ou moins, la plupart du temps sans nous les avouer, mais aujourd'hui qui de nous ne voit pas sans cesse apparaître la Patrie, tantôt casquée et pâle, appuyée sur ses armes et qui guette ; tantôt étendue sur la plaine dévastée et fumante, blessée sublime de qui l'on court essuyer la sueur de sang ; tantôt voilée, mère en deuil qui nous arrête au détour du chemin et nous étreint silencieusement... Ce bruit d'enclume, cette cloche qui tinte, c'est Elle, c'est sa voix, sa parole familière, dont le sens s'illumine et qui répète : « Travail... Sagesse... Courage... Grâce... » On s'arrête, ému, comprimant son cœur, comme à la voix de sa mère que l'on va retrouver après un long voyage... Oh ! que nous avions erré loin de son ciel clair ! Quel goût avions-nous pu trouver à nous attarder dans ces brumeux marécages des utopies mortifères? Qu'il est bon le retour au pays natal ! Voici notre mère, le bruit de sa robe, la façon qu'elle a bien à elle de se coiffer, de s'avancer, de sourire... On pense : « Elle est

là ! » et comme on fait dans l'église, à cause de la *Présence réelle*, on ne parle plus qu'à voix basse, car elle est là, je vous dis, *réellement* dans la passion qu'elle subit ; elle aussi, à l'exemple de son Dieu qui l'aime, elle donne son corps et son sang, promesses des résurrections futures...

Quel sortilège nous la fait donc voir ainsi, nous permet de la toucher, de la respirer avec un religieux amour ? Comment nos yeux furent-ils ouverts ? Un sursaut de l'instinct ? Des mots que cela. Venez plutôt sous le ciel voilé de novembre où couve la fauve agonie des feuilles, venez au cimetière du village, parmi ces croix qui entourent l'église, et, tête nue, immobile, écoutez le langage des morts. Comme ils vivent en ce moment, les morts ! Ils tiennent leurs graves assises ; ils forment le chœur antique des vieillards qui dicte les conseils de la sagesse ; enfin vengés de nos dédains et de nos oublis, ils triomphent doucement, noblement. C'est qu'au premier signal de la patrie en danger ils sont accourus du plus profond de notre sang ; ils en ont chassé les haines, les mensonges et les chimères ; nous assiégeant, nous conjurant, ils ont refait notre unité, et, dociles, nous leur avons obéi.

Dans l'atmosphère brouillée voici que leurs voix s'élèvent encore : « O fils, baise notre poussière ; l'aimer c'est aimer la France, car nous sommes un avec elle. Incliné sur elle, tu sauras mieux ce qu'est la terre que tu foules, l'air que tu respires, le sang qui coule en tes

veines. Te croyant plus savant que nous, tu traitais avec dérision nos modestes habitudes et nos goûts sédentaires qui nous avaient faits si forts. Tu disais : « Il n'y aura jamais de guerre, nous sommes trop civilisés. » Regarde : la guerre la plus horrible qu'il y eut jamais s'est déchaînée ; vos inventions, votre progrès, votre science ne vous ont servi qu'à organiser un massacre qui dépasse tout ce qu'ont pu imaginer les plus grandes invasions. Vous nous accusiez d'avoir trop aimé la guerre, peuple léger ! Nous la redoutions autant que vous, pour la plupart, mais nous savions ce qu'est l'homme depuis Caïn, et qu'il est juste et raisonnable de combattre pour sa patrie, lorsque l'ennemi convoite ses forces vives... Crois-tu donc que tes illusions aient été nouvelles ? Qu'elles ne grondaient pas sans cesse ni ne s'allumaient en de folles cervelles ? Mais nous, après avoir écouté leurs boniments en hochant la tête, nous revenions à notre logis, ne nous souciant pas de suivre ces vagabonds qui nous voulaient persuader qu'errer sans feu ni lieu fût préférable au sommeil paisible après la tâche journalière, sous le toit de la maison paternelle... Marche désormais dans nos pas retrouvés et enseigne à tes enfants à marcher dans les tiens. Ainsi un pays reste fort. N'abandonne aucune de nos traditions, elles ont chacune leur sens, leur nécessité, leur bienfait, et nulle ne fut adoptée au hasard... »

Puis les morts se tairont dans le vent ; leur voix s'éteindra peut-être dans le chant de la

cloche qui appellera à la prière. Nous nous relèverons. Nous retrouverons le visage voilé, la forme invisible, la présence aimée, inséparable, qui nous fera signe et nous prendra par la main. Sa pensée ne se détachera pas de la nôtre. Aucune abstraction, aucune chimère ne la fera plus pâlir. Nous aimerons et garderons tout ce qui vient d'elle, le calvaire qu'elle a érigé au carrefour de la route, l'hospice qu'elle a bâti, sur la place, au milieu des tilleuls, la fontaine usée où les femmes viennent puiser l'eau, la porte principale où les cortèges et les armées ont passé ; nous aimerons toute son histoire, la vraie, celle qui brille de courage et luit de noblesse sous la boue sèche des calomnies, sous la poussière des faux dogmes, des faux systèmes et des fausses constitutions, nous aimerons et garderons tout ce qui l'a faite grande, aimable, étincelante, tout ce qui fait son visage accueillant, son sourire unique, lorsque nous entrons dans une de ses villes et nous asseyons à l'un de ses foyers.....

Octobre 1914.

VI

LA PASSION AUX TRANCHÉES

A M. Barrès qui a bien senti que le terme grossier de « poilu » insultait à la profondeur sacrée de ce que nous souffrons si simplement...

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

(PASCAL.)

D'autres ont dit le sacrifice offert d'un coup dans l'élan de l'assaut, alors que, le pied sur le gradin de la tranchée, on s'apprête à bondir au-delà de la mort, et cette sublime effusion du sang projette à jamais sur les pages de notre histoire une lueur héroïque ; mais l'agonie obscure, l'angoisse monotone du péril sans gloire, la corvée épuisante dans la boue et sous la pluie, mais la veille au créneau, la lutte invisible à la grenade, cette Passion sans nom qui dure des mois et des mois et que souffre cet homme de douleur, cet agneau chargé des fautes de tout un peuple qu'est le fantassin d'aujourd'hui, qui en pénétrera la détresse ?

Il n'est plus de ce temps l'aventurier mercenaire que recrutait la Ramée sur les grandes routes; il dort aussi à jamais, dans les champs d'août et de septembre, le légionnaire de 1914 enthousiaste et insouciant, que les trains emportaient, la fleur à la bouche, parmi les chants et les clameurs triomphales. Ceux qui veillent et marchent aujourd'hui, ce sont des pères de famille, des jeunes gens taciturnes et frêles, que ni leur âge, ni leurs métiers, ni leur santé, n'avaient préparés à cette dure vie. Mais peu à peu ils ont quitté leurs maisons, leurs casernes, leurs emplois plus cléments ; on leur a accroché un fusil sur l'épaule, suspendu des cartouchières bondées à la ceinture, une baïonnette au flanc ; on les a coiffés d'un casque, puis on leur a dit : « Allez, soyez la frontière vivante du pays ; veillez et marchez jusqu'à la mort. » Ils ont dit : « Puisqu'il le faut ! » Et ils veillent, et ils marchent, environnés de tonnerres et d'épouvantes, calmes et souriants comme des enfants, cependant que leur pensée se tourne là-bas vers le carré de jardin bien clos, la maison qui les a vus partir et qui les attend toujours, vers la table de famille où leur place est vide. Alors ils soupirent et se disent : « Quand cela finira-t-il? » Ils ne cherchent pas à sonder les causes de la guerre ; c'est trop haut, trop compliqué pour eux ces formidables raisons qui font que les peuples s'égorgent entre eux : ils sont entrés dans le devoir étroit et noir de chaque heure dont ils ne voient pas encore paraître

l'issue, la trouée de clarté qui serait déjà la délivrance, mais ils sont là pour servir, et ils servent comme ont servi leurs pères, comme a toujours servi ce peuple indestructible, dont nul sophisme n'a pu entamer le sens honnête et droit.

D'où vient donc que pour désigner ce héros anonyme et simple de la longue guerre, plus haut que Prométhée, l'élite s'est assez méconnue pour consacrer étourdiment ce mot vulgaire, épais, inventé par une époque médiocre et qui ne saisit que de grossières et inexactes apparences, le Poilu ? Non, il n'a rien du gavroche qu'on voudrait nous faire passer à l'arrière pour notre type représentatif. Peut-être au début de la guerre ce terme a-t-il désigné à peu près une certaine catégorie de soldats hardis ; mais encore leur héroïsme narquois (1) méritait mieux que cette image d'une laideur sauvage. Non, le vrai héros est bien plus beau, bien plus *humain* que cet animal hirsute de la fausse légende ; il est l'humanité elle-même qui s'offre en holocauste en union avec l'Homme-Dieu ; c'est la Passion même qui se renouvelle en lui, même quand il l'ignore ou le nie. En ces hommes pliant sous

(1) Ces derniers temps encore, un « cuistot » de notre compagnie se présente, à l'heure de la soupe, tunique éli-élimée, pantalon en loques, souliers éculés ; et comme son chef de section lui en fait la remarque, il répond avec un tranquille sourire, ses bouteillons pendus aux mains : « Ah ! oui, mon lieutenant, c'est bien la guerre d'usure que nous faisons là ! »

le poids des corvées, saignant sous les grenades, souillés de boue, transis de froid, comment ne pas voir les membres souffrants de Jésus-Christ? *Ecce homo* : voilà l'Homme; venez le voir au lieu de son épreuve: suivez-le dans son Calvaire à toutes les stations qu'il fait et refait sans cesse en un cycle monotone...

*
* *

Quelques jours il s'est reposé au cantonnement, dans les granges ou les baraquements, sur une litière de paille; il a écrit des cartes postales, tourné des bagues dans les précieuses fusées rapportées de « là-haut », ajouté à l'ordinaire quelques suppléments appréciables, vin blanc, pain blanc, des œufs, du lait... Gardes, corvées, revues d'armes, exercices l'ont souvent arraché à sa douce oisiveté; mais en somme, sans les poux qui continuent à le ronger malgré les douchages rigoureux et sans les rats qui dévorent jusqu'à son papier à lettres, ce serait l'Eden retrouvé; sur la place la musique militaire l'a charmé d'airs alertes ou pompeux; la cloche de l'église l'a invité le soir à entendre un pauvre Salut sans encens, éclairé de deux ou trois bougies, mais où a pleuré l'harmonium et où des voix ont réveillé les cantiques de l'enfance. Six, douze jours au plus, il a goûté ainsi à cette trêve; puis un matin l'ordre a couru : « On relève aujourd'hui. » Il a nettoyé sa « crèche »,

comme il appelle l'étroit rectangle où il s'allonge, refait son sac, l'écrasant fardeau du chargement de campagne auquel s'ajoute encore maintenant le piquet de 90 cm. et la peau de mouton, cette chose énorme, préhistorique, qu'il nomme le « barda », sa croix à lui qu'il va traîner jusque là-haut...

« A droite par quatre ! » A ce commandement répété par tous les chefs de section, le bataillon se range en colonne, s'ébranle lentement, se déroule en oscillant comme une monstreuse tarasque à la carapace tachetée de fauve et de bleu verdi, bossuée et crevassée par le moutonnement des sacs, hérissée d'écailles par les piquets et les fusils ; ainsi harnachés et casqués, les musettes bourrées au flanc, disparaissant sous leur faix démesuré, le cortège s'avance par les routes ; derrière leurs compagnies les capitaines enveloppés de leurs grands manteaux suivent à cheval et semblent pousser une horde légendaire qui s'appuie sur des bâtons aux manches étranges pareils à des cornes d'aurochs, des tentacules de pieuvres, des pinces de crustacés antédiluviens. Dans ce paysage noyé d'eau, de lignes maigres et sévères, où sans fin les pommiers au long des routes dressent leurs branches comme pour balancer quelques pendus de Callot, cette horde reporte au temps des grandes invasions, et lorsque passent la voiture d'ambulance et les voitures de compagnie, on s'étonne de ne pas voir suivre les chariots pleins de femmes, d'enfants et de bagages. Mais il n'y

a point de femmes ni d'enfants. L'homme est seul comme l'exilé, comme le veuf, seul avec sa croix ; et s'il tombe, nulle Véronique n'essuiera son front souillé de boue ; seul, il s'avance au-devant d'un ennemi invisible, guetté à tout instant par une mort savante, une mort inventée dans des laboratoires de chimistes et des bureaux d'ingénieurs, une mort mathématique et lâche qui surgit à l'improviste comme un bandit et les terrasse au détour du chemin. Les dos se courbent toujours davantage et au coup de sifflet de la halte ils s'écroulent derrière les faisceaux dans la boue. Le crépuscule les enveloppe comme une berceuse un peu froide et pourtant maternelle ; ils s'assoupissent jusqu'à ce que l'ordre : « Aux faisceaux ! » les ressuscite debout et l'arme au pied. Et cela par trois, quatre, cinq fois. De plus en plus le fardeau pèse ; les pieds brisés trébuchent dans les ornières, s'enlisent dans les nappes boueuses ; les rangs se desserrent et les hommes titubent comme pris de vin. Dans la nuit tout à fait venue, les grands bois, le ciel fumeux se rétrécissent sur les fronts courbés. C'est alors qu'avec les formes équivoques et sournoises des ténèbres s'éveille dans l'âme ce mystérieux mal, ce démon des tranchées, amer, dur, noir, fourmillant, obstiné, qu'on nomme ici *le cafard*.

Enfin voici la grande vallée blême pareille à la vallée de Josaphat où semblent frémir des linceuls... Tant de morts sont couchés là où s'élèvent seulement maintenant des petits champs

de croix. Je la vis pour la première fois sous un ciel de farouches nuées, à l'éblouissement intermittent des fusées silencieuses. Le canon se taisait à cette heure-là, mais l'ombre menaçante s'emplissait de pièges ; devant moi la fameuse, la tragique colline qui sent l'excrément et la mort dressait sa rondeur chauve et funèbre de volcan éteint. Jadis sur sa hauteur un riche village vivait tranquille, baigné de lumière : des fermes, des vignes, des vergers, des champs s'étageaient sur les pentes. Dans le silence actif de cette campagne laborieuse, le bruit des sabots dans la rue principale, le choc du seau à la fontaine, les rires des enfants devaient souligner la sérénité des tâches quotidiennes... Et maintenant, un éboulis de pierres, de glaises, d'ossements, avec çà et là des arbres noirs et sans feuilles, ébréchés, moignons difformes, des buissons hérissés d'épouvante, comme pétrifiés, où se creusent d'interminables lacis de boyaux à profondeur d'homme, étroits et contournés, où parfois il faut se glisser de flanc à cause du sac.

A la file indienne, la colonne s'engage dans ce couloir que Dante eût pris pour l'entrée de l'Enfer.

L'homme monte machinalement... Un arrêt dans la colonne... On murmure déjà... La relève se fait toujours mal ! Et le fardeau pèse, pèse sur les épaules, comme une faute qu'on ne pourra jamais racheter tout seul... Des miaulements, des sifflements autour de nous ; les grenades pleuvent, éclatent et tous les sinistres

esprits de mort aux noms bizarres, queues de rats, tortues, froufrous... Avec un bruit de feuillage brusquement secoué les fusées jaillissent, s'épanouissent, puis retombent, pareilles à de gigantesques tournesols vite effeuillés. Le ciel se strie de signes fulgurants, comme un ciel d'Apocalypse. Puis tout rentre dans l'ombre ; la colonne repart et gagne le secteur qui lui est échu ; les consignes se chuchotent, chacun prend son poste, et la veillée commence, la veillée aux points extrêmes de la patrie.

*
* *

Il est là, l'Homme de douleurs, et le voici au sommet du Calvaire ; il va épier au créneau toute la nuit ; auprès de lui les grenades, les pétards, les fusées, toute la fête sanglante du feu ; souvent il est très loin des autres guetteurs, sous un abri que perce une meurtrière ; devant lui les vagues mouvantes et indécises des chevaux de frise et des fils de fer, à moins que tout de suite, à vingt, quelquefois dix mètres du sien ne se boursoufle sous les sacs de terre, impénétrable aux yeux, un petit poste ennemi d'où il entend confusément parfois sortir des railleries, des chants ; il lève la tête au-dessus du parapet, lorsque jaillit une fusée : la ligne bossuée des tranchées allemandes serpente presque parallèlement aux nôtres. Au-dessus de sa tête, autour de lui, éclatent des projectiles ; il se baisse sous

le vent des éclats, frôlant chaque fois la mort de quelques centimètres. Des bruits sourds, inquiétants, de pioche résonnent parfois à son oreille.

Sous ses pieds peut-être une mine se creuse. Dans dix secondes peut-être le petit poste va sauter, l'ensevelissant sous les décombres... Un vent glacé, puissant, venu des profondeurs sylvestres et des plateaux sans cesse violentés, souffle et l'engourdit. Ses pieds enfoncent dans la boue noire, baignent dans l'eau stagnante. Il compte les heures. Voici la garde suivante qui vient le relever ; il va se détendre un peu pendant deux, trois heures, avant de reprendre sa faction ; il descend dans la sape étouffante, parfois une ancienne cave agrandie dont les murs suintent et dont les parois ruissellent ; du sol sourd une eau noire... « La Prison Mamertine », me disait mon capitaine. Des os ébréchés et verdâtres apparaissent confusément mêlés à des débris d'équipements, de capotes pourries ; tout cela fait mortier avec la terre... Vrai sépulcre où des troupeaux d'hommes entassés, pressés les uns contre les autres, sommeillent anéantis dans une vapeur d'étuve tiède et glacée à la fois, au bourdonnement des perforatrices.

L'homme de douleurs s'incline sur son sac ; il n'a pas la place d'étendre ses jambes, il se recroqueville comme il peut, isolé tant bien que mal du sol inondé par une planche chancelante, il ne pense plus à rien, il se laisse engourdir par un oubli physique et moral, une mort lourde et sans lumières. Mais voici que son nom

a retenti. Son tour est revenu ; il rajuste son ceinturon, saisit son fusil. Le voilà dehors. La corne jaune de la lune et trois ou quatre étoiles balayées de nuages énormes font paraître et bouger l'épouvante figée de la colline chauve ; le bossellement des abris bombardés, des chevaux de frise en désordre, des boyaux éventrés semble le rampement silencieux de l'ennemi... Par endroits la haute silhouette casquée d'une sentinelle transie de froid... Sur cette désolation pèse le silence des planètes mortes troublé par instants du miaulement d'une grenade ou de l'éclat d'une balle.

Des pas... Des ombres courent, s'arrêtent, se courbent. Des chuchotements, la masse s'avance à travers les boyaux, péniblement, comme oppressée par un poids infini... Des râles gorgés de sang... C'est un blessé qu'on transporte à l'abri en attendant l'arrivée des brancardiers... « Bientôt ce sera peut-être mon tour », songe l'homme de douleurs ; et il frissonne... Quand finira cette guerre ? Quand s'en retourneront-ils là-bas vers l'Est ?...

Les grenades miaulent toujours et dans les ténèbres les esprits de destruction cherchent leur victime, furieusement, inlassablement... Ainsi veillera-t-il des jours et des nuits, hors de la vie, hors de l'univers même, sur ce sommet ravagé où ne vient plus jamais un oiseau, où ne pousse plus une seule herbe, où seuls pullulent les animaux immondes, serviteurs de la décomposition, rats et vermine.

*
* *

Au bout de quelque temps il descendra en réserve, en seconde, en troisième ligne où il retrouvera la même horreur, des sapes gluantes et inondées, mais où la mort l'épiera un peu moins ; parfois ils iront se terrer dans les bois, sous des huttes de rondins, dans l'étendue infinie des atmosphères mouillées et des terres fangeuses, ils creuseront des tranchées, transporteront des gabions, des cartouches. Parfois ils resteront près d'un mois sans voir un village, une porte avec un seuil usé, un balcon, un pot de géranium sur une fenêtre, un enfant, une femme. Quel émerveillement soudain lorsque par une aube incertaine ces êtres sordides, habillés de boue, les yeux encore habitués à la lueur clignotante des 4 grammes de bougie réglementaires dans leurs trous, entrevoient un bourg endormi, une gare, de la vie enfin, leur vie d'autrefois qu'ils ne voyaient pas quand elle comblait leurs mains, mais qu'ils reprendront avec une telle joie ! Aussitôt de bons rires éclatent. Aucune envie mauvaise contre ces artilleurs, ces cavaliers installés depuis des mois et des mois dans ces logis clos qu'on soupçonne douillets, quiets... « Ils ont le filon ! »

Et on rit plus fort...

*
* *

Ainsi va-t-il, l'homme de douleurs, toujours, sans fin, sans se plaindre avec ses yeux calmes et son sourire tranquille, obéissant jusqu'à la mort, *obediens usque ad mortem*, à l'exemple du Maître...

Vauquois, Décembre 1915.

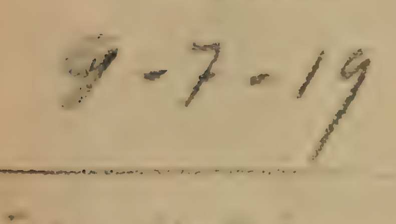


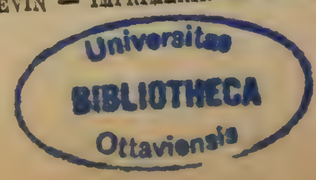
TABLE DES MATIÈRES

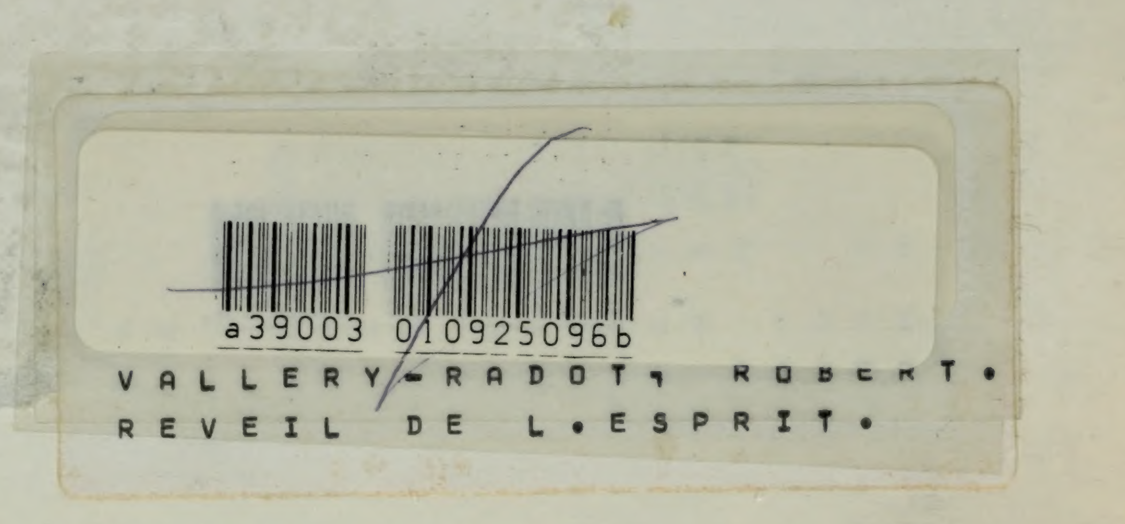
TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME LIVRE

Pro aris et focis

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY





a39003 010925096b
VALLERY-RADOT, ROBERT.
REVEIL DE L.ESPRIT.

